

Le Cerf de la Viéville, Jean. Comparaison de la musique italienne et de la musique française. 1704.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

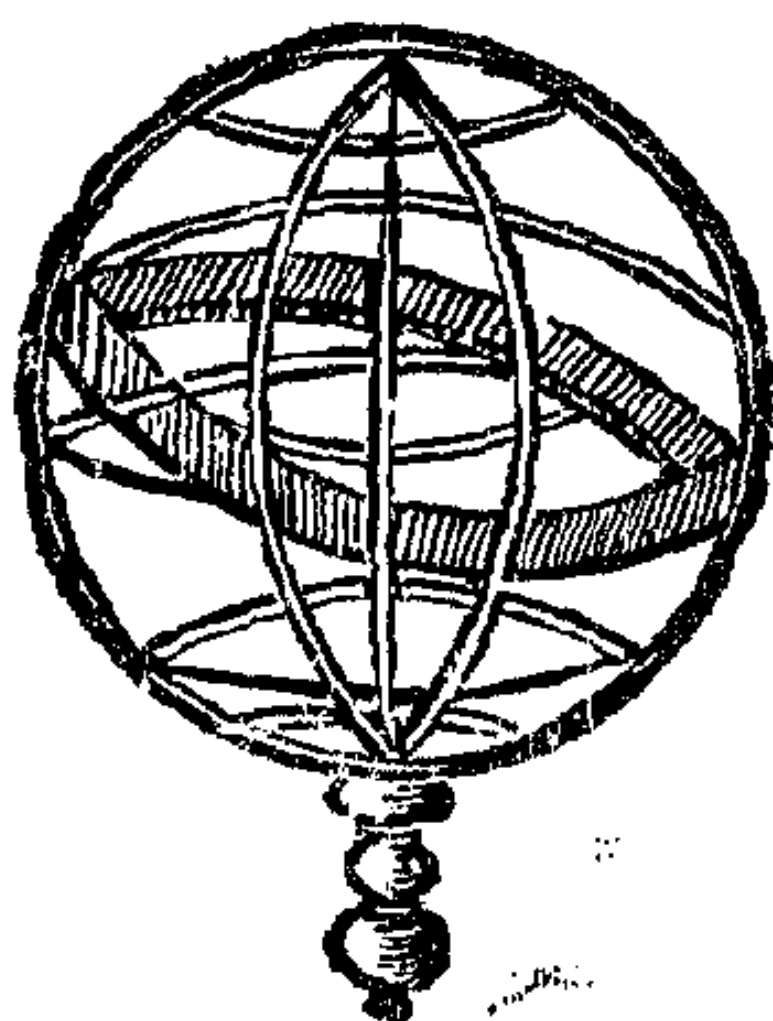
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

COMPARAISON
DE LA
MUSIQUE ITALIENNE
ET DE LA
MUSIQUE FRANÇOISE.



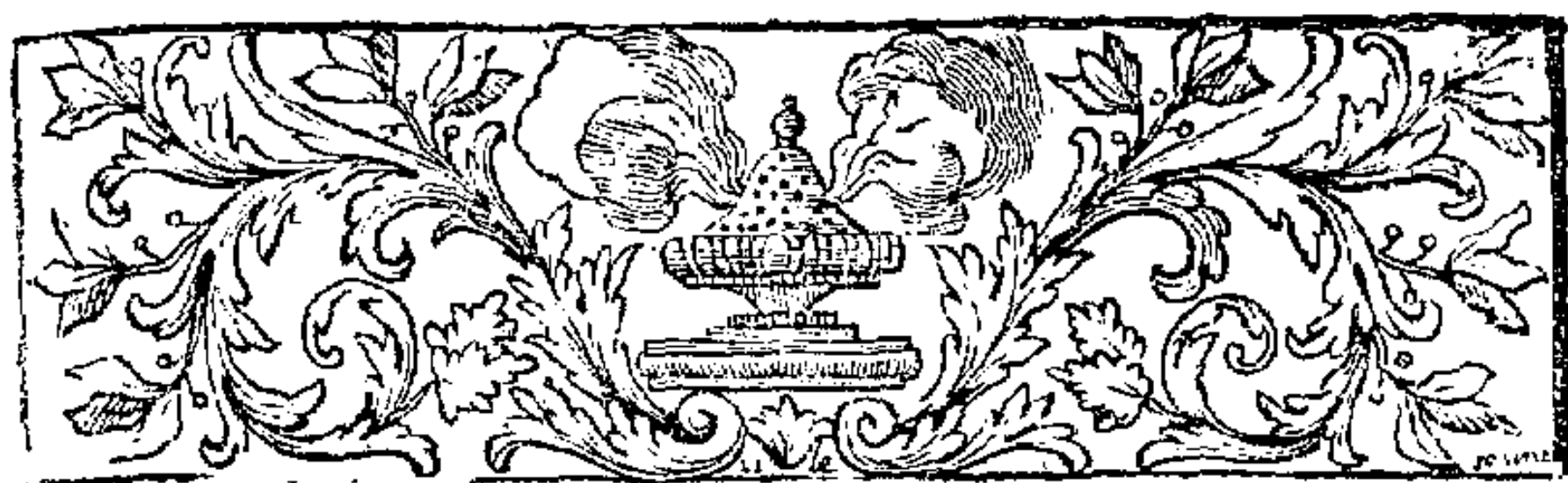
A BRUXELLES;
Chez FRANÇOIS FOPPENS;
au S. Esprit.

M DCC IV.

Mgt pp 3-10.
Constable de 14. VIII. 1953
P. de la franchise

T A B L E.

Premier Dialogue.	Page 1.
Second Dialogue.	pag. 43.
Troisième Dialogue.	pag. 50.
Lettre à Mr. de la ***	pag. 151.



COMPARAISON DE LA MUSIQUE ITALIENNE, ET DE LA MUSIQUE FRANÇOISE.

PREMIER DIALOGUE.



N a souvent besoin de s'amuser, & l'on s'amuse, non pas à ce qui pourroit être fort utile ; mais à ce qui ne donne gueres de peine. Une des trois personnes qui vont parler dans ces conversations s'avisa le lendemain de les écrire. Elles s'amuseront peut-être encore quelqu'un aussi peu occupé que lui.

Le Chevalier de.... qui vouloit entendre à son aise *Tancrede* , qui réussissoit à Paris , à ce qu'on lui avoit mandé , fut de bonne heure prendre sa pla-

ce dans l'amphitéâtre d'un Opera de Province. Il trouva dans un petit coin écarté un homme envelopé d'un manteau rouge, & une femme dont les coiffes étoient abaissées, auprès desquels il se mit. Et il rêvoit en attendant qu'on commençât, quand tout à coup cette femme éclata de rire. Le Chevalier se tourna, & il vit que c'étoit une belle personne que son cousin le Comte du B... qui étoit l'homme d'à côté d'elle, avoit épousée depuis 3. ou 4. mois. Mr. le Chevalier de.... ne regarde gueres les gens, dit-elle. Eh ! Madame, répondit le Chevalier, qui vous auroit cruë là ? Est-ce vôtre place ? Passe pour Mr. le Comte du B... Musicien profond & attentif. Nous y sommes venus l'un & l'autre, dit le Comte, dans le même dessein que vous, qui est apparemment, Mr. le Chevalier, de pouvoir écouter l'Opera nouveau, hors du tumulte & du babil du Théâtre & des Loges : & Madame, qui n'étoit point habillée, a de plus été bien aise de se cacher. Mr. le Comte, dit le Chevalier, vous avés beau dire, & colorer les choses, ce n'est pas là une partie de Mari : & je vous avertis que s'il y avoit seulement six mois complets que les nôces fussent passées, j'irois le dire à gens qui en riroient avec moi ; mais il vous sied si bien d'aimer encore le particulier & le mystere

endroit de cette page 20. qui m'a encore choqué. Il parle de Lulli & de Beauchamp. *On n'avoit rien vu*, dit-il, *de semblable sur le Théâtre, avant ces deux grands Hommes.*

Trouvés-vous bon, Mr le Comte, qu'il traite ainsi également Beauchamp & Lulli? S'il veut appeler Beauchamp un grand homme, je le veux bien, quoi que ce ne fût pas un danseur de très bon air, il étoit plein de vigueur & de feu, personne n'a mieux dansé en tourbillon, & personne n'a mieux sçu que lui faire danser. Mais je ne puis souffrir qu'on le mette au Niveau de Lulli. Il me paroît, Madame, que c'est à peu près comme si je confondois avec vous Mademoiselle Marton, votre femme de Chambre & que je disse, en parlant de vous & d'elle: je viens de voir deux belles personnes.

Venons au fait, dit le Comte....nous y voila, Mr l'Abbé R. commence par dire, pag. 23. que la langue Italienne a par ses voyelles, un grand avantage sur la langue Françoisse, pour être chantée, il en allegue deux raisons. La première, qu'on ne sauroit guères faire de cadences ni de passages agréables sur les syllabes on se trouvent nos voyelles, dont la moitié sont muettes. La seconde, qu'on n'entend qu'à demy nos mots, au lieu qu'on entend très distinctement tout ce que disent les Italiens. Il a raison, dit le Comte, voyons comment

vous vous défendrez sur ces deux articles là ? vous allez voir , Mr le Comte , répondit le Chevalier , que je suis homme sincère & nullement entêté. Je ne nie point que les Italiens n'aient plus de facilité que nous à faire des passages & des cadences sur la plupart de leurs voyelles , & je vous avouerai encore de bonne foi que je conviens avec Mr l'Abbé R. que nos diphtongues, *comme dans les mots gloire , chaîne &c.* font un son confus, assez peu propre aux passages & aux cadences : mais je répons que tous ces roulemens, tous ces passages, étant des agrémens peu naturels, & dont il ne faut user qu'avec sobriété, c'est un fort petit désavantage pour notre Langue que de n'y être pas si propre que l'Italienne , à qui cet avantage là a été & est encore bien funeste.... Quoi , Chevalier , vous voulés dire que les roulemens ne sont pas une des principales beautés de la Musique ! Assurément , Monsieur , je le dis. C'est une de ses beautés les plus médiocres & les plus communes : pour preuve de quoi vous avés dû remarquer que les Musiciens ignorans en parlent toutes les Pièces de leur façon : on y en trouve à chaque Mesure. Lulli, tout Italien qu'il étoit.... Hé bien , Lulli , interrompit le Comte , Lulli ne prenoit-il pas plaisir à s'en servir , & n'en ornoit-il pas sa Musique ? Souvenés-vous d'Isis.

Il est

*Il est armé du tonnerre ,
Mais c'est pour donner la Paix.*

De Roland.

*Ce n'est qu'aux plus fameux Vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.*

Et de cent autres de cette force & de cette longueur là. Lulli , reprit le Chevalier , se sert rarement de ces grands roulemens , & trois ou quatre fois , tout au plus , dans un Opera. Cela montre bien qu'il n'en croyoit pas l'usage si avantageux ni si nécessaire : & , comme je voulois vous le dire , tout Italien d'origine qu'il étoit , il avoit si peu de goût & de talent pour les doubles , que quand il avoit la condescendance d'en mettre quelqu'un dans ses pièces , il le faisoit faire par son beaupere Lambert : témoin le bel air de la Grotte de Versailles.

Dans ces deserts paisibles , &c.

Dont le double est de celui-ci. Mr. le Marquis de P. nous a chanté plusieurs fois un air admirable de Lulli qui commence par

Non vi è più bel piacer ;

Ce sont des paroles Italiennes , comme vous voyés , & cependant Lulli n'a pas daigné les embellir du moindre petit roulement : tant ce Musicien fécond & original faisoit peu de cas de ces sortes d'agréments. Un homme d'esprit que vous connoissés tous deux , & qui sçait bien la Musique , dit là-dessus plaisamment , qu'il en est des

Musiciens amateurs & faiseurs de doubles et de passages, comme des mauvais Cuisiniers qui tâchent de se savor par le sel & par le poivre. Pour moi, dit la Comtesse, j'en étois autrefois folle; mais il me semble que je ne les aime plus tant à présent.... C'est, Madame, que vôtre bon goût s'est bientôt lassé de ces beautés fausses, qui ne charment que des Musiciens novices ou gâtés. J'espère que vous remettrez en cela Mr. le Comte dans le bon chemin, comme vous avés déjà fait en bien d'autres choses.

La prononciation distincte est le second avantage que Mr. l'Abbé R. attribué à la langue & aux chanteurs Italiens. Je me garderai bien de lui passer celui-là. Tout au contraire. Je soutiens que les Chanteurs Italiens prononcent mal, & même qu'ils ont beaucoup moins de facilité, que les nôtres, à bien faire entendre ce qu'ils disent. Pourquoi, Monsieur, dit la Comtesse? Premièrement, Madame, parceque les Chanteurs Italiens ferment tous les dents & n'ouvrent point assés la bouche excepté dans leurs roulemens, où ils la tiennent ouverte des quarts-d'heure entiers, sans remuer la langue, ni les lèvres. Mais quand ils récitent, quand ils disent quelque chose, ils ne l'ouvrent point. On croiroit que ce n'est rien que de bien ouvrir la bouche. Cependant c'est là un défaut

naturel & commun à tous les Chanteurs du monde , comme ne pas tourner assés les piés est le défaut de presque tous les Danseurs. Il n'y a qu'en France où l'on sçache ouvrir, comme il faut , la bouche en chantant. Tous les autres Peuples , sans exception , manquent en cela : les Italiens autant & plus que les autres. Et par conséquent il faut que leurs Chanteurs prononcent moins distinctement que nos François. J'entens que nos François qui ont eu de bons Maîtres , & qui sçavent chanter.

Reste à vous montrer qu'on entend & qu'on comprend les paroles Italiennes avec plus de difficulté que les nôtres. Ce sont des Vers qu'on chante. Or leur Poësie aime les élisions , & en est toute remplie. Ce qui fait que plusieurs sillabes étant mangées & confonduës les unes dans les autres : le discours devient nécessairement obscur , & le sens difficile à attraper, quand le Musicien chante , & chante vite. Par exemple.

*La speranza tutt' inganna ,
E dà tutti si f'amar , &c.*

Il est clair que s'il y avoit , *inganna tutti è dà tutti si fa amar*. Cela seroit plus intelligible. Je choisis exprés à Madame deux élisions aisées : mais c'en est assés pour lui faire concevoir que quand il s'en rencontre de plus importantes & de plus équi-

voques , qu'il s'en rencontre deux ou trois dans le même Vers , comme cela est permis , & qu'avec cela le Chanteur ferre le dents & chante un air vif & brusque : ils n'est pas possible que l'esprit des Auditeurs le suive , & comprenne aisément , & dès la première fois , ce qu'il veut dire. Ajoûtés que la langue Italienne , pleine d'expressions alambiquées , de métaphores , de comparaisons , a encore une construction , une phrase renversée : & puis jugés , s'il vous plaît , si notre langue Française , toujours simple , naturelle & claire , ne se fait pas entendre plus aisément.

Qu'appellez-vous une construction & une phrase renversée , dit la Comtesse? C'est , Madame , que les Italiens ne suivent point , comme nous , l'ordre naturel des mots & de l'expression. Notre langue a seule cet avantage , qui lui donne une clarté & une netteté particulière. La langue Italienne , semblable à la Grecque , à la Latine , & à presque toutes les autres , trouve de l'élégance à transposer les mots d'une phrase , à mettre à la fin le nom & le verbe , qui doivent être au commencement , selon l'ordre du sens & de la pensée : & à placer au commencement ce qui devrait être à la fin. Et pour n'aller point chercher d'exemple plus loin que dans les deux petits Vers que je vous ai cités.

*La speranza tutt' inganna ;
E dà tutti sì f' amar.*

Nous dirions nous , *l'esperance trompe tout le monde , & se fait aimer de tout le monde.* Vous voyés que les Italiens disent , *l'esperance tout le monde trompe , & de tout le monde se fait aimer.* Voilà l'ordre de la phrase renversé , & certainement cela nuit à la clarté. Comme la plûpart des paroles Italiennes que nous chantons sont faites à Paris , & qu'elles ont le tour & la phrase Francoise , nous ne trouvons gueres de ces transpositions ni de ces élisions là ; mais si vous entendies de la Poësie veritablement Italienne , vous y en trouveriés à tout moment qui vous feroient de la peine. Je vous demande pardon, Madame , de me servir de termes de Grammaire , dont.... Mais , mon ami , interrompit Mr. du B... qui commençoit à s'échauffer. Tu nous en donnes bien à garder avec tes renversemens & tes élisions. Est-ce que tu prétens me faire accroire qu'il n'y en a point dans nôtre langue ? Des transpositions , fort peu , répondit le Chevalier , & presque jamais dans les Vers chantans. J'avouë qu'il-y a des élisions.

*Que vous ferés croire à la fin ,
Que c'est l'amour qui vous éveille.*

Croire à la fin. L'amour, pour le amour.

Dans un bois solitaire & sombre

L'indifferent Alys se croyoit seul un jour.
Solitaire & sombre. L'indifferent, pour le
indifferent.

Mais je répons à cela qu'il y en a infiniment moins, ce qui est en comparaison de la multitude des élisions Italiennes, comme s'il n'y en avoit point en François. En second lieu dans notre langue je ne sçache gueres qu'il y ait d'élisions sur des noms monosyllabes, excepté sur les articles. Ainsi quand on mange un mot de 2, de 3, de 4, syllabes : les premières déterminent celle qui est mangée, & la font entendre. Au regard des articles : nous ne faisons des élisions que sur les articles du singulier, *le* & *la*.

L'amour. L'indifferent. L'inconstant.

Et l'on ne peut gueres s'y tromper, car l'épithète marque d'ordinaire le genre de l'article, & même aide à concevoir d'abord la pensée ; mais en Italien, les articles pluriels, *le*, souffrent des élisions tout comme les singuliers, & ce qu'il y a de pis, ils sont mangés à toute heure, par d'autres mots, que par des épithètes : ce qui produit une bien plus grande obscurité. Jugés ce que ce peut être quand l'élision tombe sur un verbe d'où dépend tout le sens de la phrase : comme dans notre exemple. *Si f' amar.* On ne sçait si le Chanteur a dit, *si d'amar*,

si p' amor, &c. & l'on ne sçait par consé-
 quent si cela signifie, l'esperance peut être
 aimée, doit être aimée, &c. de même lors
 que c'est quelqu'un des pronoms *vi, ti, mi,*
ci, qui est mangé, imaginés-vous combien
 il est difficile de ne pas prendre l'un pour
 l'autre. En François nous mangeons *me &*
te ; mais nous ne mangeons jamais *vous,*
nous. Et lors que c'est quelque adverbe,
 quelque particule, quelque conjonctive
 essentielles sur qui les élisions Italiennes se
 font, (car elles le font encore sur tout cela,
 & point en nôtre langue.) Imaginés-vous
 quels plaisans contresens, quels galima-
 thias cela peut faire. L'esprit d'un specta-
 teur, déjà distrait & partagé par les sons &
 par les accords de la Musique, est encore
 obligé de courir jusqu'au bout d'une lon-
 gue phrase pour tâcher d'en démêler la
 pensée. Ne voila-t-il pas une langue qui
 a de grands avantages pour être mise en
 chant ? Si elle n'étoit pas respectable par
 la mémoire d'Eve nôtre grand' mere, qui
 parla, dit-on, Italien dans le Paradis ter-
 restre, & sous la protection des femmes, à
 qui Charles-Quint disoit que l'Italien con-
 venoit par préférence, j'irois plus loin. Et
 je vous soutiendrois peut-être que cette
 langue est moins une langue qu'un ramage
 puéril & badin, incapable de fournir des
 termes vifs & expressifs à toutes les gran-

des passions , & sur ce pié là moins propre à la Musique , non seulement que le Grec , le Latin & le François ; mais même que l'Espagnol & l'Arabe. Mais la considération des Dames me retient. On vous en est obligé ; repartit la Comtesse ; cependant pour nos Opera il me semble que comme ils roulent presque toujours sur l'Amour , dès que la langue Italienne lui est favorable , cela nous suffit. Votre érudition auroit quelque peine à prouver qu'un Opéra en paroles Arabiques pût mieux valoir... Eh ! croyés-vous , Madame , que l'Arabe n'ait pas toute la douceur nécessaire à la Musique ? Ne vous souvenés-vous point de cette jolie Chanson Arabesque , qui est dans un des Romans de Gomberville ?

* *Jabalon dayemo lhochub :*

D'ayemo-lzashri nâttoyûb.

Nous avons connu une belle fille grande liseuse de Romans , qui ayant trouvé ces paroles dans Gomberville , y avoit fait elle-même un air , & elle les chantoit sans cesse , pendant l'absence de quelqu'un , que j'aurois bien voulu être. Où le voilà allé , avec son Arabe ! dit le Comte. Je conçois , Mr le Chevalier , que les chansons Arabes auroient une commodité , pour les Dames , à qui vous les apprendriés. C'est qu'elles pourroient les chanter , quelque sens que vous y missiés , en présence de qui que ce

fût, sans scandaliser personne. Après quoi, je doute que nous en voyons la mode, non plus que des airs Grecs ou Latins. Ainsi parlons de l'Italien. Soit, reprit le Chevalier, l'Italien gazouille donc joliment sur l'amour : cette langue a des mots doux & flatteurs qui l'expriment à merveilles. Oüi, l'amour naissant, l'amour plein d'espoir, l'amour hûreux, ou du moins l'amour qui ne sent que des peines aimables. Cela est fort bien. Mais les Dames, & surtout les Heroïnes d'Opera sont-elles toujours bonnes ? Quand il leur plaît de livrer leurs Amans de Theatre au dépit, à l'envie, à la colere : ou plutôt au desespoir, à la rage & à la fureur, comment faire avec de l'Italien, si cette langue ne donne point de termes convenables à ces passions violentes ? On y est encore tres-embarassé, lors qu'il en faut tirer des paroles d'une expression modeste & grave, & lors qu'il y a de la Magie & de la Diablerie sur le tapis, le moyen que le Musicien applique à des paroles badines & emmiellées, de ces tons forts qui portent de la frayeur, de l'horreur dans l'ame des Auditeurs ? Il est pourtant vrai, avec la permission de Mr. l'Abbé, que la langue Italienne a l'inconvénient de cette douceur fade & excessive, de cette puérilité effeminée. Ses *z* fréquens, ses terminaisons perpétuelles en *e*, en *i*, en *a*,

&c. lui ôtent la gravité, la vivacité noble, & les expressions énergiques. Mais, mon cher Comte, avançons & tirons nous de ces minucies. Car, comme dit Mr. l'Abbé R. *ce n'est là proprement que le matériel de la Musique.*

On ne s'étonnera point, dit-il, page 30. que les Italiens trouvent que nôtre Musique berce, & qu'elle endort : qu'elle est même, à leur goût, *tres platte & tres insipide*, quand on considerera la nature des airs François & celle des airs Italiens. Il dit vrai. Il n'est nullement étonnant que les Italiens trouvent nôtre Musique platte & insipide, & Mr. l'Abbé en donne une raison fort sensible. C'est que dans nôtre Musique tout est *doux, facile, coulant, lié, naturel, suivi, uni & égal*, & chés les Italiens tout le contraire. Au moins, Monsieur, dit la Comtesse, vous ne vous plaindrez pas que Mr. l'Abbé n'expose pas le fait de bonne foi..... Non, je vous assure, Madame : il a ici une sincérité tres loüable.

Mais, Madame, sur ce portrait, lesquels des Italiens ou de nous, vous paroissent le plus dans le bon goût & dans le bon chemin ? Et vous, Comte, qui êtes si sçavant & si délicat en bonne chere, avec lequel aimeriez-vous mieux vivre, ou d'un homme qui ne vous feroit manger que des daubes, des patisseries, des ragoûts, des

confitures , & qui ne vous feroit boire que des Vins muscats , de l'Eau de Cete & du Pitrepite : ou d'un autre à la table duquel on ne serviroit que du Vin de Tonnerre ou de Silleri , des potages excellens ; mais gueres de consommés , de la viande blanche , admirable chacune en son genre , peu d'entremets , des plus beaux fruits & des compotes ? Oh , dit la Comtesse , je choisis pour lui. Il retient place , pour toute sa vie , à la table de celui-ci.... Voila le fait , Madame. Nous sommes les gens qui nous nous nourrissons de tout ce que la nature nous donne de plus délicieux & de plus exquis , & qui mangeons même quelquefois des morilles & des truffes ; mais qui n'aimons gueres les liqueurs , les sauces ni l'épice. Et les Italiens sont les gens à pâtisseries , à ragoûts & à confitures ambrées , & qui ne mangent que de cela. Ce qu'il y a de seur , dit la jeune Comtesse , en riant , c'est que vous vivrés plus long-temps qu'eux.... Je le croi , Madame , & que nôtre Musique sera plus long-tems goûtée & estimée que la leur. Mais , reprit le Comte , à ne point sortir de vôtre Comparaison , quelque favorable qu'elle vous paroisse , vous devés toujôurs m'avoüer que les ragoûts , & ce que vous nommés les sauces , ont quelque chose qui flatte , qui pique davantage le goût que de simple viande

blanche : & ce qui est plus important pour les Italiens , & plus embarrassant pour toi , tu ne peux pas t'empêcher de convenir qu'il y a bien plus d'honneur & d'habileté à un Cuisinier à faire des ragoûts & des sauces bien friandes , qu'à faire des potages de santé , ou à faire cuire un lapin à propos. Ah, ah , s'écria la Comtesse , voici un mauvais pas , Chevalier , tirés vous-en bien si vous pouvez. Il aura de la peine , ajouta le Comte. Car , si les sauces chatouillent plus le goût que la perdrix la mieux lardée & la mieux cuite , il faut qu'il avouë que la Musique Italienne, quoi que peut être moins bonne au fond que la Musique Françoisse , donne toujours un plaisir plus vif & plus piquant : & par l'habileté du Cuisinier qui fait les ragoûts, je lui ai prouvé l'avantage qu'ont pour la science & par la gloire les Maîtres Italiens sur les nôtres. Parle , parle , mon ami. Je te sçai bon gré d'avoir mis sur le tapis cette Comparaison là , qui me représente des choses qui me font plaisir : & je m'y arrêterai volontiers.

Tu crois donc m'avoir bien embarrassé , répondit le Chevalier ! Eh bien , écoute moi. D'abord je ne t'accorde point du tout que les ragoûts flattent davantage un Mangeur délicat , qu'une perdrix , qu'une bec-casine d'un fumet exquis. Ils piquent plus forte-

fortement ; mais ils piquent moins agréablement. Ils ne nous chatouillent pas tant qu'ils nous mettent la bouche en feu , & ce n'est qu'après qu'on s'est gâté le goût , & qu'on s'est échauffé en s'accoutumant à ces mets là, qu'on les trouve si délicieux. Tout au plus , un homme qui sçait manger , comme toi , en tâte 5 ou 6 fois dans un repas , pour se réveiller l'appetit , quand il commence à manquer. Mais de ne manger que de cela & d'en manger toujours : une entrée , puis une autre , puis de ce ragoût-ci , & de celui-là : en attendant les entremets & les confitures , sans vouloir ni de perdrix , ni de poulardes , ni de veau de Normandie : c'est de quoi ni Mr. le Comte du B... ni aucun des gens aussi fins que lui en bonne chère, ne s'accommoderoit. A l'application. La Musique Françoisse est donc sage , unie & naturelle , & ne souffre que de tems en tems , & loin à loin les tons extraordinaires & les agrémens si recherchés : La Musique Italienne , au contraire , toujours forcée , toujours hors des bornes de la nature , sans liaison , sans suite , rejette nos agrémens doux & aisés. Il n'est pas étonnant que les Italiens trouvent la nôtre fade & insipide : mais tant pis pour eux , & tant mieux pour nous. C'est qu'ils se sont gâté le goût par l'usage continuel de leurs accords piquans & raffinés. Du reste on

peut aimer la Musique Italienne, ou plutôt quelque morceau de Musique Italienne, de fois à autre ; mais tres-rarement. Au lieu que la nôtre est toujours en droit de plaire. C'est un ordinaire simple & excellent qui ne fatigue , qui ne rebute jamais. Et pour l'usage , pour des Pièces aussi étendues qu'un Opera , vous devés préférer la Musique Françoisé à l'Italienne , comme vous préférés le Vin d'Avenai au Rossoli , & la viande blanche aux ragoûts.

Quant à la science & à la profondeur , j'avoûrai avec la sincerité qu'affecte Mr. l'Abbé R. qui veut paroître écrire de bonne foi , que communément & en general les Maîtres Italiens en ont plus que les nôtres. Mais qu'ils en aient tous plus que tous les nôtre , non. Je ne doute point que *Lulli* n'ait été du moins aussi scavant que *Luigi & Carissimi* , & je suis persuadé que *Charpentier de la Sainte Chapelle & Colasse* le sont encore autant que *Bassani & Corelli*. Les Maîtres Italiens travaillent , tournent , creusent plus leurs Pièces que ne font nos Faiseurs d'Opera. Mais il faut scavoir si les Italiens ne les travaillent & ne les creusent point trop , & j'ai déjà commencé à vous montrer que oui , & je vous le montrerai bien encore : & quand nos Compositeurs travailleroient trop peu leur Musique , il resteroit à examiner si ce seroit par igno-

rance ou par paresse. Pour ce qui est de la gloire , Monsieur , ce n'est pas la peine qu'on a prise , c'est la réussite qui en décide : c'est la bonté des choses qu'on fait , & non pas l'art que l'on a mis à les faire. Qu'importe que nos Compositeurs soient paresseux & même ignorans , si avec leur ignorance & leur paresse ils nous donnent de meilleures choses , & de la Musique qui ait plus de beautés vrayes & solides , que ne nous en donnent les Italiens , avec toute leur application & toute leur profondeur ?

Voilà une Comparaison qui nous a menés bien loin : mais elle nous fera d'une grande utilité & d'une grande ressource pour la suite. Mr. l'Abbé R. loue les Italiens dans la fin de la page 31. sur ce qu'ils ^{Pa-} passent à tout moment du *b* carre au *b* mol, & ^{rol:1.} du *b* mol au *b* carre. ^{in 12} La louange est juste, dit ^{Paris} le Comte : il n'y a rien qui plaise tant à ^{1702.} l'oreille que ces changemens de mode , qui sont même vifs & sensibles dans nos passacailles & dans la variété de nos airs de violon. J'en conviens avec vous , répondit le Chevalier ; mais pourquoi cela fait-il un effet si agréable ? Pourquoi ? Par la surprise charmante d'un second ton opposé au premier , qui frappe & qui réveille doucement ceux qui ont un peu d'oreille. Fort bien , reprit le Chevalier de... Mais , mon ami , quand ces changemens sont si fré-

quens , la surprise peut-elle frapper ? Alors il n'y a plus proprement de mode : le spectateur dont l'oreille n'a pas eu encore le tems de s'accoutûmer à un ton , n'est point réveillé par la difference de ce second ton , qui dès là ne peut pas faire un effet agréable. Pour que ce changement de mode plaise , pour qu'il pique , vous voyés bien qu'on doit se garder de le faire à tout moment. Cet agrément a besoin d'être ménagé , & un homme délicat n'en veut pas trop : c'est un ragoût.

Les airs Italiens sont d'un chant si détourné, qu'ils ne ressemblent en rien à ceux que composent toutes les Nations du monde. Continué Monsieur l'Abbé. Le bel éloge ! Mais, Chevalier , dit la Comtesse , est-ce que chaque Nation ne doit pas avoir en tout son caractere particulier , & en Musique , comme en autre chose ? Assurément , Madame , répondit celui-ci , c'est une perfection , & je ne doute point que vous n'ayés remarqué que les beaux airs Italiens sont ceux où l'on sent quelquefois je ne sçai quoi de particulier & d'Italien : mais quand cela va à l'excés, cela devient un fort grand défaut. La nature est la mere commune de tous les peuples & de toutes leurs productions : elle les inspire tous , & pour réussir excellemment , il faut qu'ils l'expriment telle qu'elle les inspire. La nature

Bien exprimée, voila la source & la marque de toutes les beautés. Or, Madame, quoique la nature chés tous les peuples soit différente, elle ne l'est pas si fort qu'ils ne ressembtent en rien, quand ils l'écotent, & qu'ils l'expriment, & je croi que c'est un mauvais augure pour la Musique Italienne que de ne ressembler à aucune autre. Il y a de l'apparence qu'elle en est moins naturelle, & comme mille choses que dira plus bas Mr. l'Abbé feront voir qu'elle ne l'est pas, & qu'il n'en sçauroit disconvenir: je vous dis dès ici qu'il s'ensuit de ses loüanges mêmes qu'elle ne vaut rien. Qu'est-ce que c'est que faire de la Musique? C'est faire parler en chant un homme qui louë Dieu, qui l'invoque: ou bien un homme qui ressent de l'amour, de la haine, de la colere, &c. un homme qui se plaint, qui prie, qui menace, &c. Je laisse à part la Musique d'Eglise: ce n'est point de quoi il s'agit dans le *Parallele*. Mais pour le reste: voilà des passions naturelles. Votre Musique les peindra-t-elle bien, si elle ne les peint pas naturellement? Et les peindra-t-elle naturellement avec *un chant si détourné*? Eh, mon pauvre Chevalier, s'écria le Comte, tu te moques de nous. Est-il question de la nature dans les Opera, & ne te souvient-il point de ce que dit là-dessus Mr. de S. Evremont dans ce discours

sur les Opera , que tu nous as cité tantôt ? Voyés-vous qu'il est naturel de faire chanter un homme qui se meurt , & qui , au lieu de songer à la Musique , devrait demander un Confesseur ou un Chirurgien !

*De tous vos ennemis c'est le plus redoutable.
Nos plus vaillans Soldats sont tombés sous ses
coups.*

Rien ne peut résister à sa valeur extrême....

O Ciel ! c'est Renard..... c'est lui-même.
Et puis on emporte hors du Théâtre le Chanteur , qui est censé prêt à mettre en terre. N'y a-t-il pas bien des mesures & du naturel à garder en cela ? *Peut-on s'imaginer qu'un Maître appelle son valet, & lui donne une commission en chantant ? **

*Si je ne fais qu'un vain effort ,
Accompli ce que je t'ordonne.
Sitôt que tu sauras ma mort ,
Hâte toi de voir Hermione.
Va , &c.*

Eh , allons donc , Mr. le Comte , interrompit le Chevalier, étalés bien vôtre Saint Evremont. Mais en un mot , il n'est point naturel , si vous voulés , que tout ce qu'on met en chant soit chanté. Cela n'est point vrai-semblable en soi même , j'y consens : mais cela est devenu vrai-semblable & naturel par l'usage. Le Musicien doit supposer que cela l'est , & agir sur ce pié là : de la

* Mr. de S. Evremont. Discours sur les Opera.

même manière qu'un Poète traite les sujets de la Fable, comme s'ils étoient véritablement historiques. On sçait bien que tous ces faits de l'antiquité fabuleuse sont faux : mais ils se sont établis, on les passe pour vrais en Poësie, & un Auteur qui prend dans la Fable un sujet de Tragédie, n'est pas moins obligé à y garder exactement les mœurs, les caractères & les bienfaisances, que s'il l'avoit pris dans l'Histoire la plus authentique. C'est ainsi qu'en doit user le Musicien. Il lui est permis, il lui est ordonné de croire qu'il n'y a rien que de naturel, & rien qui ne doive être naturellement exprimé dans ce qu'il met en Musique : & même il faut qu'il s'efforce d'exprimer le plus naturellement les choses les moins naturelles, afin de leur donner une espèce de vrai-semblance par la naïveté de son chant, & de faire oublier, s'il se peut, à des spectateurs aussi délicats que Mr. de S. Evremont, que c'est forcer la nature & la vrai-semblance que de chanter ces sortes de choses. Voilà, mon cher Comte, la beauté suprême de la Musique & le grand Art du Musicien : & en vérité quelques-uns des nôtres ont été jusques là. Il y a dix airs dans Lambert d'une naïveté & d'une douceur si parfaites, que loin de choquer la nature, ils la représentent admirablement. Par exemple. Quand

vous entendés chanter,

*Eh, pourquoi faut-il que mon cœur
Adore une inhumaine?*

Songés-vous qu'il n'est pas tout à fait naturel qu'un Amant chante ce qu'il sent? Pour moi je m'imagine que si j'étois dans la douce mélancolie de l'Amour, je dirois cela tout comme Lambert le dit. Et toutes ces *Brunettes*, Monsieur, s'écria la Comtesse, tous ces jolis airs champêtres qu'on appelle des *Brunettes*, combien sont-ils naturels!

Nicolas va voir Jeanne.

Et Jeanne dormés-vous? &c.

Mon Dieu, Mr. le Chevalier, prouvés bien, je vous prie, qu'on doit compter pour de vraies beautés la douceur & la naïveté de ces petits airs, afin que je n'aye point honte d'aimer celui-là autant que je fais. Aimés-le, Madame, dit-il, & même admirés-le, sans scrupule, aussi bien que ces autres petits airs rustiques que nous dansons aux chansons avec les Dames, quand elles veulent bien nous le permettre, dans la gayeté & dans la liberté de la Campagne.

*Si je vous pri' de m'aimer
Me refusés-vous?*

Ces Bransles, ces *Brunettes* sont doublement à estimer dans nôtre Musique. Et parce que cela n'est ni de la connoissance

ni du génie des Italiens , & parce que les tons aimables gracieux , si finement proportionnés aux paroles, en font d'un extrême prix. Car sur des paroles champêtres tout comme sur des paroles heroïques , en petit tout comme en grand , la justesse d'expression a son mérite. C'est la même nature représentée sous differens visages. Lulli est merveilleux , en quelque genre que ce soit , pour cette justesse d'expression. Il ne.... Oüida , interrompit le Comte. Témoin seulement ce bel endroit d'Amadis de Gaule.

Consolés-vous dans vos tourmens,

La mort , &c.

Peut-on voir rien de plus naturel ni de mieux exprimé ? Tout ce joli jeu n'est ni faux , ni puéril , n'est-il pas vrai ? Mon pauvre ami , repliqua le Chevalier , *Lulli est Lulli* , comme a dit Mr. de la Brûiere ; * mais Lulli étoit homme & homme adonné à ses plaisirs. Je ne dis pas qu'il ait toujours été également juste & exact. Mais cet endroit d'Amadis dont on s'est moqué, dont tu te moques , & qui en effet est badin & peu digne de Lulli , seroit encore sage & uni pour tes Italiens. Je reviens donc à dire que, dès que leur Musique n'est point naturelle , quelques ornemens, quelques raffinemens qu'ils y attachent d'ail-

* Caractères. p. 63.

leurs, elle ne ſçauroit valoir grand'choſe : Les beautés de la nature ſont telles que toutes les autres ne peuvent les remplacer : c'eſt un premier agrément ſi eſſentiel, que rien n'en répare le défaut.

Et à propos de chants détournés, je ſupplie Madame de faire une remarque. C'eſt que ſi cela étoit ſi excellent, la plûpart des Opera qui ont paru depuis Lulli, ſeroient bien au-deſſus des ſiens. Comme Lulli, homme fécond & original, dans 20. ou 22. Opera qu'il nous a donnés, a épuisé une grande partie des tons naturels : Les Compositeurs qui ſont venus après lui, & qui n'ont pas vou'u qu'on leur reprochât de l'imiter & de le piller, ont été réduits ſouvent à chercher des tons particuliers & bizarres, de ces chants détournés que Mr. l'Abbé R. loüe, & auxquels Lulli n'avoit gueres touché. *Charpentier*, *Colaſſe*, *Campra*, *Mr. des Touches* dans *Hercule* & *Omphale*, ſe ſont jettés là-deſſus, & ont employé beaucoup d'habileté & d'art pour les préparer & pour les embellir. Ont-ils fait merveilles par là ? Rien n'a tant gâté leurs Ouvrages, & ces Successeurs de Lulli, bien malheureux qu'il nous ait laiffé tant de belles choſes, ont échoüé quand ils ont eu recours à ces détours & à ces raffinemens. Leurs recherches & leur étude leur ont été deſavantageuſes, & ils nous en ont

mieux fait sentir alors le prix & le naturel des Opera de leur Maître , qui a , pour ainsi dire , enlevé presque toute la fleur de la Musique Françoise. Je ne conclus pourtant pas que la Musique Italienne est mauvaise , parce qu'elle est pleine de *chants détournés* , & *qui ne ressemblent en rien à ceux que composent toutes les Nations du monde*. Je vous ai dit seulement que c'est un méchant augure , & une marque qu'elle n'est gueres naturelle : & quand j'aurai joint à cela les conséquences que je tirerai des autres louanges de la même trempe qu'elle va recevoir de Mr. l'Abbé R. vous verrez ce que je conclurai.

Mais auparavant , Mr. le Comte , il faut justifier nos Musiciens du reproche qu'il leur fait de s'attacher fort aux règles , & de *flatter* , de *chatoïller* , de *respecter trop nos oreilles*. Oh ! pour ce reproche-là , dit Mr. du B... je n'en suis pas de moitié avec lui. Pourquoi la Musique est-elle faite , si ce n'est *pour flatter & chatoïller nos oreilles* ? Et de quoi serviroient les règles , ajouta la Comtesse , si l'on ne les suivoit ? Elles ont été imaginées avec un bonheur & une habileté extrême , reprit le Chevalier , & il n'y a rien à redire. Les Poètes , les Mathématiciens , &c. ont quelquefois réclamé contre les règles de leur métier , ils les ont attaquées. Les Musiciens jamais les leur,

Tous conviennent qu'elles sont fort bonnes, & j'ai bien de la peine à concevoir comment ce peut être un défaut que de les suivre d'ordinaire. Elles mènent à une justesse & à une douceur trop précieuse, pour s'en éloigner. Non pas qu'il faille s'y attacher en aveugle & avec une contrainte d'esclave. Lulli se met au-dessus d'elles de tems en tems. On le lui a reproché, il n'en a fait que rire, & quand il s'est trouvé des rencontres où les règles communes de la composition gênoient & emprisonnoient son génie, il les a laissées là, pour courir après certaines grandes beautés, qu'elles l'empêchoient d'attraper. Mais cela avec une retenue, une sagesse digne d'un vrai Musicien, & avec un choix, un goût dignes d'un homme d'esprit rarement & sobrement. Car, pour le dire en passant, la pratique, l'application, l'étude sont les ouvriers: mais il n'y a que l'esprit, gouverné par le goût, qui fasse les excellens ouvriers.

Mr. l'Abbé R. au contraire tire l'éloge & la gloire des Musiciens Italiens, *de ce*
 p. 33. *qu'ils font souvent des cadences doublées & re-*
 p. 34. *doublées de 7 ou 8. mesures; des tenues d'une*
longueur prodigieuse, des passages d'une étendue
 p. 36. *à confondre ceux qui les entendent la pre-*
miere fois, sur des tons à faire frayer: de ce
qu'ils hazardent ce qu'il y a de plus dur & de
 plus

plus extraordinaire : de ce qu'ils insultent la délicatesse de l'oreille que les autres n'oseroient toucher qu'en la flattant. Dans le sentiment, selon l'Abbé, dans le sentiment qu'ils ont d'être les premiers hommes du monde pour la Musi-^{F.36.} que, d'en être les souverains & les maîtres despotiques, & en gens toujours assurés de succès.

Or ça, Chevalier, dit Monsieur du B... soyés bon Prince : convenés que tout cela bien préparé peut devenir fort beau.... Oûi, mon ami, comme une petite grimace bien concertée peut devenir fort agréable & fort piquante. Mais que diriez-vous d'une femme qui feroit des grimaces ournées, & qui en feroit sans cesse ? En un mot, mon cher Comte, tous ces ornemens hardis, vicieux en eux-mêmes, & contre les règles, veulent être préparés & soutenus avec une grande adresse : & je croi qu'ils le sont : persuadé que je suis de la science & de l'habileté des Maîtres Italiens, que je connois par moi-même. Mais ces sortes de beautés ne veulent pas être prodiguées, & en les prodiguant, comme font les Italiens qui violent les règles à tout moment, on leur ôte tout leur mérite, & on leur rend leurs premiers défauts. La première fois qu'on les entend dans les ouvrages des Compositeurs Italiens, elles enchantent : la seconde, elles se font souffrir,

La troisième, elles choquent : la quatrième elles révoltent. Ils portent tout à l'excès.

Tac- Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
to se
Acad. Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

Il faudroit dire de tous ces agrémens licentieux aux Maîtres d'Italie, ce que Voiture disoit plaisamment des mots nouveaux. *Vous en userez trois fois la semaine.*

Si bien, Monsieur, que si les Italiens ne prennent des licences trop audacieuses & trop fréquentes que parce qu'ils se tiennent toujours assurés du succès : il est bon de s'expliquer avec eux. Ils sont assurés de les corriger par des adoucissmens recherchés & habiles. Oûi. Ils ont droit d'être dans cette assurance. Assurés que leurs agrémens licentieux plairont à chaque mesure par leurs adoucissmens : ils s'aveuglent & se trompent bien pitoïablement. Du reste ce n'est pas seulement en Musique qu'ils se croient les premiers hommes du monde, & que comptant à tort là-dessus, ils ne font rien qui vaille. Il en est ainsi de leur Poésie, où regnent la même présomption, la même affectation, les mêmes remerités. La pauvre nature en est bannie de même, ou y est accablée de tant de gentilleses fausses & guindées, de tant de pointes & de galimathias, qu'on ne la reconnoît qu'on ne l'entrevoit presque nulle part. Voilà une belle peinture que vous faites-là.

dit la Comtesse. Madame , répondit le Chevalier , je la fais sans crainte : car je ne cours gueres risque d'être contredit en ceci. Il y a déjà long-tems que les gens de bon goût , & les honnêtes gens de France , se sont déclarés de ce sentiment. Mais par bonheur pour les Musiciens d'Italie , on ne les a pas encore tout à fait comparés à leurs Poètes , & parce qu'ils ont été connus chés nous beaucoup plus tard que ceux-ci , on n'a pas encore eu le tems de bien voir combien ils tiennent les uns des autres , & combien le caractère de la Poësie & celui de la Musique Italienne sont conformes. La vérité est qu'ils le sont en tout. C'est le même goût , le même génie , & l'on ne peut prendre la Musique des Italiens d'une manière plus courte , plus juste , ni plus fâcheuse ; qu'en disant qu'elle ressemble en perfection à leur Poësie. A vous entendre , repliqua Madame du B... Un petit trait de Mr. de S. Evremont dont je me souviens , leur conviendrait à merveille. *Ils croient encore où il n'y a plus rien à trouver , & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir , par une recherche trop profonde* , dit-il , en parlant de la Comédie des Anglois. Oiii , repartit vite le Chevalier , voilà le portrait des Poètes & des Musiciens Italiens : & ce passage de Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame la Comtesse du B... me fait ici.

plus de plaisir, que rien n'en a jamais fait à Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame Mazarin.

Vous prétendés donc, le beau Monsieur, reprit le Comte, que tous les Poètes Italiens sont détestables ! Dieu m'en garde. Je serois un ridicule & un ingrat. J'en aime & j'en estime trop quelques-uns d'entr'eux pour en parler de cette manière. Mais j'ai la hardiesse de vous soutenir que la plupart sont souverainement mauvais, & j'ajoute qu'ils sont mauvais par les mêmes endroits que leurs Musiciens le sont. On pourroit également leur dire aux uns & aux autres le

Dove diavolo avete pigliato, &c.

Je n'ai que faire d'achever, devant Madame. Vous sçavés cette brusquerie, pleine de bon sens, du Cardinal d'Este. Eh, oui, oui, dit le Comte, on en est bercé. Mais sçachons un peu qui sont les Poètes Italiens que vous honorés de votre estime. Oüida, repartit Monsieur de J'aurai bien encore la hardiesse de vous les nommer. C'est le Tasse, sur tout dans son *Aminte*, que je préfère de beaucoup à tous les autres Ouvrages. C'est la *Secchia Rapita* du Tassoni : c'est l'*Arcadia* di M. Jacopo Sannazaro : ce sont les Sonnets du Pétrarque : c'est enfin le *Pastor fido* du Guarini, & l'*Arioste* trois fois la semaine. Vous voyés

que je ne les choisis ni ne les arrange pas par rapport à leur esprit : car l'*Achillini*, le *Bonarelli*, le *Cavalier Marin*, le *Testi*, &c. en ont peut-être autant que ces autres là. Mais il me semble que les moins brillans, les moins élevés, les moins fougueux sont dès là les premiers & les meilleurs, comme les plus naturels. Et j'arrangerois les Musiciens de même. Je ferois passer devant les autres ceux que je trouverois les moins merveilleux & les moins sçavans..... Vous n'avez rien dit du *Marquis de Brignole*, qui est à demi Poète. En quel rang mettez-vous le *Instabilità dell' ingegno* ? Je vous le laisse, mon pauvre Comte, & j'aime mieux une seule journée *Del Libro chiamato Decameron*, cognominato principe *Galeotto*, que toutes les huit *dalle instabilità*. Le *Marquis de Brignole* est un Cuisinier à épice & à fausses. C'est *Cavallo*, c'est *Cesti*, c'est *Buononcini*. Des mets d'un si haut goût ne sont point mon fait, & le bon homme *Messer Giovanni Bocaccio*, avec son vieux langage Italien & sa mortifera *pestilenza di Fiorenza*, me paroît toujours charmant & digne de sa haute réputation, par sa simplicité & par sa naïveté. O quelle gloire pour l'Italie, & quel plaisir pour la France, s'il se trouvoit enfin quelque Musicien Italien du caractère de *Messer Bocaccio*.

Paix , Messieurs , dit alors la Comtesse , à tantôt le reste. Voila l'Orchestre qui prélude & qui va commencer. Qu'on me rende ma bougie pour lire *Tancrede*. Le Chevalier remit le *parallele* dans sa poche & ils écoutèrent tous trois l'Opera nouveau d'un bout à l'autre , sans parler. Ce qui est fort beau pour eux & pour *Campra*.



COMPARAISON

DE

MUSIQUE ITALIENNE

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

SECOND DIALOGUE.

V Oila un Opera bien court, dit la Comtesse quand *Tancrede* fut fini, & voila déjà bien le louer, dit le Chevalier, vous n'en diriez pas autant des Opera d'Italie qui durent toujours cinq ou six heures, & qui vous paroistroient bien en durer huit ou neuf. *Tancrede* merite encore d'autres louanges, ajouta Mr du B... il me semble qu'il y a de beaux airs, de belles symphonies, & des chants bien détournés...achevez hardiment, Monsieur le Comte, vous vouliez dire qu'il y a des chants bien détournés, & vous avés raison.

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels : & de cette manière Mr l'Abbé R. & moi, nous louerons également *Campora*. Mais la foule s'est écoulée & nous pouvons nous en aller, continua le Ch. en présentant la main à la Comtesse. Vous viendrez souper avec nous Chevalier, dit le Comte, pour continuer l'examen du Parallele. Nous sommes tout seuls Madame & moi, nous aurons la liberté & le tems de nous entretenir à notre aise : & je te promets que nous ne te ferons point mauvaise chère, car nous ne te donnerons ni daubes, ni pitre-pite. Le Ch. remit donc sa belle cousine à son carrosse, & s'y mit sans façon avec eux.

Je songe à une chose, lui dit-elle, pendant le chemin. Vous êtes tantôt demeuré assez d'accord que les Italiens méprisent notre Musique, & vous ne vous en étonnez pas. Si nous en faisons communément autant de la leur, nous serions but à but. Mais, Mr. le Chevalier, ce qui m'inquiète, c'est que la plus grande partie de nos François, je croi, pour l'amour de vous, que ce n'est pas la plus sensée ; mais enfin une grande partie de la France aime & admire la Musique des Italiens. Pourquoi ne faisons-nous pas de la leur le peu de cas qu'ils font de la nôtre ? En vérité cela me paroît fort contre vous, & vous ne pouvez pas nier que ce ne soit une espèce de désa-

avantage & de deshonneur. Madame, répondit le Chevalier, l'objection est délicate & spirituelle. Vous avés l'art... Oh, ne la faites point, interrompit le Mari, & lui répons... J'y vais tout à l'heure, mon cher. Premièrement il n'est pas si absolument vrai que tous les Italiens méprisent nôtre composition. Lorsque le fameux *Luigi* vint en France, il fut charmé des chansons de *Beaiffet*, & il est public que les Opera de Lulli ont attiré à Paris plusieurs admirateurs qu'ils s'étoient faits au fond de l'Italie, dequels même quelques-uns sont demeurés parmi nous. Je suis trompé si ce *Théobalde* qui jouë à l'Orchestre de Paris de la basse de violon à cinq cordes, & qui a fait *Scilla*, Opera estimé pour ses belles symphonies, n'en est pas un. Voilà le deshonneur de nôtre Musique en partie effacé. Quant au goût & à l'admiration de la plupart des François pour la Musique Italienne. Cette Musique nous est nouvelle, Madame, en faut-il davantage pour y faire courir tous les François? Qu'on leur apporte de la Musique Japponnoise, je vous répons que la nouveauté la leur fera d'abord trouver charmante. Du tems de Mr. de S. Evremont, il dit que les Opera d'Italie nous donnoient un grand dégoût. Et qui gageroit que dans quinze ou vingt ans les airs Italiens auront encore en France le

même cours qu'ils y ont depuis quelques années, hazarderoit fort son argent. Il y a bien de l'apparence qu'il en fera de la Musique Italienne comme il en est de toutes les choses outrées & d'un sublime faux & guindé, & comme il en fut autrefois de la Poësie de Ronfard, qui élève jusqu'aux nuës durant, quelque tems

Boi-
leau. *Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque;
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.*

Les Italiens, nous dit-on, se tiennent constamment à leur Musique ; nous perdons le goût de la nôtre, nous changeons. Eh, Madame, cela prouve-t-il quelque chose ? Tous les autres Peuples du monde gardent leurs anciennes manieres de s'habiller : nous avons changé cinq cens fois de modes, & nous en changerons cinq cens fois encore : il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Tel est le génie des François. Nous avons beau être bien, nous ne sçaurions nous y tenir, & le plaisir du changement nous paye de reste de ce que nous pouvons perdre au change. Pour moi, dit le Comte, ce n'est pas que je sois de cette humeur. Tant mieux pour vous, repliqua le Chevalier, vous perdriés plus qu'un autre à changer. Mais, Madame, ni moi, nous ne vous en croirons pas sur votre parole, & vous ferés bien de ne montrer qu'à demi l'infidélité que vous avés faite à la Musique

Françoise pour l'Italienne ; car quelqu'un pourroit s'en souvenir, en augurer quelque chose & vous en punir.

Tu veux te tirer d'affaire en badinant, repartit Mr. du B.... mais tu n'en est pas où tu penses. Je te demande pourquoi cent de nos Musiciens les plus sçavans, qui ont pris goût à la Musique Italienne, ne le quittent point. Je t'en nommerai tant que tu voudras, & non seulement des Musiciens de profession ; mais des Gens de qualité, des Prélats, qui ne chantent plus & ne font plus jouer chés eux que des Pièces Italiennes, des Sonates. Elles ont cessé d'être nouvelles pour eux, ainsi ne m'allègue pas l'amour de la nouveauté & du changement.... Je vous trouverai, Mr. le Comte, deux autres raisons de leur opiniâtreté à la Musique d'Italie aussi bonnes que les deux que je vous ai données de leur première inclination pour elle. C'est, dit le Chevalier, le pouvoir d'une mauvaise habitude, & la vanité. On se gâte le goût quand on prend à tâche de se le gâter, comme font vos sçavans Italiens : on parvient à s'accoutumer à de mauvaises choses, & enfin on se rend incapable d'en revenir. Un homme qui s'est accoutumé à boire de l'eau de vie, ne sçauroit après cela s'en passer, il n'y a que cela qui lui fasse plaisir : & lors qu'à la fin du repas vous

avés bû quelques liqueurs, vous ne voudriés pas reprendre le vin de Champagne, il vous paroîtroit plat & sans force. C'est nôtre Comparaison de tantôt que je rappelle, puisque vous le voulés bien. Ainsi, mon pauvre Comte, la nouveauté & l'amour du changement jettent d'abord nos François dans la Musique Italienne; ils y trouvent de la difficulté: il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi aisée à déchiffrer que la nôtre. L'envie d'en venir à bout en pique quelques-uns. Ils n'en veulent pas avoir le démenti: ils étudient, ils réüssissent à la chanter ou à la faire executer. Leur amour propre est flatté de la science qu'ils ont acquise & qu'ils acquièrent encore tous les jours dans l'usage de cette Musique. Quelle joye, quelle bonne opinion de soi-même n'a pas un homme qui connoît quelque chose au cinquième Opera de Corelli! & cette vanité qui les chatouille, & qui leur fait penser qu'ils sont distingués, & fort au-dessus de ceux qui en demeurent à la Musique François, jointe au pouvoir que prennent insensiblement sur nous les mauvaises habitudes & l'accoûtumance aux goûts outrés & corrompus, donne à ces Messieurs pour la Musique Italienne une constance qu'ils n'ont pas eüe pour la nôtre. Ils deviennent tout à fait Italiens: Pour plus de distinction ils chantent & font

font chanter les *u* comme des *ou*, & dans l'Italien & dans le Latin, comme s'ils étoient à Rome : & quelques-uns vont jusqu'à composer en ce goût là. Ils forcent & contraignent avec tant de soin la nature & leur propre génie , qu'ils parviennent à faire des especes de Sonates , où les beautés monstrueuses ne sont pas trop mal prodiguées. Et s'ils s'abaissent encore à faire des Pièces dans le goût François , il les en remplissent aussi. Bel & digne fruit de leur étude & de leur nouvelle habileté !

Il est insultant , reprit le Comte. Mais au moins m'avouëra-t-on que l'usage de la Musique Italienne est utile à nos François, en ce qu'il les porte à l'application, & qu'il les rend habiles. Pour celui là , oui, dit le Chevalier , je vous l'avouë tres volontiers. Si nous pouvions conserver le goût de la belle de la sage nature , parmi tous les excès , toutes les extravagances de la Musique Italienne : Je suis persuadé qu'il nous seroit avantageux d'en entendre , d'en sçavoir , & d'en imiter même quelque chose , comme a pû faire Lulli. Vous verrés , dit la Comtesse , que c'est dans la vûë de cette utilité que Mr. de Font. a composé son approbation d'une maniere singulière , & qu'il a averti si adroitement le public d'être capable d'équité , & de trouver tres-agréable le Livre de Mr. l'Abbé R.....

Vous y êtes, Madame, Mr. de Font. nous a tous avertis d'être *capables d'équité*, & nous ne lui ferons pas plaisir, si nous ne le sommes pas. En effet, dit-elle, j'ai vu quelques gens qui avoient conçu, que les dernières lignes de l'approbation avoient un sens concerté, & tant soit peu imperaritif.... Oh Mr. de Font. sçait bien ce qu'il fait, & en vérité, ajouta le Chevalier en souriant, cet homme là est plus haïssable qu'un autre pour ceux du parti desquels il n'est pas. Car on le trouve toujours en son chemin, & son nom a une autorité que n'auroit pas celui de son Maître, le grand faiseur de *Paralleles*. Mais enfin ce qu'il y a ici de seur, c'est que comme a dit Mr. le Comte, l'amour de la Musique Italienne & l'avantage qu'on lui donne sur la Musique Françoise mènent au travail, & à l'habileté: au lieu que la haine & le mépris des Auteurs Grecs & Latins favorisent infiniment nôtre paresse, & par conséquent conduisent d'abord à l'ignorance.

A ces dernières paroles, ils se trouvèrent au pied de l'escalier. Monsieur de... aida à la Comtesse à monter, & en attendant qu'on servit, ils passèrent dans son cabinet. Ne perdés point de tems, dit-elle, Messieurs. Où en étiez-vous du *Parallele*? A la page 38. répondit le Chevalier, en atteignant son Livre. Mr. l'Abbé R. y élève

les Italiens au-dessus de nous , en ce qu'ils font *des dissonances qui irritent l'oreille*, qu'ils sauvent parfaitement , & qu'ils chantent ensuite avec une extrême hardiesse & un extrême bonheur. Il ne dit point que nos Compositeurs ne font pas de dissonances ; mais il dit que nos Musiciens *tremblent & chancellent* en les chantant.

Je veux imiter votre sincérité , dit le Comte. Nous venons d'entendre plusieurs dissonances dans *Tancreide* que nos Musiciens de Province n'ont point trop mal soutenues. Des dissonances , reprit la Comtesse , en se tournant vers son Mari ! ne m'en avés vous pas fait remarquer dans cet endroit si touchant d'*Acis & Galatée* ?

Ecoutés mes tristes adieux.

Je vous quitte , &c.

Que Mr. le Marquis de P. marquoit , exprimoit bien cela ! A merveilles , Madame , répondit le Comte. Il ne trembloit ni ne chancelloit. Quoique ce ne soit ni un très sçavant Musicien , ni un Acteur de profession. On ne peut pas nier, dit Mr. le Chevalier de.... que *Lulli* & nos autres Musiciens ne se servent de dissonances , & ne les sauvent , selon les règles. Il n'est pas si difficile de couvrir des accords imparfaits , car ce n'est que cela , par des accords parfaits. Mais je prétens que nôtre sagesse à nous en servir & à les placer à propos , vaut mieux que la sçavante diversité dont

les Italiens les sauvent. Je voyois l'autre jour dans je ne sçai quelle piece de Corelli 14 quarts, & dans la 11. sonate de son 4. Opera 26 sixièmes tout de suite. Elles étoient sauvées les unes & les autres d'une maniere singulière & surprenante : cependant ces chef-d'œuvres, ces beaux accords faisoient des sons bizarres & d'une dureté desagréable. Nous autres, reprit le Comte, nous mettons d'ordinaire des dissonances dans les endroits fort tristes, dans les plaintes, dans les invocations magiques, &c. elles sient là fort bien. C'est leur place, ajouta le Chevalier, car ce sont des agrémens peu naturels, qui deviennent naturels & excellens où la nature souffre, où elle gémit. Ces tons aigus, ces accords qui jurent, sont comme des cris de la nature qui se plaint. Pour la mollesse & la timidité que Mr. l'Abbé attribué à nos Chanteurs, je n'ai rien à lui répondre : sinon que ceux qui sçavent leur métier soutiennent tous les tons qu'il faut soutenir & les soutiennent d'une maniere nette & hardie. Quand ce sont de mauvais Chanteurs, je croi bien qu'ils ne font rien qui vaille.

L'Abbé nous dit ensuite que *la Musique est une chose trop commune en Italie, que les Italiens chantent tous les jours & par tout, qu'un chant naturel & uni est pour eux une chose trop vulgaire, & que pour piquer leur goût rassasié*

de chants simples & suivis, il faut sans cesse changer de ton & hazarder les passages les plus bizarres & les plus forcés. L'Abbé se méprend & s'égare ici. Comment le chant naturel & uni seroit-il pour eux une chose trop vulgaire? Comment le naturel seroit-il usé pour eux? Et comment seroient-ils rassasiés de chants simples & suivis? Ils n'en ont jamais entendu, & au contraire, c'est ce qui leur seroit tres-extraordinaire & tres-nouveau. Il faudroit, à ce compte là, qu'il y eût en Italie beaucoup de Musiciens naturels & beaucoup de Musique simple & suivie, que leurs Maîtres commençassent par en faire, & eux par en entendre du goût François. Or il n'est rien ni de l'un, ni de l'autre, & Mr. l'Abbé ne pense pas aux conséquences de ce qu'il dit là! Au diantre le Musicien simple & suivi qui paroît en Italie. Ils naissent tous avec ce panchant à trop creuser que condamne Mr. de S. Evremont, & ne composent que quand ils ont fait un fond de science raffinée, qui leur rend les accords bizarres, agréables & familiers. Mr. l'Abbé R. se contredit ici lui-même, & tout le reste de son Livre en fait foi. Il vouloit seulement dire que la Musique naturelle n'est point piquante pour les Ital.... Il l'a déjà dit, ce me semble, interrompit la Comtesse, & vous avés pris feu là-dessus. Il seroit plaisant que tu te fusse mépris,

s'écria le Comte , & que tu te fusse battu contre ton ombre , quand tu nous as fait tout ce long discours en faveur de la nature : qu'il y eût en Italie de la Musique naturelle de reste , & qu'elle y fut commune & triviale. Qu'en pense-tu toi-même , dit le Chevalier ? Oh , répondit le Comte , si vous m'en prenés à mon serment , je vous avouërai qu'il y a peu de Musique Italienne naturelle : mais je croi qu'elle est d'ordinaire plus belle, que si elle l'étoit. Voilà aussi ce que croit & ce que veut établir Mr l'Abbé, continua le Chevalier ; mais c'est en quoi vous vous trompés tous deux , & surquoi je vous combats. La simplicité est la compagne inséparable de la nature , & les Musiciens Italiens ne connoissent ni l'une ni l'autre. Dites-moi un peu : croiës-vous que les Italiens réussissent en Architecture , en Peinture , & en Sculpture , qu'ils aient le bon goût de ces Arts là ? Si je le croi, mon ami, dit le Comte ! Oiii parbleu. Et moi aussi repliqua Mr. de.... & c'est une de mes raisons pour soutenir qu'ils ne l'ont donc pas en Musique , & qu'ils n'y réussissent nullement. S'ils sont bons Sculpteurs , bons Peintres , bons Architectes : il faut de nécessité qu'ils soient mauvais Poëtes & mauvais Musiciens. Car ils aiment , ils cherchent , ils attrapent autant la nature & la belle simplicité , en Ar-

chitecture, en Sculpture, & en Peinture, qu'ils la haïssent, qu'ils la fuyent; qu'ils la méprisent en Poësie & en Musique. Il en est de l'Architecture, & en verité de tous les autres Arts, comme de la Musique. La simplicité y est également belle & nécessaire. Quand le Cavalier *Bernin* vit à Paris l'Eglise des grands Jésuites, si enrichie, si ornée par tout, il haussa les épaules & s'en mocqua. Il admira l'Eglise de leur Noviciat, toute simple, toute unie. L'Eglise de S. Louis est de la Musique Italienne: celle du Noviciat, de la Musique François.

Comme les Italiens sont beaucoup plus vifs que les François, poursuit Mr. l'Abbé page 48. ils sont bien plus sensibles qu'eux aux pas- ^{Pa-}
sions, & les expriment aussi bien plus vivement ^{rales}
dans toutes leurs productions. Là dessus il dit, ^{c.}
d'un grand sérieux, que leurs symphonies remuent avec tant de force les sens, l'imagina-
tion & l'ame, que les Joueurs de violon, qui les executent ne peuvent s'empêcher d'en être
transportés, & d'en prendre la fureur; qu'ils tourmentent leur violon & leurs corps, qu'ils
s'agissent comme des possédés, &c. N'avez-
vous point tremblé, ou n'avez-vous point
ri, Madame, en lisant cette description,
car elle peut faire faire l'un ou l'autre? Nos
violons sont plus tranquilles que cela: c'est
la verité. Mais je ne suis pas fâché que
nous & eux, nous soyons quelquefois

moins vifs & plus sages que d'autres Peuples : on ne nous reproche pas trop souvent nôtre sang froid.

Selon Mr. l'Abbé, les simphonies Italiennes sont infiniment au dessus des nôtres pour représenter *la tempête*, *la fureur*, *le calme*, *le repos*. Mon petit Cousin, dit le Comte, je ne vous ferai point de quartier là-dessus, & il faut que nous nous battions, si vous n'en convenés pas de bonne grace. Je suis raisonnable, Mr. le Comte, répondit le Chevalier, & je n'ai garde d'en vouloir venir aux mains avec un homme comme vous. Je demeure d'accord qu'en general les Italiens peuvent l'emporter sur nous pour les simphonies. Mais après cela, il est bon de s'expliquer. Nous avons d'abord les ouvertures de Lulli, genre de simphonie presque inconnu aux Italiens, & en quoi leurs meilleurs Maîtres ne seroient auprès de lui que de bien petits garçons. Les ouvertures de Lulli ont des beautés qui seront nouvelles & admirables dans tous les siècles, & ce qui est une grande marque de perfection, qui se font sentir sur toutes sortes d'instrumens. Nos Menuets, petites Pièces d'une simplicité si gaie, & gracieuse, & d'un si grand usage pour danser & pour nos jolis Vaudevilles, sont presque aussi originaux, & nous sont presque aussi particuliers. Mais aussi, dit le Comte, vous

voyés que Mr. l'Abbé à la discretion de ne parler ni des uns ni des autres : & pour nos symphonies *de tempête*, *de fureur*, *de calme* & *de repos*, franchement ce n'est pas grand chose. Eh fy, dit le Chevalier de.... ce sont des fadaïses achevées. Quelle pitié que la tempête de *Persée*, celle de *Thétis* & *Pélée de Colasse*, &c. Nos symphonies douces sont aussi bien mauvaises, n'est-ce pas ? Celle qui est dans *Acis & Galathée*, devant & après le bel air,

Qu'une injuste fierté, &c.

Ne vaut..... Oh, celle-là est Italienne, interrompit Mr. du B... Lulli l'a prise toute entière dans un Opera de Rome : je le sçai de bonne part. Qui est ce qui t'a fait ce conte là, mon cher, dit le Chevalier ? Cette symphonie est ce qu'il y a au monde de plus beau, en Musique : Mais croi qu'elle est aussi véritablement de Lulli, qu'elle est véritablement la plus belle chose du monde. Je vous dis donc que *Lulli* a été au moins égal en symphonies aux Italiens, & que les siennes plairont plus long-tems & plus généralement que les leur, parce qu'elles sont plus simples & plus naturelles. Si nous avions deux *Lulli*, nous leur tiendrions tête, ou peut-être prétendrois-je que nous l'emporterions sur eux en symphonies même : Mais, comme nous n'en avons qu'un, je veux bien vous avouer

qu'ils ont quelque avantage en cela. C'est leur fort, ils devroient se retrancher là-dessus, s'ils entendoient leurs interets : ils y réussissent beaucoup mieux qu'au reste. Quelle science, s'écria le Comte, quelle force, quelle vivacité, quelle grace ! Loués les bien, dit le Chevalier, car vous ne retrouverés pas d'occasion de louer la Musique Italienne avec tant de Justice. Cependant croyés, Comte, que si leurs Musiciens vouloient épargner un peu leur science & leurs beautés licenciées dans leurs symphonies, elles n'en vaudroient pas pis. J'en ai entendu un grand nombre dans *Luigi*, dans *Carissimi*, dans les Opera de vôtre divin *Arcangelo Corelli*, dans *Bassani*, &c. qui m'ont fait un extrême plaisir : mais celles qui étoient les moins riches, si l'on peut parler ainsi, en fugues, en passages, en tenuës, &c. n'étoient pas, ce me semble, les moins vives & les moins gracieuses. J'ose ajouter que leurs symphonies indifferentes sont les plus belles, à mon gré.

p. 45. Mr. l'Abbé vante leurs sommeils, & il les vante avec des exagerations & des descriptions tres Italiennes. Eh bien, Monsieur, dit la Comtesse, vôtre complaisance est-elle déjà à bout ? N'accorderés-vous pas qu'ils sçavent endormir plus doucement que nous leurs Heros & leurs Auditeurs ? Non, vraiment, Madame, ré-

pondit le Chevalier, je n'accorderai point cela. Ils ont des sommeils plus longs, plus étudiés, plus chargés de tons pesans & engourdis, que les nôtres. Mais, tout bien compté, rien n'est au dessus du sommeil d'*Atys* & des *Sourdines* d'*Armide*. Vous ne parlez point du sommeil de *Circé*, dit Mr. le Comte du B... On ne se souvient pas de tout, Monsieur; mais je vous remercie de citer pour moi celui-là, qui ne doit pas être oublié. Des symphonies en quoi les Italiens nous cèdent, ce sont les marches & les symphonies guerrières. Ils n'en font gueres de ce genre, & celles qu'ils font sont moins animées d'un certain feu noble & martial, que fougueuses & furieuses. En avez-vous entendu dans quelqu'un de vos Maîtres, vous, Monsieur l'Italien, qui valent celles de *Thésée*?... Il m'a paru, dit la Comtesse, que celles de *Tancrede* leur ressemblerent un peu.... Ce n'est pas la faute de *Campra*, Madame, il n'a pas eu intention de piller *Lulli*. Mais c'est qu'on ne scauroit gueres faire des airs de Trompette que sur deux tons tres voisins. *C. sol ut* & *D la re sol majeur*. *Lulli* a pris pour les symphonies de *Thésée*, *C sol ut* naturel, ton heureux, & brillant, & qu'il aimoit fort. *Campra* s'est servi du *D la re sol majeur*, pour celles de *Tancrede*.

Avec la permission de Mr. le Comte, il

faut que je lui fasse observer ici un avantage que nous avons sur les Italiens , pour l'expression de certaines passions brusques, comme la joye , la gayeté , le dédain , la colere , &c. Nous avons une maniere de les bien marquer qui nous est particuliere , & qui donne à nôtre Musique des beautés que toute la profondeur de la science Italienne ne sçauroit égaler. Ce sont nos airs de mouvement , avec l'accompagnement de deux violons , comme

Non , je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne , &c.

Dans Perséc.

J'abandonne ma gloire & la laisse ternir, &c.

Dans Roland.

Un personnage qui dit quelque chose de plus vif, de plus emporté que le reste de son discours , qui est pris de quelque faillie , qui a tout d'un coup quelque redoublement de passion : quitte le train ordinaire du récitatif. Il prend un ton d'un mouvement vite & piqué , & qui est marqué encore par l'accompagnement de deux violons , & il exprime ainsi ce qu'il sent , il le fait sentir aux autres d'une maniere vive , sans être outrée : sans sortir des règles , sans bizarrerie : puis quand l'emportement est calmé , il retourne au récitatif ordinaire : pour le quitter encore à la premiere faillie. Cela s'appelle allier la vivacité & le bon sens,

sens , la force & la simplicité. Qu'y a-t-il de plus beau , de plus naturel que cela ? Oh , reprit le Comte , les Italiens ont quelque chose d'approchant. Quelque chose d'approchant n'est rien , repliqua le Chevalier , & c'est tout que d'arriver à ce point de justesse.

Nous voici enfin , dit le Comte , à un endroit que j'attendois , il y a long-tems. Mr. l'Abbé R. remarque *une chose* dans la Musique Italienne que , *ni les Musiciens* p. 48 *François , ni ceux de toutes les autres Nations , ne sçauroient & n'ont jamais sçu faire. C'est d'unir quelque fois d'une maniere surprenante la tendresse avec la vivacité. Unir , Chevalier , unir la tendresse avec la vivacité dans le même air ! Il est certain que nos airs sont ou vifs ou tendres ; mais que nous n'avons pas atteint au talent suprême de joindre ensemble la vivacité & la tendresse. Pour bien répondre à Mr. l'Abbé R. dit le Chevalier , il faudroit sçavoir plus précisément ce qu'il entend par vivacité. Il me semble que*

C'est l'Amour qui prend soin lui-même, &c.
Dans Roland.

Que ne puis-je arrêter l'ardeur

Qui vous porte , &c.

Dans *Amadis*. Sont des airs que l'on peut appeller tendres & vifs : parce que le ton & le mouvement en sont vifs , & que le

sens qui ne laisse pas d'être exprimé fort juste, en est tendre. Cependant je conviendrai volontiers qu'à la rigueur, nous ne pouvons pas nous vanter d'unir la vivacité & la tendresse, deux passions différentes, dans le même air. Nous faisons de beaux airs vifs & de beaux airs tendres séparément, & nous nous en contentons. Les Italiens ont une commodité, que nous n'avons pas de mettre ces deux passions dans le même air. C'est qu'ils répètent les mêmes paroles beaucoup plus que nous, & ainsi ils peuvent y attacher différens caractères à différentes reprises. Mais nous ne devons point leur envier un avantage si dangereux. Pour faire un bel air de cette sorte, ils en gâtent cinq cens, & quand ils parviennent à en construire un qui frappe ou qui plaise, je ne sçai s'il est aussi beau qu'on diroit bien, n'y ayant point une certaine simplicité noble & charmante. Pour moi, dit la Comtesse, j'avouë que je suis fatiguée de leur entendre répéter les mêmes paroles tant de fois, & faire un air long comme une histoire, sur quatre petits Vers. Combien *Lulli* reprend-il de fois les mêmes paroles? Trois, Madame, tout au plus. . . Je croirois, poursuivit-elle, que c'en est assez. Il n'est gueres naturel qu'on répète davantage ce qu'on veut le mieux exprimer. . . . Oh, Madame, les Musiciens

Italiens en sçavent bien d'autres. Quand ils ont repris une ou deux fois les deux derniers Vers de l'air, vous croyés que c'est fait : pardonnés-moi. Sur la dernière syllabe du dernier mot, qui souvent ne fait rien au sens ; mais où il y aura quelque *a* ou quelque *o* propres à leurs passages badins, ils vous mettent un roulement de 5. ou 6. mesures : en faveur duquel répétant sur nouveaux frais le dernier Vers 3. ou 4. fois, en voilà encore pour un quart d'heure. Et où est le naturel à cela, où est la belle expression ? Il faut n'entendre point leur langue, & que le bon sens soit bien esclave des oreilles, pour goûter de si fades agrémens.

Evitons ces excès : laissons à l'Italie Doid.

De tous ces faux brillans l'éclatante folie. art.
Poët.

Passons, cria Mr. du B..., passons ch. 1.
Mr. l'Abbé, aux *Pieces composées de plusieurs parties*. Que pensés-vous que l'Abbé entende par *Pieces à plusieurs parties*, dit d'abord le Chevalier ? Des simphonies ou des pièces qui se chantent ? Ma foi, répondit le Comte, je ne le sçai pas trop bien, & j'y ai été embarrassé, aussi-bien que deux ou trois personnes, qui m'ont fait la même question que vous. Mais supposons que Mr. l'Abbé entend les unes & les autres. Il nous assure qu'il n'a gueres vû de Musiciens en France qui ne convinssent que les Italiens sça- p. 54.

vent mieux tourner & croiser un Trio que les François. Vous ne contesterés pas en cela, Chevalier, la supériorité des Italiens : car vous avés rendu hommage à leur profonde science en Musique, & il est constant que le *Trio* est de toutes les Pièces la plus difficile, & celle qui demande le plus d'habileté. C'a été, sans doute, sur ce raisonnement, que nos Musiciens François sont convenus avec Mr. l'Abbé R. que les *Trio* des Italiens valent mieux que les nôtres, & je ne pense pas que vous osiés être d'un autre sentiment. Non, Monsieur, dit le Chevalier. Je ne disconviens point que les Italiens ne soient des Musiciens fort profonds, & que le *Trio* ne soit un ouvrage, où l'habileté est fort nécessaire. Après quoi je n'ai garde de dire qu'ils n'y réussissent pas bien, ou que nous y réussissions aussi scavamment qu'eux. Mais je vous ai déjà fait voir que leur extrême science ne leur est pas toujours un titre de victoire bien net. Et Mr. l'Abbé met deux raisons de l'avantage qu'il donne pour les *Trio*, à ses chers Italiens, qui souffrent quelque difficulté. Voyons, repartir le Comte.... La première est que, comme les premiers dessus de leurs *Trio* sont de 3. ou 4. tons plus hauts que les nôtres : leurs seconds dessus deviennent par là beaucoup plus hauts, & beaucoup plus beaux que les nôtres, qui

sont trop bas... , Est-ce que cela n'est pas vrai ? Il est vrai , repliqua Mr. de que leurs seconds dessus sont plus hauts : pour plus beaux , il faut sçavoir. Plus beaux , à les chanter en particulier : je le croi. Plus beaux dans le Trio même : Je n'en tombe pas d'accord. Les premiers dessus des Italiens pîpent , parce qu'ils sont trop hauts : leurs seconds dessus ont le défaut d'être trop près des premiers , & trop éloignés de la basse , qui est la 3. partie. Ce sont deux des agrémens. Je trouve de l'avantage & du profit à ne faire du second dessus qu'une taille , comme nous faisons : & non pas une haute-contre , comme font les Italiens. Parce que la taille tient le milieu entre la basse & le dessus , & lie ainsi les accords du *Trio*. Au lieu que , quand le second dessus est si haut , il laisse trop d'intervalle & de vuide , entre le premier dessus & la basse. Desorte , Mr. le Comte , que ce n'est point un malheur pour nous que les secondes parties de nos *Trio* ne soient que des tailles. Au contraire , je vous soutiens que le corps du *Trio* en est meilleur ?

Seconde merveille , dit Mr. l'Abbé. Les trois parties des Trio Italiens sont si également belles , qu'on ne sçauroit dire laquelle est le sujet. Je vous avouë , Comte , avec ma bonne foi ordinaire qu'il y a là beaucoup d'habileté & même de la beauté. Ce-

pendant je vous soutiendrai encore que si cela fait de plus beaux chants en détail, cela en fait un moins beau, en gros. Le Trio chante assurément moins bien. Mr. l'Abbé ajoute que *Lulli* n'en a composé qu'un bien petit nombre, où les trois parties soient ainsi également belles. Il en a composé plusieurs, comme le Trio des Parques dans *Isis*, qu'il estimoit tant lui-même

Le fil de la vie, &c.

Celui de *Cadmus*.

Gardons-nous bien d'avoir envie, &c.

Celui des fêtes de l'*Amour* & de *Bacchus*.

Dormés, dormés beaux yeux, &c.

Et les autres, que Madame me dispense de marquer. Et *Lulli* n'est pas le seul. *Lambert*, *Boisset*, *la Barre*, &c. en ont fait aussi de cette nature. Mais nous ne devons gueres nous soucier que nos Compositeurs s'attachent à attraper ces sortes de beautés, plus avantageuses à la gloire du Musicien, qu'à l'oreille de ceux qui vont à l'Opera. Sans entrer dans l'examen de l'égalité des trois parties, il nous suffit que *Lulli* nous ait donné je ne sçai combien de Trio tres touchans & tres flatteurs. Souvenés-vous des deux que nous entendîmes avant hier dans le premier Acte de l'Opera de *Persée*.

O Dieux qui punissés l'audace, &c.

Et

Ah, que l'Amour cause d'allarmes, &c.

Deux *Trio* comme cela , en un seul Acte !
 Je vous assure que voilà un grand homme ,
 & ce qui est bien à compter , il est toujours
 aisé & naturel dans cette fécondité-là. Ils
 ne paye pas seulement de science , comme
 vos Italiens : la nature lui fournit , lui dicte
 toujours les chants , qui sont toujours liés
 & suivis. Vrayement oui , dit la Comtesse,
 les chants François sont toujours liés &
 suivis : Mr. l'Abbé le sçait bien , il vous le
 reproche , & il s'aplaudit que les chants
 Italiens ne soient pas de même. Il a grand
 raison , Madame , répondit le Chevalier.
 Les interruptions que les Maîtres d'Italie
 mettent à toute heure dans leur Musique
 font un heureux effet , & qui paroît à mer-
 veilles dans leurs *Trio*. Voyés leur *Trio*.
 Toutes les parties en sont coupées de pau-
 ses , demi-pauses , de soupirs , demi-sou-
 pirs. Il n'y a point de fin. C'est un chant
 rompu , estropié , & qui *cabotte* incessam-
 ment ; si je puis parler de cette manière.
 On ne fait pas trois pas , sans s'arrêter.
 Concevés combien cela est agréable , en
 comparaison de la Musique unie & coulan-
 te de *Lulli*. Non qu'il faille bannir , & que
Lulli bannisse , les interruptions , les sou-
 pirs , les pauses. Le moindre demi-soupir
 bien placé a de la beauté. Mais telle est
 encore cette beauté , qu'elle dépent princi-
 palement de la sobriété & de l'art avec

quoi on en use. Les Italiens n'ont qu'un talent, qui est de prodiguer tout. Et avec ce magnifique talent, d'ordinaire (pour me servir d'un vieux mot que j'ai lû quelque part,) d'ordinaire, ils font *à rebours de bien*.

Mais parlons un peu des *Duo*. Je croirois, si vous me le permettiés, que les Italiens nous sont moins supérieurs pour les *Trio*, que nous ne le leur sommes pour les *Duo*. Ceux-ci demandent moins de jeu, moins d'art : plus de chant, plus de naturel que les autres. Et je serois fort trompé, où, en fait de *Duo*, la Musique Italienne n'approche pas de la nôtre. Mr. l'Abbé n'en a point parlé, qu'en dit Mr. le Comte ? Il fait comme Mr. l'Abbé, dit la Comtesse, il ne dit mot. L'avantage des *Duo* va plus loin que celui des *Trio*, ajoûta le Chevalier ; car il est vrai-semblable & ordinaire qu'il y ait plus de *Duo* que de *Trio*. Mr. le Comte voudra bien que je lui dise, puisque l'occasion s'en présente, que le talent & des *Trio* & des *Duo* a été un des principaux talens de *Lulli*. On a remarqué que dans le grand nombre des siens, il ne s'en trouve presque point qui ne soient beaux. Et nous avons de lui quantité de *Duo* d'un goût exquis.

*Nous ressentons mêmes douleurs, &c.
Dans Persée.*

Qui goute de ces eaux ne peut plus se deffendre,
&c. Dans Rolland.

Les plus belles chaînes, &c.

Dans *Thesée* & le reste. Mr. C. que vous voyés quelquefois , & qui a fort connu *Lulli* me contoit un jour une particularité curieuse sur ses Duo. Il dit que *Lulli* préféreroit le Duo de *Phaëton*.

Que mon sort seroit doux, &c.

A ce fameux Duo du 5. Acte , que tout le monde a admiré & admire.

Hélas une chaîne si belle, &c.

Chacun a son goût , disoit *Lulli* , quand on lui en parloit. *Que mon sort, &c.* me flatte & me touche davantage. Ce qui montre bien que cet Italien , si peu Italien , aimoit mieux une Musique douce & unie , qu'une Musique sçavante & travaillée. Au contraire.... Oh , interrompit le Comte, supposé que ce discours de *Lulli* soit vrai, ne vous pressés pas tant d'en tirer des inductions. Il avoit ses raisons pour ne pas faire tant de cas du Duo.

Hélas une chaîne si belle, &c.

Et pour faire croire qu'il y en avoit dans ses ouvrages d'un plus grand prix. Il sçavoit qu'on étoit averti que, *Hélas une, &c.* est de l'*Allouette l'ainé* son Secrétaire , & non pas de lui. Bruit commun , répondit le Chevalier , qui a bien la mine d'être faux. N'importe, n'importe , reprit la Comtesse.

Dans le doute qui de *Lulli* ou de *l'Alloüett* est auteur du *Duo*.

Hélas une chaîne si belle , &c.

La préférence que *Lulli* donnoit sur celui-là à

Que mon sort seroit doux , &c.

Devient suspecte. *Lulli* étoit homme d'esprit. Il n'est pas sans apparence qu'il étoit bien aise d'élever, *Que mon sort , &c.* qui est sûrement de lui, aux dépens de l'autre, qui est peut-être de *l'Alloüette*.

L'avantage des Italiens sur les François, dit l'Abbé, p. 53. paroît beaucoup mieux dans les Pièces qui ont encore plus de parties que les *Trîo*. Est-ce dans les *Quatnor*? Nous en avons peu, & ce ne sont proprement que des *Duo* doublés. Cependant vous avés pû remarquer, Madame, de quelle harmonie sont les 2 *Quatnor* de la 3. scene du 1. Acte d'*Atys*.

Allons , allons , accourés tous , &c.

Et

Quels honneurs , quels respects , &c.

Et celui de *Thesée*.

Rendons graces aux Dieux.

Est-ce dans les *Chœurs* que paroît l'avantage des Italiens? Mr. l'Abbé nous a donné cause gagnée pour les *Chœurs* dès le commencement du *Parallele*. Oüi, dit la Comtesse, & je m'en suis étonnée: car les *Chœurs* sont un article important & une

des plus grandes & des plus magnifiques beautés d'un Opera. La sincerité de Mr. l'Abbé n'a pas permis qu'il nous disputât rien là-dessus, reprit le Chevalier. On sçait que les *Chœurs* sont hors d'usage en Italie, & même hors de la portée des Opera ordinaires. Sur 6. Opera, il n'y en aura pas 2. où il y ait un *Chœur*, & ce n'est pas tant pis. Il est difficile & peu agréable qu'on y en ménage. Comment, repliqua la Comtesse, un *Chœur* sur 6. Opera. Vous nous en imposés, Chevalier.... Point du tout. Tout ce que je dis aux belles personnes est toujours vrai, & si je vous trompe jamais, ce ne sera pas en des choses qui vous sont, à vous & à moi si indifférentes. Combien pensés-vous qu'un Opera d'Italie a de Chanteurs? 20. ou 25. Monsieur, comme dans les nôtres.... Non pas tout à fait, Madame. 6 ou 7, 7 ou 8. communément. Ces merveilleux Opera de Venise, de Naples, de Rome, consistent en 7 ou 8 voix. Jugés si 7 ou 8 Acteurs, dont chacun fait un personnage, peuvent former des *Chœurs*. Lorsque le Compositeur d'un Opera veut avoir la gloire d'y mettre un *Chœur* pour la rareté : ce sont les 7 ou 8 personnages ramassés, le Roi, le Bouffon, la Reine & la Vieille, qui le font, en chantant tous ensemble. Mr. le Comte aura la bonté de considérer si cela n'est pas bien

noble & bien joli. Pour en revenir aux Pièces qui ont plus de parties que les *Trio*, il semble donc que Mr. l'Abbé R. entend ici les *simphonies*. Mais comme il nous reproche incontinent après qu'en France, c'est beaucoup quand le sujet est beau, & qu'il pourroit bien encore entendre là & nos *Simphonies* & nos *Chœurs* : Je lui répondrai que dans les *Chœurs* & dans les *Simphonies* ; mais sur tout dans les *Chœurs*, il n'y a pas de mal que le sujet soit le plus beau, & même que toutes les autres parties ne soient belles que par rapport au sujet. Il suffit qu'elles soient justes & bien liées. Pourquoi cela, Monsieur, dit la Comtesse ? C'est, Madame, que pour qu'un *Chœur* soit beau, il faut que de tout le concert, de toutes les parties, il sorte un certain chant qui domine, qui éclate, qui se fasse sentir. Nous avons appris d'un Connoisseur illustre qu'en cela consiste la grande beauté des *Chœurs* : & vous voyés bien que le Compositeur n'attrape gueres cette beauté, qu'en s'attachant sur tout au sujet, & en ne donnant à ses autres parties qu'un chant qui en dépende, qui le suive. Il importe assés peu que les parties subalternes soient si chantantes, si travaillées. Par exemple, Mr. le Comte. *Le Chœur de Persée*.

Descendons sous les ondes, &c. Act. 4. Sc. 6.
Est peut-être le plus travaillé qu'ait fait
Lulli :

Lulli : toutes les parties en sont presque également belles , c'est un morceau d'une science vraiment Italienne. Cependant à l'oreille il ne vous fera qu'un plaisir médiocre. Sur le papier vous l'admirerez , dans les représentations vous en trouverez vingt qui vous plairont davantage. *Le Chœur,*

Le Monstre est mort : Persée en est vainqueur. Qui est une tirournelle, après *Descendons sous les ondes* , l'efface de beaucoup. Si j'ose dire ce que je pense , & m'égayer un peu. Il en est de cette égalité de beauté dans les différentes parties d'une Pièce de Musique, comme de l'égalité de beauté dans les différentes Héroïnes d'un Roman. Loin que ce soit une perfection , c'est une espece de défaut. Il faut que le sujet , la premiere partie : que l'Héroïne principale , soient tirés du pair , & toujours aisées à distinguer. Qu'elles conservent toujours un certain empire sur les autres , afin que nôtre attache , nôtre admiration soient pour elle , par préférence. Oûi vraiment , repris la Comtesse , & cela est ainsi dans tous les Romans bien policés. Il me semble qu'on a reproché , comme un grand crime , à Mr. d'Urfé d'y avoir manqué dans l'*Astrée*. Pour moi , dit le Chevalier , je vous avouë que je lui ai scû fort mauvais gré d'avoir fait Diane trop belle & trop aimable. J'é-

tois devenu amoureux d'Astrée dans le premier tome, & je n'étois point du tout content de tous les charmes & de tout l'esprit qu'il donne à Diane dans les tomes suivans. La jalousie me prenoit.... Badinés bien, interrompit le Comte, vous étalés votre érudition en matière de Romans fort à propos. Mais j'ai une objection à vous faire.... Un petit moment, dit Mr. de... en interrompant le Comte, à son tour. Puisque vous voulés que nous retournions à nos moutons, dont je m'écarterois volontiers avec Madame, il faut que je vous dise encore que Mr. l'Abbé R. parle défavantageusement à la page 54. de nos *accompagnemens de violon*. La plupart ne sont, selon lui, que de simples coups d'archet qu'on entend par intervalles, qui n'ont aucun chant lié & suivi, & qui ne servent qu'à faire entendre quelques accords. Qu'entend-il par *accompagnemens de violon*, dit le Comte du B...? En veut-il à ceux qui sont dans nos Chœurs & à ceux que nous mettons avec nos airs de mouvement? Il y a de l'apparence, répondit le Chevalier, car seroit-ce des symphonies qu'il parleroit? On n'appelle gueres *accompagnemens de violon* les parties que les violons jouent dans les symphonies, & qui sont du corps des symphonies mêmes. Je ne sçai si c'est ma faute; mais j'ai trouvé que Mr. l'Abbé ne s'expliquoit pas trop

nettement , ni là , ni ailleurs. Il lui auroit
 est aisé de distinguer les articles , & de s'ex-
 pliquer en bien des endroits d'une manière
 plus claire. Mon Maître à chanter , qui a
 aussi peu d'esprit que vous , dit la Comtesse ,
 en souriant , a , je pense , trouvé la même
 chose : de quoi il s'est offensé : car lorsque
 je lui ai demandé ce qu'il lui sembloit
du Parallele , il m'a répondu qu'il lui sem-
 bloit joli ; mais qu'il ne jugeoit pour-
 tant pas que l'Auteur fût un grand Musi-
 cien. Quoi qu'il en soit , reprit le Comte ,
 il est tres-constant que les accompagne-
 mens de nos airs de mouvement ont un
 chant aussi suivi qu'ils doivent l'avoir , liés
 comme ils sont aux airs qu'ils accompa-
 gnent , & qu'ils jouent & travaillent quel-
 quefois d'une manière fort sçavante. Té-
 moin cet endroit du Prologue de *Phaëton*.

Dans le temps même qu'il repose.

Et dans nos nouveaux Opera , Témoin ce
 premier air du 2. Acte de l'Europe galante.

Descendés pour régner sur elle , &c.

Au surplus l'Abbé se moque & n'y sou-
 ge pas , s'il attaque les accompagnemens de
 violon dont *Lulli* orne & entrelasse ses
Chœurs. Ces accompagnemens-ci , à les
 jouer même seuls & hors des *Chœurs* , pour
 qui ils ont été faits : comme j'ai quelque-
 fois oûi faire aux violons de la Comédie ,
 sont d'une beauté singulière. Je ne connois

rien de si gracieux que celui de ce *Chœur* du prologue de *Proserpine*.

On a quitté les armes, &c.

Que celui de cet autre *Chœur* du prologue d'*Isis*.

Hâreux l'Empire

Qui suit ses loix.

Et dix autres. Je confesse que peu de symphonies Italiennes sont plus brillantes. C'est-là ne point chicaner, Mr. le Comte, dit le Chevalier, & je m'apperçois que vous avés hâte d'en venir à votre objection.... Oiii, Mr. le Chevalier, appliqués vous-y : elle le merite bien. Je devrois déjà vous l'avoir faite : mais elle n'en est pas moins bonne. Une conversation comme la nôtre nous dispense de la contrainte & d'un ordre si exact.

Cette beauté des secondes parties que vous condamnés, c'est pourtant une beauté, & vous en êtes convenu : mais vous dites que c'est une beauté incommode & superflue. De mêmes ces dissonances, ces changemens de mode, ces passages, ces interruptions, ces fugues, ces tenuës, &c. dont vous vous êtes moqué dans la Musique Italienne, ce sont pourtant des ornemens, de votre propre aveu : mais vous dites qu'ils sont trop communs & trop fréquens. Je vous demande si ce peut être un vice que de mettre trop de belles choses ensem-

ble, & trop près après, d'ajouter charmes sur charmes, beautés sur beautés, quand on peut y fournir? Je ne puis pas m'imaginer qu'on fasse mal, à force de faire trop bien, & trop souvent bien. Montrés-moi comment on gâte un ouvrage en le rendant trop beau, trop agréable, trop travaillé, trop brillant. Car encor un coup, je ne conçois point que les mêmes choses qu'on admireroit en détail, & en les examinant une à une, soient méprisables en gros, & mauvaises, parce qu'elles sont heureusement rassemblées.

Quoique vous ne le vouliez point concevoir, cela ne laisse pas d'être très-vrai, répondit le Chevalier, il y a long-tems qu'Horace nous a dit *que tout ce que nous faisons ne doit être que simple, & qu'un habile homme doit sçavoir quelquefois épargner, ménager ses propres forces, & les affoiblir lui-même exprés.* Et cette dernière maxime est peut-être une des maximes du monde la plus délicate, la plus importante, & du plus grand sens. Rien n'est si dangereux, ni si vicieux, que de s'abandonner à son génie: de laisser aller la vivacité d'une imagination échauffée aussi loin qu'elle veut, & de parer, à son gré, nos ouvrages d'une quantité importune d'embellissemens hardis & forcés. Je vous ferois aisément avouer que c'ont été ces excès qui ont avili, qui ont cor-

rompre tous les beaux Arts, si je n'appréhendois de fatiguer Madame par un détail long & sérieux. La vraie beauté est dans le juste milieu. Les sçavans le prouvent, les Gens de la Cour le sentent, le Peuple l'a tant ouï dire, qu'il le redit. Il faut donc s'arrêter à ce milieu: il ne faut donc jamais être excessif. Trop peu d'agrémens est nudité, c'est un défaut. Trop d'agrémens est confusion, c'est un vice, c'est un monstre. Quand les Arts ne font que commencer, ils sont encore nus: peu-à-peu ils s'enrichissent & ils arrivent à leur perfection. Nous y étions peut-être pour la Musique, à la mort de *Lulli*, & nous n'avons pas eu le temps de nous en éloigner beaucoup; mais je ne sçai si nous ne déclinons point bientôt pour celui là, & pour les autres. Après que les Arts ont été quelque tems parfaits, le goût se corrompt, on subtilise, on raffine, on les charge d'agrémens outrés & de fausses gentilleses: marque seure qu'ils baissent & qu'ils se gâtent. Voilà où en sont vos Maîtres Italiens. A la réserve que n'étant pas propres à cet Art, pour les Opera, ou n'y ayant pas été heureux, ils ont été, je croi, à la corruption & au mauvais goût, sans passer par la perfection: ou du moins sans que nous nous en soions apperçûs.

Tu es un fort joli garçon pour juger

de cet air là , s'écria le Comte. Mais tu penses donc que je m'en tiendrai à ton autorité , & à celle de ton *Horace* , sur ce ménagement , sur cette épargne d'agrémens où tu nous veux réduire ? Eh bien , Mr. le Comte, repartit le Chevalier , voulés vous que je vous cite un autre homme, & d'un esprit aussi droit qu'*Horace* , quoique d'une autre espece ? Ecoutés Mr. *Descartes* , & ayés du respect pour un Philosophe si illustre , & qui a fait un *Traité de la Musique*. Il tenoit pour principe , comme le rapporte Mr. *Baillet* , * *que les choses les plus simples sont d'ordinaire les plus excellentes* , & certainement Mr. *Descartes* n'avoit rien tiré de toute la profondeur de ses méditations de plus solide , ni de plus beau que ce principe. Il n'y a point d'Art , depuis celui de la Musique jusqu'à celui de la bonne chere , à quoi on ne le puisse appliquer. Or qu'est-ce que cette simplicité qui fait , qui caractérise les choses les plus excellentes , & que je vous ai dit être la compagne inséparable de la nature ? Une sage médiocrité d'embellissemens & d'agrémens. De quoi est-ce que le Cavalier Bérnin se mocquoit dans l'Eglise des Grands Jésuites ? De l'excès des beautés d'Architecture , de la profusion outrée de ces mêmes agrémens , qu'il auroit admittés, s'il y en avoit moins eu. Ils ne le choquoient que parce qu'il les trou-

* Abregé de la vie de Mr. Desc.

voir trop prodigués, trop rassemblés.

Pour vous contenter, dit le Comte, je croirai la simplicité merveilleuse partout ailleurs qu'en Musique; mais en Musique je ne sçaurois me persuader qu'elle soit si nécessaire & si belle. Le moïen qu'une Musique simple attendrisse, touche, & émeuve? Il faut de l'art & des agrémens pour cela, & il est bien difficile qu'il y en ait assés. Tout au contraire, mon pauvre Comte, repliqua le Chevalier, une Musique remplie d'agrémens recherchés, & où il paroîtra beaucoup d'art, ne pourra gueres attendrir, toucher, émouvoir; & un chant simple, naturel, & qui en apparence coulera de source & sans travail, en viendra bien mieux à bout. Les passions qui touchent & qui frappent le plus l'Auditeur, sont sans doute celles qu'il voit les plus vives & les plus violentes dans l'Acteur, & plus elles sont vives & violentes, plus elles veulent être simplement exprimées: plus elles dédaignent les petitesse de l'Art & des ornemens. Connoissés-vous quelque chose dans tout nos Opera qui soit plus en possession de saisir & d'attendrir tout le monde que ces deux endroits d'*Armide*?

Enfin il est en ma puissance, &c.

Et

Renard, Ciel, ô mortelle peine, &c.

Pou peu que cela soit bien chanté, on

se trouble , on se laisse aller au plaisir d'une douce émotion , & il y a de beaux yeux , Madame , qui y ont pleuré. Ce n'est qu'un recitatif fort uni : mais aussi admirable qu'il est simple. Et une belle voix seule , avec un chant bien expressif , & un accompagnement net & proportionné , fera toujours ainsi des impressions plus vives , qu'un grand concert , qu'un grand assemblage d'instrumens. Ce qu'on nous conte de plus surprenant des effets de la Musique s'est fait de même , & par un seul Musicien. Orphée , Amphion..... Oh ne nous voila pas mal , interrompit le Comte. Si tu nous cites Orphée , je vais te citer , moi , ma Mere l'Oye. Passons donc de la fable à l'histoire , continua le Chevalier. Ce Timothée qui émut un jour Alexandre , jusqu'à le faire courir aux armes , n'avoit que la flûte. En faveur de Madame je vous épargne le chagrin de plusieurs exemples semblables : mais quand a-c'été que la Musique Italienne a saisi , a transporté quelqu'un comme Timothée émut Alexandre le Grand ? & pour parler de la nôtre , depuis que nous l'avons embellie de tant d'accords & de tant de parties , voyons-nous qu'elle ait le même pouvoir sur les cœurs , qu'elle avoit lorsque ce Musicien de Montpellier chantoit les faits d'Ogier le Danois , ou seulement lorsque *Mabile de Rennes* chan-

roit quelque Poësie amoureuse sur sa vieillesse ? Relisez là-dessus le chapitre 19. de votre bon ami Eutrapel. Cependant, repliqua le Comte, les instrumens qui ont le plus de parties, sont les plus parfaits. Dites les plus harmonieux & les plus commodes, reprit le Chevalier. Si le but de la Musique est de toucher, il s'ensuit que les plus touchans seront les plus parfaits, malgré que vous en ayés : & toutes les parties de vos luts & de vos claveffirs ne valent point les cinq cordes d'un violon, qui étant beaucoup plus simple, parlera mieux sous une main legere, & formera un chant & des sons plus perçans, plus tendres, & plus plaintifs cent fois, que vos instrumens à 2 & 3. octaves. Cependant sur ces instrumens mêmes, sur le lut, sachez que les Pièces excellentes, les Pièces qui ne s'usent point, sont celles qui ont un caractère de simplicité qui se fait sentir parmi les accords de toutes leurs parties. Comme *l'immortelle, la belle homicide du vieux Gantier*, &c. L'antiquité, cette admirable & ingenieuse antiquité, n'a point connu d'instrumens qui ayent eu plus de dix cordes, & par conséquent qui ayent pû jouer les 5. parties : & avec cela les Musiciens de l'antiquité avoient porté leur Art à un si haut point de vivacité & de perfection. *La Musique leur étoit si connue*, dit un hom-

me du grand monde , * qui avoit affés étudié & beaucoup médité , qu'en ajustant , & diversifiant de certains tons , ils sçavoient toucher le cœur comme ils vouloient. car c'étoit une sorte de violence & d'enchantement , dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous , au moins ce qu'il y avoit de plus rare s'est perdu. Diantre , dit le Comte , voyés-vous la grande perte pour le public ! . . . Si c'en est une , Mr. le Comte ! je vous en répons , & quelques Maris modernes la regretteroient , s'ils sçavoient que cette Musique Grecque si simple

*** De tout fol amour amortissoit l'ardeur,
Et du sexe charmant conservoit la pudeur.
Qu'une Reine † autrefois pour l'avoir écoutée
Fut près d'un lustre entier en vain sollicitée.
Mais qu'elle succomba dès que son séducteur
Ut chassé d'après d'elle un excellent fluteur,
Dont, pendant tout ce tems, la haute suffisance,
Avoit de cent perils gardé son innocence.
Avec toute sa pompe & son riche appareil
La Musique en nos jours ne fait rien de pareil.*

Non , ce me semble. Je suis bien hon-
teux d'avoir retenu cette longue partie du
croassement du plus indigne corbeau de ce
siècle , Par bonheur elle est moins mau-

* Le Chevalier de Méré. Conversation, sec. Conv. p. 83.

** Mr. Perant Poème du siècle de Louis le Grand.

† Clytemnestre.

vaîse que le reste. Mais il me souvient encore de deux petits traits d'histoire que je veux servir pour dernier plat, à l'ennemi de la simplicité en Musique. Les Lacédémoniens étoient gens d'esprit & de bon goût, comme vous sçavés, & c'étoit d'ailleurs un des Peuples de la Grèce qui aimoit & qui cultivoit le plus la Musique. Licurgue ne leur avoit permis que ce plaisir-là qu'ils prenoient à la guerre & dans le camp même, & par lequel ils s'échauffoient, ils s'animoient au mépris de la mort. Terpandre, le premier Musicien de son siècle, s'avisa d'ajouter une corde à sa harpe, à sa lyre: pour la variété, disoit-il. Aussitôt les Ephores lui ôtèrent sa lyre des mains avec ignominie.* Phrynides, autre Musicien célèbre, en ajouta deux à la sienne: on lui fit l'affront de lui couper ces deux cordes là publiquement. Parce que, dit le judicieux Plutarque, parce que de si habiles Connoisseurs croyoient que rendre la Musique, de simple, embarrassée & confuse: c'étoit gâter, c'étoit corrompre ce bel Art. Vous jugerés par là combien les Maîtres Italiens sont estimables, eux qui ont inventé mille agrémens inutiles, bizarres, importuns: eux qui étouffent sans cesse dans leurs airs, & peut-être dans leurs symphonies, la belle simplicité,

* Plut. in Lacon.

le beau chant, sous un amas d'accords & d'ornemens affectés. Je vous ai dit que leur Musique n'est point naturelle : en voilà des preuves & des marques essentielles.

Vous devenés bien sçavans & bien sérieux, Messieurs, dit Madame du B.... Je vous demande pardon, Madame, répondit le Chevalier, j'y ai été contraint pour amener Monsieur votre Mari à la raison. Mais je vous supplie de l'y mettre vous-même. J'ai déjà éprouvé que vous vous êtes défaite de cette prévention, que lui, & l'approbation politique de Monsieur de Font... vous avoient inspirée pour le *Parallele*. Jugés, Madame, si..... Je juge, dit la Comtesse, à qui on venoit dire qu'on avoit servi, qu'il est temps d'aller souper. Mais, Chevalier, votre éloignement de la Musique Italienne est bien fort : n'en reviendrés-vous point ?.... J'ai lieu d'espérer que non, Madame, car vous n'en chanterés gueres, & j'ai entendu *Mademoiselle Ulloz*, sans qu'elle m'ait perverti. Sa voix & son habileté sont le piège le plus séduisant & le plus flatteur que puisse avoir la Musique Italienne, & je ne m'y suis point pris. Lorsque je l'entendis à Gaillon, j'eus la force de n'admirer que la manière dont elle chantoit, & fort peu ce qu'elle chantoit.



COMPARAISON
DE LA
MUSIQUE ITALIENNE
ET DE LA
MUSIQUE FRANÇOISE.
TROISIEME DIALOGUE.

M Adame la Comtesse du B... , son Mari & le Chevalier se mirent à table , & quoi qu'ils y fussent avec ce plaisir que donnent la liberté & la familiarité , ils n'y furent pas long-tems. Quand l'heure de se coucher approchoit, le Comte étoit toujours impatient.

Or ça , dit-il , après qu'ils eurent été reprendre leurs places dans le Cabinet de la Comtesse : dépêchons-nous de voir le reste *du Parallele* , & plus de digressions, Chevalier, je vous en prie. Je ne les vais pas chercher , répondit celui-ci , il faut

qu'elles me soient nécessaires lorsque j'en fais, ou que vous me donniés vous-même lieu d'en faire. Mais enfin achevons. Il est vrai que nous sommes plus longs que nous ne pensions d'abord l'être : quoique nous affectons de suivre *le Parallele* pié à pié, laissant à de plus habiles gens que nous un examen moins gêné de la Musique Italienne & de la nôtre.

Page 60. Mr. l'Abbé R. vante la fécondité des Maîtres Italiens, & accuse la fécheresse & le génie extrêmement borné des François, *qui se pillent les uns les autres, ou qui se copient eux-mêmes.* Pour ce reproche-ci, dit le Comte, je le tiens si bien fondé que vous ne pouvés pas vous dispenser d'y souscrire: Témoin ce que dit Scaramouche. *Promenades de Paris, Act. 2.*

*Chantés, chantés, petits oiseaux,
Près de vous l'Opera, l'Opera doit se taire.
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,*

Et l'Opera n'en sçauroit faire.

La pensée est juste, & l'autorité décisive. Oüida, répondit le Chevalier, on ne peut pas penser faux à la Comédie Italienne : quoique je ne sçache pas bien si les oiseaux font tous les jours de nouveaux chants, & ont l'art de varier ainsi leur ramage. Mais enfin je ne défendrai point ceux de nos Compositeurs que la paresse ou le peu de

génie , réduit à se copier eux-mêmes , ou à mettre à tout moment *Lulli* en pièces , & à le voler, lui, & d'autres, qui sont moins riches que lui. Ces Compositeurs stériles sont gens qui n'intéressent point la gloire de la Musique Française. . . . Oh ! Chevalier, nous en avons si peu d'autres.... Je le croi. Ce n'est pas une merveille que les bons Compositeurs soient plus rares en France, qu'en Italie, où tout le monde s'en mêle. Mais ayés la bonté de considérer que ceux de nos Compositeurs qui méritent ce nom là, sont bien à plaindre & bien reserrés. Premièrement il n'a jamais été de Musicien qui n'en ait quelquefois imité ou copié quelqu'autre , & *Lulli* a aussi imité quelqu'un de tems en tems. D'ailleurs ce merveilleux *Lulli* a enlevé aux Musiciens d'apresent une grande partie des beaux tons, & souvent leurs Pièces ressembtent aux siennes, sans qu'ils ayent pensé à lui. Comme il arrive tous les jours en Poësie qu'on a les mêmes pensées , & qu'on dit les mêmes choses qu'un Auteur qu'on n'a point eu en vûe d'imiter , & comme Mr. le Marquis de Racan † fit quatre Vers semblables mot pour mot à Quatrain des Tablettes de Mathieu , qu'il n'avoit jamais lûës. Un hazard naturel fait que l'on s'entre-recontre. Enfin il y a une dernière chose à

† Commentaire de Ménage sur Malherbe. p. 225.

observer sur la variété & sur la fécondité des Musiciens Italiens, qui sont à la vérité, en cela au-dessus des nôtres. C'est que la bizarrerie, la science seule font souvent leur Musique. Ils composent, sans créer. Leurs Pièces sont des accords sçavans & recherchés, & rien autre chose. Il n'en coûte pour cela aux Maîtres Italiens que de l'application & du travail. Dans notre Musique Françoisse, nous voulons du chant, du naturel, de la justesse d'expression : il faut que le génie joue, qu'il fournisse, autrement quelque fécond, quelque diversifié qu'on soit, on est sifflé. Or vous sçavez, Madame, qu'il est bien plus facile & plus commun d'avoir de l'érudition que de l'esprit, de conter, que de penser, de parler beaucoup, que de parler juste. Mr. l'Abbé R. semble pourtant louer la fécondité de *Lulli*. En effet elle est assés louable. *Acis & Galathée*, son dernier, & je croi, son 22. Opera, est au moins aussi beau qu'aucun des autres : & ce qu'il a fait d'*Achille & Polixene* nous marque d'une manière bien vive & bien sensible, qu'il auroit pû faire encore plusieurs Opera de la même force, sans s'épuiser. Mais à propos des Opera de *Lulli* : il faut, tandis qu'il m'en souvient, que je fasse remarquer une chose à Monsieur le Comte. C'est qu'*Isis*, le plus sçavant de tous, sans contredit, a été

un de ceux qui a eu le moins de succès, quand on l'a représenté d'abord, & est encore un des moins aimés.

Mr. l'Abbé assure tres-sérieusement que *Lulli a passé tous nos Maîtres, même dans le goût François. Même dans le goût François, repeta en riant, la Comtesse. Ce même là est excellent. Est-ce que Lulli a travaillé dans quelque autre goût ? Je ne le pense pas, Madame, répondit le Chevalier, il l'a fixé ; mais c'est parce qu'il n'a connu que celui-là que ses ouvrages en sont la règle & le modèle. Lulli trouva nôtre Musique encore rude & nuë, comme un Art qui commence. Il la polit, il l'enrichit, il la poussa enfin à la perfection. Du reste il ne travailla point sur un nouveau goût : il prit le nôtre, & il avoit tellement perdu le goût Italien qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit plus faire de doubles, faisant faire par Lambert ceux dont il avoit besoin. Il s'étoit donc revêtu du goût François, jusques-là qu'il l'approprioit même aux paroles de toutes les autres Langues. J'ai déjà eu l'honneur de vous parler de l'air*

Non vi è più bel piacer, &c.

Qui a tout le caractère & toute la simplicité de nôtre Musique. Voyés la belle plainte de *Psiché*

Deh, piangete al pianto mio, &c.

Lulli en a banni les faux agrémens & le

badinage Italien , pour n'y mettre qu'un beau chant , des tons François. L'air Espagnol de la 3. Entrée du Bourgeois Gentilhomme.

Se que me mnero, &c.

Est du même goût. Son *Te Deum*, ce *Te Deum* que nous entendîmes chanter aux Peres de l'Oratoire de la rue S. Honoré , pour la convalescence de Monseigneur , & qui étoit executé par trois cens Musiciens , conduits par Marets , à la même simplicité , & plus encore à proportion que ses Opera. Ce sont des airs François sur des paroles Italiennes , Espagnoles & Latines. Quand Mr. l'Abbé dit que *Lulli a passé tous nos Maîtres, même dans le goût François* : c'est comme si l'on disoit que vous êtes aimable, même en femme. Mais , reprit le Comte , *Lulli étoit Italien. . . .* Eh , mon ami, † *il est venu en France dans un si bas âge , & il s'y est naturalisé de telle sorte, qu'on ne peut le regarder comme un étranger.* A proprement parler il n'a point eu de Patrie : ou s'il en a eu une, ça été Paris , où l'éducation , l'habitude & ses emplois l'ont fait renaître. Mais quand il ne nous seroit venu de son pays que dans un âge avancé , & déjà Musicien formé & profond ; ce qu'il n'étoit point , puisque tout le monde sçait que feu Mademoiselle lui fit apprendre à jouer du violon : Qu'est-

† Mr. Perraut. Hommes Illustres. p. 234.

ée que cela feroit à la gloire de nôtre Musi-
 que ? Il est certain qu'il a fait de la Musi-
 que François & dans le goût François ; car
 Mr. l'Abbé n'aura pas la cruauté de nous
 en démentir : si la Musique de *Lulli* dans
 ses Opera est véritablement plus belle que
 celle des Maîtres Italiens dans les leur,
 que nous importe que *Lulli* ait été François
 ou Italien ? C'est un homme de leur país ;
 mais c'est un Musicien du nôtre. C'est nô-
 tre Musique , ce sont nos Opera , & il ne
 s'agit que de cela dans le *Parallele*. Pourvu
 que nôtre Musique soit meilleure que l'I-
 talienne , n'importe comment , ni par qui.
 Voilà ma cause gagnée , & moi dispensé de
 faire le voyage d'Italie pour entendre quel-
 que chose de mieux que ce que j'entends
 ici : Je ne demande qu'à mettre ainsi mon
 goût en repos sur mes plaisirs & sur l'hon-
 neur des Opera de France. Cependant ,
 reprit encore le Comte , les Opera Fran-
 çois sont dûs à quelqu'un de la Nation Ita-
 lienne , & ils *n'établissent pas l'égalité entre les*
 p. 64. *deux Nations* : puisque la nôtre est obligée
 de son avantage à la leur. Eh bien , repli-
 qua le Chevalier , nous l'en remercions ,
 & nous avouons , par reconnoissance , que
 si leurs Musiciens étoient élevés & instruits
 chez nous : qu'ils s'attachassent au goût
 François , & qu'ils s'éloignassent de l'Ita-
 lien , comme a fait *Lulli* , ils pourroient

bien réussir. Mais jusques-là Mr. l'Abbé me permettra de croire qu'en effet il n'y a pas d'égalité entre les deux Nations, en ce qui ^{p. 64} regarde l'Art de la Musique, & que cet Art n'a pas été, ni n'est pas chés eux dans le même point de perfection que chés nous : sans qu'il soit besoin pour nôtre gloire que quelque François aille exceller en Italie, dans le goût magnifique de ces Mrs.... Ecoutés, dit la Comtesse, il ne faut desespérer de rien.... Non, je vous assure, Madame. De la maniere que mille gens s'y prennent & s'adonnent aujourd'hui à cette Musique là : il n'est pas impossible que quelqu'un d'eux s'avise d'aller briller à Rome ou à Florence, & y faire joier des Sonates & des Opera de la façon, qui obscurciront le sublime des *Melani* & des *Scarlani*. *Rebel* nous a déjà donné des Sonates, dit froidement le Comte..... Oh parbleu, pour *Rebel*, nous le retenons, & ne lui faites pas, s'il vous plaît, l'affront de croire que les Sonates brillassent en Italie. *Rebel* y a véritablement mis une partie du génie & du feu Italien ; mais il a eu le goût & le soin de le temperer par la sagesse & par la douceur Françaises, & il s'est abstenu de ces chûtes effrayantes & monstrueuses, qui font les délices des Italiens.

Mais Mr. l'Abbé R. va insulter bien des gens tout d'un coup. *Lalli*, selon lui, est ^{p. 65}

le seul qui ait jamais paru en France , avec ce génie supérieur pour la Musique. C'est le premier de nos Musiciens , dit la Comtesse ; mais ce n'est pas le seul génie supérieur, c'est à dire , ce me semble , le seul grand génie , qui ait paru en France. Mr. l'Abbé pourroit être moins severe, repartit le Chevalier , & avoir quelque considération & quelque indulgence pour Boisset tant admiré de *Luigi* & de *Lulli* même, pour *Camus*, pour le fameux *Lambert* , dont les beaux airs ont une simplicité si charmante. Et remarqués, Madame , que cette simplicité a scû leur conserver leur première vogue. Malgré tous les charmes des Opera de *Lulli* , & la nouveauté des autres , la France se souvient toujours des airs de *Lambert* , & apparemment , quelque penchant qu'elle ait à changer , on ne s'ennuiera point de les chanter , on ne les oubliera jamais. Du reste Mr. l'Abbé est un dangereux Connoisseur si *Colasse*, *Charpentier* , *Marais*, Mr. des *Touches*, *Campra*, &c. ne lui paroissent pas dignes de son estime , & s'il ne les trouve pas de grands génies , quoi qu'ils n'aient pas toujours été heureux. Mais , Comte , prends garde à celui-ci. Voici un endroit du *Parallele* que je te veux lire. *L'Italie est pleine de Maîtres qui sont tout au moins de la force de Lulli. Il y en a à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Bologne, à Milan, à Turin, & il*

en a eu dans tous les tems. Que dis-tu de cette imperti....? Vous vous fâchés, Mr. le Chevalier, interrompit la Comtesse. Un peu de flegme, s'il vous plaît. J'ai la bonté de souffrir que vous vous entre-tutayés devant moi, vous & Monsieur, comme deux petits Maîtres; mais songés que c'en est assés que de vous passer cette mauvaise habitude, & que vous devés contraindre vos autres faillies. Je vous demande pardon, Madame, reprit-il. J'avoüe que la sottise de Mr. l'Abbé m'alloit mettre en train d'en dire quelques-unes. A l'entendre, il faut qu'il y ait eu 7 ou 8. douzaines de *Lulli* en Italie, depuis qu'on s'y mêle de composer: puisqu'il y en a eu dans tous les tems, & qu'il y en a dans toutes les Villes hors du commun. Vous verrés à la fin qu'il n'y aura point d'Evêché dont le Maître de Musique ne soit un *Lulli*, & les Evêchés ne sont pas loin à loin en Italie. Si Mr. l'Abbé disoit vrai, il auroit après cela grande raison de nous reprocher que nous ne sommes que des gueux: nous n'en pourrions pas disconvenir; car nous avoüons volontiers ce qu'il dit plus bas: qu'il faut *un siècle entier pour nous produire un Lulli*. Cependant lorsqu'il ajoute qu'*on desespere que tous les siècles ensemble produisent jamais quelqu'un capable de le remplacer*. Il va trop loin. Reconnoissés-en Mr. l'Abbé, à toutes les

exagerations peu raisonnables *du Parallele*, un homme vraiment nourri de Poësie & de Musique Italienne un Ecolier du *Loredano*, & du *Mancini*, dont les pensées toujours outrées, sont de l'Italien en François.

Et l'Abbé continuë de la même force p. 68. *il ne se fait plus rien de beau en France depuis la mort de Lulli*. Ainsi, conclut-il d'abord, *ceux qui aiment la Musique n'ont qu'à aller en Italie*. Laisse nous, Madame, & t'y en vas vite, mon pauvre Italien', car tu es à peu près du même sentiment sur les Opera nouveaux, & ç'a été ce que tu m'en as dit, à propos de *Tancrede*, qui nous a fait songer au *Parallele*. Oh ! vous lui faites tort, répartit la Comtesse. Il vous a seulement dit qu'il n'avoit pas bonne opinion des Opera nouveaux ; & il ne prononce pas d'une maniere si courte, & si offensante pour la France, que Mr. l'Abbé. J'ai ouï dire à d'habiles gens que ces décisions generales & envelopées marquent peu de discernement. *Il ne se fait plus rien de beau : nous n'avons pas un seul homme*, &c. & la verité est qu'un jugement si vague ne coûte gueres. Puisqu'il faut que je m'explique, ajoûta le Comte, je vous dirai encore, Chevalier, que quand on nous donne un nouvel Opera, j'en ai toujours méchante opinion. Non, que je croie qu'il est impossible qu'on nous en donne de bons ; mais parce que la moitié,

moitié , & plus , de ceux qu'on nous a donnés, ont échoiié dès les premières représentations : parce que plusieurs de ceux qui ont réüissi, ont plutôt dû leur succès à la magnificence du spectacle , & à la dépense que Mr. de Francine y a faite, qu'à leur propre bonté (pour preuve de quoi ils ont tombé bien vite dans nos Provinces où l'on les habille moins magnifiquement.) Et enfin parce qu'il n'y en a point eu qui m'ait fait beaucoup de plaisir. Quoi, dit le Chevalier, *l'Europe galante* ne vous en a point fait ? Pour celui-là, répondit Mr. du B... J'avoue qu'il est privilégié , & que je vais volontiers à l'Opera, toutes les fois qu'on le joue. C'est toujours quelque chose , reprit le Chevalier , & vous faites bien de l'excepter : car il y auroit de la temerité à aller contre le goût general , & Mr. de Francine, qui le sçait bien , vous dira qu'aucun Opera, même de Lulli, n'a été plus suivi que *l'Europe galante*. Mais *Iffé*, mais *Amadis de Grece* , où il y a tant de naturel & tant de feu , & ce qui a dû vous toucher , plusieurs tons hardis & heureusement hazardés , ne vous ont-ils point piqué ? *Enée & Didon* est, ce me semble, un affés bel ouvrage , & un affés bel ouvrage d'un bout à l'autre, pour trouver grace devant quelque Juge que ce soit. La Musique de *Venus & Adonis*, dont vous avés estimé les paroles ,

paru bonne à la plupart des Connoisseurs, quoique les roulemens y soient un peu trop fréquens : & aurés-vous le courage de mépriser *Hésione*, dont le Prologue a tant plu, & qui est plein de choses neuves & brillantes ? Il me suffit de cela pour montrer à Mr. l'Abbé que, depuis la mort de *Lulli*, on a encore fait quelque chose de beau en France. Cependant je demeure d'accord que les Opera de *Lulli* font la principale richesse de nôtre Théâtre. Il est bon de ne point jouer *Amadis de Grece* immédiatement après *Amadis de Gaule*, & on ne doit donner au Public des Opera nouveaux, que de peur de rendre ceux de *Lulli* trop tôt vieux, en les jouant toujours. Je trouve même que trop de gens ont aujourd'hui la hardiesse d'en composer. Un Musicien novice & inconnu n'a point de honte d'entreprendre une Pièce de cette étendue, & à force de brigues & de sollicitations, il parvient à la faire jouer. Il est sifflé : il le mérite. On devroit se souvenir de ce que le Roi dit un jour à quelqu'un, à ce que j'ai oïi conter. *Vous voulés aller trop vite : il faut long-tems faire des Courantes, avant que de tenter un Opera.* Après cela, Mr. le Comte, il me reste une chose à vous dire. C'est que si la mort de *Lulli* a été un coup terrible pour nôtre Musique : celle de *Quinand* en a été un autre, qui aide fort à nous faire sentir le

premier. Le défaut de belles paroles excuse un peu ceux de nos Compositeurs qui ne réussissent pas : car il est certain que les belles paroles sont les premiers fondemens de la belle Musique. Elles sont nécessaires pour éveiller & pour échauffer le génie du Musicien, & elles sont à présent difficiles à trouver. Tout le monde est convenu que Mr. l'Abbé de la Motte a eu un grand talent pour en faire, & l'esprit aisé, vif, & fertile. Cependant je croi que le mépris qu'avoit Mr. de S. Evremont pour la disposition du sujet de tous les Opera, seroit peut-être aussi juste à présent qu'autrefois. Nous n'avons gueres vu de Tragédies en Musique où la conduite, l'intrigue, l'art du Théâtre, fussent passablement bien entendus. Sur des paroles d'ordinaire mal liées, & quelquefois plates ou rudes, est-il équitable d'exiger de nos Compositeurs une Musique aussi harmonieuse, aussi suivie, des tons, des expressions aussi vives & aussi nobles que *Lulli* en a su mettre sur ces belles scènes de *Quinault* ? Voilà en quoi les Maîtres Italiens d'aujourd'hui ont une avance bien utile sur les nôtres. Car en Italie, où les Opera ne sont que de pitoyables rapsodies sans liaison, sans suite, sans intrigue, où la langue est coulante, badine, emmiellée, même malgré que le Poète en ait, & où les Musiciens & les Auditeurs ne

demandent que cela : Vous croyés bien qu'un Compositeur n'a qu'à faire le moindre signe , le pays n'a garde de manquer de rimeurs fertiles en *Concetti* & en *Vivezze d'ingegno* , qui lui jettent à la tête des paroles si douces & si fleuries qu'il les peut souhaiter. Après quoi, s'il ne donne pas aux Auditeurs des roulemens & des accords , tout leur soul , il est dans son tort , & le Poëte s'en lave les mains. Mr. l'Abbé R. qui a recüilli & vanté avec tant de soin les avantages des Compositeurs Italiens , a oublié celui-là. Cependant j'espere que Mr. le Comte & tous les gens raisonnables le trouveront heureux & important. N'est-ce pas là railler & critiquer modestement, dit la Comtesse ? Je ne raille , ni ne critique , Madame : cela ne m'appartient pas. Mais quand je serai obligé de parler de toute autre chose que de la Musique & de la Poësie Italiennes , je profiterai de vos avis , & j'éviterai les décisions courtes & offensantes. Mais je tâcherai d'éviter aussi les exagerations : desquelles je suis persuadé qu'un homme qui veut qu'on le croye , ne scauroit trop se garder. Par exemple. Mr. l'Abbé R. nous vient dire qu'il *n'y a nul endroit faible dans les Opera d'Italie*, qu'on n'y distingue point la belle scene , & que toutes les chansons y sont de la même force. Louanges peu vrai-semblables , & qui ne s'attirent ni

créance, ni réponse. Il ne tiendroit qu'à moi d'en dire autant de nos Opera. Je serois moins mal fondé que lui à le dire de quelques-uns. Mr. de S. Evremont nous assure que, selon les Italiens mêmes, & dans les Opera mêmes de Luigi, les beaux endroits étoient impatiemment attendus, & venoient trop rarement.

Mr. l'Abbé veut bien ensuite convenir p72. que nôtre *récitatif* est bien plus beau que celui des Italiens. Mr. de S. Evremont avoit dit avant lui, que le leur étoit fort ennuyeux, & qu'on pourroit le définir un mauvais usage du chant & de la parole. Il ne.... N'appuyés point là-dessus, interrompit le Comte, puisqu'on vous accorde tout ce que vous pouvez demander. J'ajouterais donc, dit le Chevalier, que rien n'est si agréable que nôtre *récitatif*, & qu'il est presque parfait. C'est un juste milieu entre le parler ordinaire, & l'art de la Musique, & Lulli a sçu donner au sien un caractère harmonieux & naturel qui sera toujours admiré & toujours imité imparfaitement, quoi qu'en dise l'Auteur d'un Livre† que j'ai entendu bien louer, aussi peu connoisseur en Musique, qu'excellent Juge pour le reste. Qu'y a-t-il qui fasse plus de plaisir, & qui ouvre mieux un Opera que ce commencement de *Perfée* ?

Je crains que Junon ne refuse, &c.

† Hist. poétique de la guerre contre les anc. & moder. p. 268.

Armide est tout plein de *récitatif*, aucun autre Opera n'en a tant, & assurément personne n'y en trouve trop. Ah, *Armide* ! *Armide* ! dit la Comtesse. Mon Dieu, qui est-ce qui approche d'*Armide* ? *Armide*, Madame, reprit le Chevalier, est la Pièce de Lulli dont la Musique est la plus simple, la plus aisée, & la plus suivie. Aussi n'y a-t-il rien de si merveilleux, repliqua le Comte, en affectant un air précieux & grave : & je vous apprens, mon petit cousin, qu'*Armide* est l'Opera des femmes, *Atys* l'Opera du Roi, *Phaëton* l'Opera du Peuple, *Isis* l'Opera des Musiciens. Mais enfin revenons au *Récitatif*. C'est principalement par là que Lulli est au dessus de nos autres Maîtres. Car puisque je suis en obligation d'être sincère, je conviendrais que ceux qui sont venus après lui ont quelquefois fait des airs & des symphonies d'un assez grand prix, & qui peuvent aller da pair avec les airs & les symphonies de Lulli. Je doute qu'il nous ait laissé de plus beaux airs que celui des quatre Saisons.

Me plaindrai-je toujours Amour sous ton empire ? &c.

Celui d'Hésione

Ah, que mon cœur va payer chèrement, &c.

Celui de Picus & Canente

Cedés cruels, &c.

Ni de symphonie, à qui la Sarabande d'*Issé*

ne soit pas comparable. Ce fameux air de violon *de la descente d'Orphée*, que Colasse a remis dans le Prologue des quatre Saisons, n'efface point la Sarabande de *Mr. des Touches*. Mais pour le *Récitatif* des nouveaux Opera, vous me permettrés de le trouver tres-médiocre, & presque toujours ou plat ou dur, & vous ne devés pas encore vous plaindre de ces termes-là. Nos Maîtres d'aujourd'hui ne sçauroient du tout atraper une certaine maniere de reciter, vive sans être bizarre, que *Lulli* donnoit à un Chanteur, & il paroît qu'ils connoissent bien eux-mêmes leur foiblesse & leur manque de génie à cet égard : car ils accourcissent le *Récitatif* tant qu'ils peuvent, & ils mettroient volontiers tout en airs. Tant pis, ajoûta la Comtesse, je croirois que c'est là un grand défaut. Il n'est pas vrai-semblable que les personnages que l'on met sur le Théâtre soient toujours dans les transports de quelque passion : ainsi ils doivent quelquefois parler naturellement, sur tout dans les premieres scenes. Et puisque c'est le *récitatif* qui represente ces discours naturels & simples, il en faut de nécessité, si l'on ne veut choquer toute vrai-semblance. Outre que la beauté des grands airs & des airs de mouvement s'avilit, quand ils sont trop près à prés.

Fort bien, Madame, dit le Chevalier, en

battant un peu des mains. A cette maniere de raisonner , je voi bien que vous êtes tout à fait dans le bon chemin , & que je suis sauvé du péril de vous voir préférer la Musique Italienne à la nôtre. Le Comte n'a qu'à se bien tenir à présent. Mais ne croyés-vous pas que le défaut de nos Compositeurs qui abrègent trop leur *Récitatif*, est au moins de meilleur sens, que celui des Italiens qui ne veulent point abréger le leur ? Quoi qu'il ait toujours été fade & pitoyable , quoi qu'il soit encore beaucoup plus mauvais que le plus mauvais de nos nouveaux Opera , les Italiens s'obstinent toujours à faire durer leur *Psalmodie* des heures entieres. Ils ne scauroient la finir , & ne se corrigent point de cette longueur , doublement ennuyeuse. Il faut que ces gens-là soient bien vains ou bien aveugles. Comment , aveugles , reprit la Comtesse : est-ce qu'on leur a laissé quelque lieu de se flatter là-dessus , & les François qui voyagent en Italie , ne portent-ils point de sifflets ? Je croi que non , Madame , dit Mr. de... parce que les Italiens portent des stilets , eux. Mais , par ma foi , si le sifflet n'étoit point là un meuble si dangereux , il y feroit d'un affés grand usage aux François , & d'une affés grande instruction pour les Italiens. Mais à cet avantage que nous avons sur eux par le *Récitatif* , & dont la né-

essité du récitatif, que vous avés si bien montrée, prouve l'importance : J'en vais ajouter ici plusieurs autres de la même espèce. Comme le goût & le talent des Italiens est de toujours joier, de toujours badiner, & que ce sont des Musiciens enivrés de leurs sçavans agrémens, & incapables d'arrêter leurs faillies & leurs excès : tous les endroits sérieux, & qui demandent de la gravité, de la sagesse, sont hors de leur portée : ils ne sçavent ce que c'est. Ainsi les sacrifices, les invocations, les sermens, &c. sont des morceaux d'une beauté aussi peu connue chez eux, qu'elle l'est parfaitement chés nous. Jugés où cela va, Madame, & combien cela appauvrit leurs Opera : combien cela leur ôte de belles choses. Rappelés-vous, s'il vous plaît, ces trois endroits admirables de l'Opera de *Phaëton*.

Le sort de Phaëton se découvre à mes yeux, &c.
Acte premier.

Vous êtes son fils, je le jure

Par ce Dieu, &c.

Acte quatrième.

C'est toi que j'en atteste

Fleuve noir, &c.

Acte cinquième. Quel effet cela ne fait-il point, & quel lustre ces trois endroits ne jettent-ils point sur toute cette pièce ! D'ailleurs ces sermens, ces invocations, ces sacrifices, comme celui de *Cadmus*, de

Belle-Rophon, &c. aident fort à la variété. On ne peut pas nier que ce ne soient des inventions naturelles & agréables pour diversifier un Opera. N'attendés rien de pareil des Italiens. Depuis qu'on connoît le B carre, & le B mol en Italie, & en verité il y a long-tems, aucun de leurs Maîtres n'a rien fait qui puisse être comparé à un de ces trois morceaux du seul Opera de *Phaëton*. Oh, repartit le Comte, vous n'avez pas vu toutes leurs Pièces : & enfin, s'ils ne chantent pas aussi heureusement que nous certaines choses graves & sérieuses : leurs symphonies les expriment à merveilles. Ils ont des symphonies sérieuses & graves de la plus grande beauté. Vous faites comme Monsieur l'Abbé, repliqua le Chevalier, parce que ce Normand là voit qu'il ne sçauroit nous chicanner sur l'avantage immense du *Récitatif*, il en revient à louer les symphonies Italiennes, & à dire qu'*au lieu que les nôtres sont souvent fort sèches & fort ennuyeuses, les leur sont par tout molles & remplies d'accords harmonieux, & cela sans aucune inégalité.* Je vous répéterai encore à vous & à lui que j'estime & même que j'admire d'ordinaire les symphonies Italiennes. Du reste qu'elles soient partout remplies d'accords sçavans & recherchés, je n'en conviens que trop pour vous. Par tout remplies d'accords harmonieux, & toujours égales, & les nô-

tres souvent *fort ennuyeuses & fort sèches* : ce sont deux nouvelles exagérations, aussi peu justes l'une que l'autre. Mais à la fin il faudra que leurs symphonies soient d'une beauté bien puissante & bien étendue, si elles mettent toutes seules leurs Opera au dessus des nôtres, à qui ils sont inférieurs par tant d'endroits. Il est vrai que les Italiens l'emporteront de beaucoup sur nous pour *l'exécution*, & *l'exécution* est un grand point. Turis, ce me semble, dit Mr. du B... A votre avis, Comte, ai-je raison, & Mr. l'Abbé a-t-il bien fait de comparer leurs Acteurs aux nôtres, comme il commence de faire à la page 75 ?

Il rappelle donc ce qu'il avoit dit de favorable de nos basses-contre, au commencement du *Parallele*, & il prétend que l'avantage que nous avons sur les Italiens par les basses-contre, n'est pas comparable à celui que les Italiens ont sur nous par les *Castrati*. Mais, Madame, ose-t-on prononcer ? Cependant vous avés lû le *Parallele*, & votre modestie a souffert là-dessus ce qu'elle avoit à souffrir. Je n'ai qu'à conserver le nom Italien que Mr. l'Abbé a donné poliment à un genre de Musiciens si Italien, & vous me permettrés d'en parler. Il dit qu'ils sont sans nombre en Italie, & que nous n'en avons pas un seul. Non vraiment, & j'espère que la mode n'en viendra pas en

France, ou du moins qu'ils n'y seront jamais *sans nombre*. Le Roi en a pourtant eu parmi les Musiciens, reprit le Comte ; mais je croi qu'il n'en a plus aujourd'hui. Pardonnés-moi, dit le Chevalier, du moins plusieurs noms en *i* & en *o* que je vois dans la liste des Musiciens de la Chapelle me font croire qu'il pourroit bien y avoir là quelque *animal imbarbé*. Mais enfin tant pis pour le Roi, selon Mr. l'Abbé, s'il n'y en avoit point. Ce sont les Dieux de la Musique & les Heros du *Parallele*. A l'en croire les plus belles voix de nos femmes n'en approchent pas. Il en fait un Eloge, pour la construction duquel il se met en frais de nouvelles exagérations, plus sublimes encore que toutes celles qu'il avoit employées jusqu'ici, & il se tue de faire la Cour à la Nation, par un torrent de loüanges qu'il leur donne.... Qui sont-elles, Monsieur?... Qui elles sont, Madame ? Elles sont en si grand nombre, que j'aurai bien de la peine à les rapporter sans confusion, & je m'en vais, si je puis, les arranger avec ordre.

2.77 *Primo*, Madame, les voix des *Castrati* sont *fortes*, *perçantes*, *fléxibles*, *nettes*, *touchantes*, elles penetrent jusqu'à l'ame. En voilà beaucoup pour un premier article, n'est-ce pas ? Mais parceque je veux me hâter, & qu'il nous reste encore bien des choses,

¹ Scarron. Rom. c. 6 m. t. 1 p. 195.

choses, je dirai seulement qu'il est vrai que les voix des *Castrati* sont admirables pour chanter 5 ou 6 airs dans un Opera. Mais elles sont si *fortes* & si *perçantes*, qu'elles deviennent par là incapables d'un grand rôle. Car, à la longue, elles irritent, elles blessent l'oreille, & elles ne sçauroient gueres soutenir le récitatif, qui est une *psalmodie* trop basse pour elles. Bon, dit Mr. du B.... tu nous dérites là des raisonnemens creux. Prétens-tu nous faire passer, sans aucune preuve, tes imaginations pour des vérités ? Je n'ai garde, mon ami, repliqua le Chevalier ; mais écoute un petit exemple qui me va tout d'un coup tenir lieu de preuves & d'argumens. Au mois de Janvier 1700. Mr. le Duc de Medina-Celi, Viceroi de Naples, fit jouer à Naples un Opera dont il faisoit les frais, & qui étoit magnifique. Eh bien, interrompit la Comtesse, cela est de grand air.... Assurément, Madame, on a des manieres fort nobles en Italie. Mr. le Duc de Medina-Celi fit donc jouer à ses frais un Opera si merveilleux qu'il y avoit un Chœur. Et comme il en retiroit les profits, selon la Coutume des grands Seigneurs qui entreprennent des Opera en ce pays là, & que l'argent qu'on donnoit à la porte étoit pour lui, il y gagna beaucoup. La Pièce s'appelloit *Cesar & Pompée*. C'étoient ces deux illustres Romains qui en étoient le

l'opéra, & les deux principaux personnages. Mais vous sçaurés, s'il vous plaît, que deux femmes faisoient César & Pompée, & qu'on fut réduit à les habiller en hommes, plutôt que de donner ces deux rôles à deux *Castrati*. C'étoit une chose fort réjouissante que de voir deux petites personnes, hautes comme deux bamboches, dans leurs habits d'hommes, représenter le grand *Pompée* & le grand *César* : & je vous laisse à penser qu'elles plaisantes idées ce déguisement grotesque, quoique nécessaire, faisoit naître dans l'esprit d'un spectateur raisonnable. Je voudrois que Mr. de S. Evremont eût été là : Si tu y avois été toi-même, mon pauvre Comte, je me persuade que l'opinion merveilleuse que tu as, sur le Livre de Mr. l'Abbé, des *Opera Italiens*, & de l'avantage qu'ils ont sur les nôtres par les voix des *Castrati*, auroit un peu diminué.

Secundò. Ces voix douces & rossignolantes sont enchantées dans la bouche des Acteurs qui font le personnage d'Amant. Rien n'est plus touchant que l'expression de leurs peines, formée avec ces sons de voix si tendres & si passionnés. Ils ont en cela un grand avantage sur les Amans de nos Théâtres dont la voix grosse & mâle est constamment bien moins propre aux douceurs qu'ils disent à leurs Maîtresses. Puisque cela est si constamment sur, sans doute Mr. l'Abbé a recueilli les suffrages, & les Dames

ont avoué que les Amans à voix hautes font mieux auprès d'elles leurs affaires, que les autres. Est-ce aussi votre goût, Madame ? Je serai bien aise de le sçavoir. Je ne me suis pas encore bien examinée là-dessus, répondit la Comtesse, je vous le dirai une autre fois. Tout ce que j'entrevois à l'heure qu'il est, c'est que les voix hautes, plus vives & plus gayer que les basses, emportent je ne sçai quelle idée de jeunesse. On se figure, ce me semble, ces Amans là, comme des gens en cheveux blonds. Et la jeunesse peut bien être un titre pour dire certaines choses avec grace, & un présage de bonheur. Cependant l'amour est de tous les âges, & d'ailleurs je n'ai pas remarqué que les voix hautes eussent seules des sons, ou plutôt un son, ou si vous voulés, des tons tendres & passionnés. Convenons, reprit le Comte, que les voix hautes sont plus propres aux Amans jeunes & heureux: J'accorde en cela l'avantage aux Italiens sur nous. Mais les grandes beautés ont plus d'un Amant, & deux Amans ne sont pas tous deux heureux, au moins sur les Théâtres. Si les *Castrati* disent mieux des douceurs, & représentent mieux les Amans favorisés, vous pourrés prétendre en revanche que nos basses feront mieux les Amans maltraités, mécontents, & menaçans. A votre compte, dit le Chevalier,

nous serions déjà égaux. Mais ne sembleroit-il pas que nous n'avons sur nos Théâtres que des voix grosses & mâles? Lorsqu'il faut remplir les rôles d'Amans préférés, n'avons-nous ni hautes-contre, ni tailles, dont les voix sont aussi douces, aussi flexibles & aussi hautes qu'elles le doivent être, pour dire tendrement des douceurs? D'abord il est naturel & vrai-semblable que tous les hommes aient la voix mâle. Ainsi quand les voix des *Amoureux*, des premiers rôles, sont si perçantes & si en faucet, outre que cela devient aigre aux oreilles & incommode pour les airs en partie: cela a encore le défaut d'être trop féminin, trop Damoiseau. Le tiers des premiers rôles des Opera de *Lulli* sont des rôles de simple taille, & il ne paroît pas que cet excellent homme fût persuadé que les voix grosses & mâles fussent constamment bien moins propres aux douceurs qu'ils disent à leurs Maîtresses: car dans *Cadmus*, il avoit *Clédiere*, haute-contre qui chanta depuis *Admete*, *Thésée*, *Alphée* dans *Proserpine*, &c. & il ne lui donna que le rôle, peu considérable, du premier Prince Tyrien: au lieu qu'il fit le long & tendre personnage de *Cadmus*, pour *Gaye*, qui n'étoit qu'un Concordant. *Lulli* en usa de même dans *Isis*. *Gaye* eût encore le personnage amoureux de *Hierax*, & *Clédiere* n'eût que le rôle indifférent de *Mercure*. De sorte

que ces voix tres-hautes ne sont pas absolument nécessaires, que nous n'en manquons point, & que celles des Italiens, passant la juste mesure de haut, elles sont moins propres que qui que ce soit aux grands rôles, comme je vous l'ai montré par l'exemple de l'Opera de *César & Pompée*. Ce qui détruit en un mot l'enchantement des Castrati dans les personnages d'Amant : puisque dès que ces personnages sont de quelque longueur, il leur est si impossible de les jouer, qu'on est obligé d'en charger des femmes, travesties exprés. Ajoutés toujours, dit la Comtesse, qu'en Italie, où il n'y a aucunes basses, il ne sçauroit gueres y avoir d'Amans haïs, grondeurs, tirans, comme le Geant de Cadmus, le Licomede d'Alceste, l'Amisodar de Bellerophon, &c. & cela est désagréable pour les Heroïnes. Car enfin

** Dans l'équipage d'une belle*

Il faut bien par honneur quelque Amant mal-traité.....

Mon Dieu, oïi, Madame ; reprit le Chevalier, & nous observons dans nos Pièces cette bien-seance, qui les orne fort, outre les fréquentes beautés que nous apporte l'opposition de nos Amans heureux & malheureux, de nos voix hautes & basses, tant pour l'action, que pour les accords. Combien de Duo gracieux ! de fugues vives !

** Madrigaux de la Sablière,*

Non, non, rien n'est comparable

Au destin glorieux

Du plus ^{brillant} ^{puissant} des Dieux.

Dans Phaéton.

Il faut ^{mourir} ^{parir} pour satisfaire

A cette loi severe, &c.

Dans le quatrième Acte d'Enée & Didon. Ces combats de nos basses & de nos hautes-contre sont une source inépuisable d'agrémens & d'agrémens naturels. Mr. l'Abbé ne l'a pas ignoré, & ne l'a osé cacher. *Le mélange de ces basses avec ces dessus, dit-il p. 14. forme un contraste agréable.... Plaisir que les Italiens ne goûtent jamais.* Voyés maintenant, Mr. le Comte, à quoi se réduit le triomphe des Italiens pour les personnages d'Amant. L'Italie gagne beaucoup à être toute pleine de ces sortes d'hommes, comme les appelle plaisamment Mr. l'Abbé, & toute dénuée de basses. Au pis aller, reprit la Comtesse, quand nous n'aurions nous autres que des voix mâles sur nos Théâtres, ce ne seroit pas, je pense, un si grand désagrément que c'en est un de n'avoir pour toute ressource que les Messieurs de Mr. l'Abbé. Thevenard est en possession depuis 7 ou 8. ans de jouer les premiers Amans à Paris, & il les joue si bien & si tendrement que les Compositeurs des nouveaux Opera ne font plus leurs premiers rôles que pour lui. Je me

ris

Jeus tantôt apperçûe dans *Tancrede* que *Campora*, qui doit sçavoir beaucoup de Musique Italienne, n'est gueres de leur goût sur l'avantage des voix hautes, & a une grande inclination pour les basses. Car les trois personnages d'homme de *Tancrede* sont des basses, tous trois. C'en est peut-être trop, répondit le Comte. Il me semble qu'il auroit mieux fait de mettre pour la variété, une basse dans le Prologue, & la haute-contre de son Prologue dans le corps de son Opera. Il avoit été moins loin dans *Hésione* où *Telamon* est une haute-contre, & *Mr. des Touches* dans son *Amadis de Grece* fait aussi une haute-contre du Prince de Thrace. Les trois basses m'ont choqué comme vous, repliqua le Chevalier, c'est imiter l'excès des Italiens en prenant le contrepie. L'excès est toujours un défaut, & encore y a-t-il aujourd'hui des tailles & des hautes-contres à l'Opera de Paris. Si elles ne sont pas tout à fait si belles qu'on le voudroit bien, & qu'il s'y en trouve d'ordinaire : elles auroient du moins égayé & diversifié *Tancrede*. Mais, Comte, avés vous pris garde au Duo du premier Acte.

Suivons la fureur & la rage, &c.

Oùi, dit le Comte. Il m'a fait d'autant plus de plaisir qu'il est difficile & extraordinaire de faire chanter deux basses ensemble. Il me semble que Lulli ne l'a fait

qu'une fois , & ç'a été dans le Duo de *Proserpine*.

*L'Amour comblé de gloire
Triomphe de tout l'Univers.*

Le Duo de *Tancrede* , reprit le Chevalier, a quelque chose de plus expressif & de plus juste. Car comme l'emportement & la fougue conviennent aux basses, il est plus naturel que deux basses se rencontrent & chantent ensemble dans un endroit fougueux & emporté. Mais le Duo de *Proserpine* est plus singulier & plus beau, en ce qu'il est tendre & gracieux, & d'un chant aussi doux qu'il peut & qu'il doit être. Mais revenons bien vite aux *Musiciens* † *Italiens à voix claire*.

Troisièmement, Madame, on entend très-
P.⁸¹. distinctement tout ce qu'ils Chantent , au lieu qu'on perd d'ordinaire la moitié de ce que disent de petites filles , sans poûmons , sans force & sans haleine, qui chantent en France les dessus. Pour ce qui est d'entendre distinctement ce que disent les Italiens, nous y avons d'abord répondu. Quant aux petites filles que nous reproche M. l'Abbé : je n'ai point vu qu'on leur confie de grands rôles ni à Paris, ni ailleurs, lors qu'elles sont sans force, sans haleine & sans poûmons. On peut bien faire chanter par hazard un air détaché à quelqu'une d'une poitrine encore foible ; mais

† Pasquin & Marforio com. act. 2.

cela est rare : il est alors de peu de conséquence qu'on perde quelques mots de ce qu'elles disent , & nous autres François de mauvais goût nous pardonnons volontiers quelque chose à une jolie petite fille. Du reste Mr. Misson écrit qu'il alla à Ferrare à un Opera, dont la principale Actrice *n'avait que douze ou treize ans, & faisoit ce jour là son coup d'essai sur le Théâtre.* A ce compte-ci il s'en faut bien que Mr. l'Abbé ne soit en droit de nous rien reprocher à l'égard de nos petites filles. Il ne trouvera pas que nous ayons jamais donné, comme cela, un premier rôle à une Chanteuse de 13. ans, & qui en soit à son coup d'essai.

En quatrième lieu, & ce qui est le plus considerable, c'est que les voix des *Castrati* ^{p. 83.} durent des 30. & 40. années ; au lieu que celles de nos femmes ne conservent gueres plus de dix ou douze ans leur force & leur beauté. Comment, dit la Comtesse, dix ou douze ans ! Il donne à nos Chanteuses un regne bien court. Mr. l'Abbé parle comme il veut, repliqua le Chevalier, je ne lui conteste point la durée des voix des *Castrati*. Ce sont gens qui ne se fatiguent pas beaucoup, & d'ailleurs fort sobres : il y a de l'apparence qu'ils durent long-tems. Mais quoique nos Chanteuses ne se ménagent pas tant quelquefois, elles ne passent pas

† Voyage d'Italie. tom. 1. pag. 286.

tout à fait si vite qu'il le dit. Combien la *Rochois* a-t-elle été d'années sur le Théâtre ? 20. au moins. Combien la *Desmatins* qui chante depuis 12. ou 15. ans , & plus, y sera-t-elle encore ? La *Maupin* y est depuis 8. ou 10. & elle ne fait qu'entrer dans la force & dans l'éclat de son regne : il ne tiendra qu'à elle de chanter encore 20. ans , sans qu'on se lasse de l'entendre & de la voir.... Mais *Hardouin* , Monsieur ; mais *Desvois* ; mais *Dan* , depuis quel tems..... Oh , Madame , interrompit le Chevalier, il ne s'agit point des hommes par tout ici : Mr. l'Abbé ne compare les *Castrati* qu'aux femmes. Ecoutés , reprit le Comte, il n'est pas trop besoin que vous vous tourmentiez là-dessus. Quand nos Chanteuses dureront 15. ou 20. ans , c'en est assez. Le changement de visages égaye & réveille , & lors qu'une nouvelle Chanteuse , encore jeune & novice , vient prendre la place d'une vieille Actrice d'une ancienne habileté : si les oreilles en souffrent un peu , en récompense les yeux y trouvent leur Comte , & le spectacle en est plus riant. Je croi , repartit Madame du B... que les yeux en Italie n'ont gueres de part au plaisir ; car j'ai ouï dire que les Messieurs de Mr. l'Abbé sont bien laids & bien ridés. J'en ai vû un ou deux , dit le Comte , qui , je vous assure , n'étoient pas jolis , & qui étoient vieux & fannés de

bonne heure : & je me souviens que mon
ami Dom Japhet d'Arménie , que je lisois
l'autre jour, après que la Duégne lui a jetté
un pot de chambre sur le corps , à lui , tout
nud , & en hyver , Couronne toutes les in-
jures que sa colere lui suggere , par

† Epouventail plâtré ,

Dents & crins empruntés, & face de châtre.

Si ces petits Seigneurs là chantent 40.
ans, ils doivent avoir bonne mine à la
quarantième année.... Si bien donc, Mon-
sieur & Madame, que vous ne les croyés
pas beaux: Hé bien, reprit le Chevalier,
donnés-vous la peine d'écouter Mr. l'Ab-
bé R.

*D'ailleurs les Italiens ont encore un grand
avantage sur nous par le moyen de leurs Castrati, p 98
en ce qu'ils font le personnage qu'ils veulent,
une femme aussi-bien qu'un homme, selon qu'ils
en ont besoin. Car ces Castrati sont tellement
accoutumés à faire des rôles de femme, que les
meilleures Actrices du monde ne les font point
mieux qu'eux. Ils sont plus grands que le commun
des femmes, & ont par là plus de majesté qu'elles. p. 100
Ils sont même ordinairement plus beaux en fem-
mes que les femmes mêmes. A vous le dé,
Madame. Celui-là est net, & voilà votre
paquet à toutes en peu de mots. Hélas,
Monsieur, dit la Comtesse, qui prit un cer-
tain sérieux, n'est-on pas libre d'avoir les*

† Dom Japhet d'Arménie. Act. 4. sc. 6.

yeux & de juger des choses comme l'on veut ? Mr. l'Abbé est le maître de ses sentimens & de son goût. Vous prétendez souvent qu'il ne l'a pas bon ; mais on diroit que vous lui applaudissés en ceci , & je vous vois un air de gayeté.... Moi, Madame, s'écria le Chevalier, en se composant aussi, pal-sembleu vous me faites tort. Je sçai bien qu'il n'est pas permis de rire de ces sortes de discours là, & que cela ne vaut rien. Ferini, continuë l'Abbé qui persiste à vouloir scandaliser les honnêtes gens, Ferini, par exemple, qui en 1698. faisoit à Rome le personnage de *Sibaris* dans l'Opera de *Themistocle* est plus grand & plus beau que ne le sont communément les femmes : il a je ne sçai quoi de noble & de modeste dans la physionomie habillé en *Princesse Persane*, comme il l'étoit, avec le turban & l'aigrette, il avoit un air de Reine & d'Impératrice, & l'on n'a peut-être jamais vû une plus belle femme au monde qu'il le paroïssoit sous cet habit. Un Écrivain Italien louëroit-il Ferini d'une maniere plus vive que cela ? Je m' imagine qu'après que Ferini avoit chanté à l'Opera de *Themistocle*, Mr. l'Abbé R. ne s'épargnoit pas à crier *Bravo*, & qu'il étoit bien secondé. Car dans tous les Opera d'Italie, à peine ces sortes d'hommes ont-ils achevé un air, qu'on entend toute la salle retentir d'un bruit long & confus de gens qui crient *bravo, bravo*, de toute leur

leur force. Les uns, outre cela, battant des mains, les autres jettant leurs bonnets en l'air. Quelques-uns faisant voler des Sonnets imprimés par avance, à l'honneur du Signor *Castrato*. Tout le monde enfin, excepté les Dames, marquant des transports d'admiration avec un emportement terrible. Il y a de l'apparence que les Italiens ont les mêmes sentimens que Mr. l'Abbé du mérite des *Castrati* sur le Théâtre, & qu'ils les y trouvent, comme lui, *plus beaux en femmes que les femmes mêmes*. Cela l'excuse & le justifie un peu. Mais, diable, il va trop loin, il auroit dû se contraindre & se modérer en France. *Jamais une plus belle femme au monde que Ferini*, dit le Comte ! L'exageration est complete, Mr. l'Abbé, Mr. l'Abbé.

† *Oh, vous ne deviez pas lâcher cette parole.* Mais, reprit la Comtesse, j'avois ouï dire que les Examineurs des Livres étoient à présent si difficiles, & qu'ils y regardoient de si près. Mr. de Font. qui a approuvé le *Parallele* est pourtant galant, repartit le Chevalier, & les Dames ont toujours été des premières & des plus empressées à prendre le parti des modernes. Vous verrez que l'Abbé R. lui aura fait quelque tricherie pour faire passer cet endroit, qui est en vérité scandaleux & de mauvais exemple. Je pense que, quelque violent qu'il soit, il n'a pas été remarqué de la plupart

† Les Plaideurs. A&T.

de ceux qui ont lû le *Parallele* : car tous ceux qui craignent Dieu & les femmes, comme moi, Madame, s'il vous plaît, auroient pris soin de décrier, & de décréditer un livre si peu poli : comme je tâche de faire à présent, jaloux de l'honneur de nôtre patrie & de celui du beau sexe. Mais pour quitter promptement cette dangereuse matiere, je prierai en deux mots Mr. l'Abbé de croire que tous ces déguisemens de femmes en hommes, & de *Castrati* en femmes, ne sont ni honorables à l'Italie, ni bons & agréables pour les *Opera*. — Nos femmes sont toujours femmes : nos basses chantent d'ordinaire les Rois, les Amans en second & méprisés, les Magiciens, les Heros graves & un peu vieux, &c. & nos tailles & nos hautes-contre dont les voix sont aussi hautes & aussi flexibles que la nature souffre & veut qu'elles le soient, sont les Heros jeunes, galans, & qui doivent être aimés. Les Dieux amoureux & gais, &c. La representation de nos Tragédies en Musique en est sans doute plus juste & plus naturelle, & par là même, selon mon grand principe, elle en est plus belle & meilleure. La contrainte & les déguisemens, où les *Castrati* réduisent les Italiens sont des défauts que nous n'avons point, & qui nous donnent en effet plus d'avantage sur eux, que Mr. l'Abbé ne s'efforce de leur en attribuer sur

nous. Pour que les choses soient bien dans l'ordre, il ne faut point que les hommes & les femmes aillent sur les draps, & fassent le métier les uns des autres. tout le monde s'en trouve mal ; c'est un vrai abus. Que la *Maupin* quitte quelquefois la confiture & son éventail, pour prendre une lance & un casque, en Déesse, en femme guerrière : il n'y a rien à dire. Ce sont des occasions favorables pour elle, où son air vif & Cavalier, & sa voix hardie & unique brillent encore mieux que dans les rôles ordinaires, sans choquer la pudeur ni la vrai-semblance. Mais rien de plus. La modestie de nôtre Théâtre est un avantage précieux que nous ne saurions trop conserver, & les gens de bon sens devroient siffler sans égard & sans miséricorde les Auteurs & les Acteurs qui osent y donner quelquefois atteinte.

A propos de la *Maupin* : l'Abbé ne songe gueres à elle, ni à la *Desmatins*, quand il nous vient dire que *si une principale Actrice comme la Rochois vient à nous manquer, non seulement Paris ; mais toute la France entière ne sauroit fournir une Actrice qui puisse la remplacer.* La *Rochois* a été une Actrice excellente : mais est-ce que la *Desmatins* & la *Maupin* ne l'ont pas tout à l'heure remplacée & avantageusement ? Il faut que Mr. l'Abbé n'ait point d'oreilles, si après avoir

entendu la voix de la *Maupin*, il regrette celle de la *Rochois*. Pour des yeux, Madame, continua le Chevalier, en se tournant vers la Comtesse, & en lui souriant un peu, nous ne savons que trop qu'il n'en a point.

p.76. Cet homme là est bien du vieux tems de nous parler encore de *Dumesnil*, comme il fait. Il y a long-tems que les débauches de *Dumesnil* l'ont fait crever. Et franchement il avoit été bien mauvais, & nous avoit bien consolés par avance de sa perte, depuis que la mort de *Lulli*, qui étoit un merveilleux Maître, l'avoit mis en liberté de s'enivrer tout son soul. *Pitbon* bien formé ne laissera personne se souvenir que *Dumesnil* ait vécu. *C'est beaucoup en France*, dit l'Abbé, *quand il y a 5. ou 6. bonnes voix, sur 30. & 40. Acteurs ou Actrices qui se trouvent à un Opera. En Italie elles sont toutes à peu près égales, & l'on en prend rarement de médiocres, parce que l'on en a à choisir tant que l'on veut. Avec 6. ou 7. voix on fait un Opera en Italie: il n'est pas si mal-aisé qu'elles soient toutes à peu près égales. Cependant elles ne le sont pas, quoi qu'à la vérité on y en entende quelques-unes admirables. En France il nous en faut 40. ou 50. il n'est pas nécessaire que celles des Chœurs & celles qui ne chantent qu'un petit air en passant, soient de la beauté des autres. Mais il me semble que toutes celles qui chantent*

p.84

à Paris des rôles considérables peuvent être appelées de *bonnes voix*.

Monsieur le Chevalier de... est un Critique bien long & bien étendu, dit alors le Comte, qui faisoit semblant de s'assoupir. Réveille toi, mon ami, répondit l'autre. Nous approchons de la fin de notre carrière, & pour te remettre en train, je vais passer presque condamnation sur 2. points que nous reproche Mr. l'Abbé.... Ma foi, Chevalier, depuis l'article des *Castrati*, je ne m'intéresse plus tant à ses affaires : je te l'abandonnerai volontiers en tout, si tu veux finir..... Courage, courage, Mr. le Comte. L'honneur veut que l'on soutienne ses amis jusqu'au bout, lors qu'on a commencé une fois : & Madame a oublié le manquement de respect & de galanterie de Mr. l'Abbé, qui n'y retournera plus. Il élève les Chanteurs Italiens au-dessus des nôtres par deux endroits. L'un qu'ils savent tous la Musique en perfection : l'autre qu'ils ne chantent jamais faux. Au contraire nos Acteurs François manquent d'attention & d'habileté : Ils chantent souvent faux, & savent si peu de Musique qu'ils sont obligés d'étudier leurs rôles à chaque Opera, notte à notte, & comme des Eco-liers. Au regard de l'ignorance, cela n'est pas vrai de tous les Chanteurs de Paris, ni même de toutes les Chanteuses, témoin la

Desmatins qui est fort habile. Mais je conviens qu'en general nos Chanteurs , beaucoup moins surs & moins sçavans que les Italiens , le sont tous tres médiocrement & tous paresseux. Pour chanter faux , je n'en ai point entendu à qui cela n'arrivât , & même trop souvent : si bien que loin de les deffendre sur cet article , je voudrois qu'on leur en fit une honte sanglante , afin de les en corriger.

L'extrême habileté & la grande profondeur en Musique des Chanteurs Italiens , est une gloire & un avantage pour eux , reprit la Comtesse, il n'y a pas de difficulté. Mais, après cela, tant de sçavoir pour de simples Chanteurs est plus loüable que nécessaire. Les nôtres *étudient* à chaque Opera. Eh bien , cela leur est permis , & il le faut même , puisqu'ils doivent apprendre leurs rôles par cœur. Les Italiens ne sont-ils pas aussi obligés d'*étudier*, pour apprendre par cœur leurs airs & leurs personnages ? Mais les nôtres déchifrent les leur note à note ? Quelques uns. Mais qu'est-ce que cela feroit à la beauté de nos Opera , si après les avoir bien déchiffrés , quelque peine & quelque tems que cela leur eût coûté , ils avoient assés d'attention ou d'oreille pour les chanter juste , quand ils sont sur le Théâtre ? Elle a raison , dit le Comte. Il seroit mieux que nos Chanteurs eussent

cette habileté Italienne : cependant pourvu qu'ils chantent juste , il est indifférent aux spectateurs qu'ils l'aient ou non , qu'ils aient fait trente répétitions de l'Opera qu'ils représentent, ou qu'ils n'en aient fait aucune , qu'il y ait un batteur de mesure , ou qu'il n'y en ait pas. On n'a droit de reprocher à nos Chanteurs & à nos Instrumens , que de chanter ou de jouer faux : ce qu'ils font d'ordinaire manque d'attention , ou quelquefois manque d'oreille. Quand c'est manque d'oreille , il n'y a gueres de remède , & à moins qu'ils n'aient des voix ou une main rares & singulières , le plus court est de les chasser. Mais pour le défaut d'attention, ils n'y tombent que parce qu'ils le veulent bien , ainsi on pourroit les en corriger. J'ai entendu dire à un homme distingué, ajouta la belle Comtesse, qu'il étoit honteux de souffrir à des Acteurs ce qu'on leur souffre en France , où ils semblent souvent se moquer du Public , par le peu d'application qu'ils ont à jouer leurs rôles , & que c'étoit la faute des Maîtres d'Opera. En effet , répondit le Comte , il est indigne qu'un maraut ose paroître sur le Théâtre , ne sachant se soutenir , ou changeant la dignité d'un spectacle en farce & en bouffonnerie par des postures , & par un badinage ridicules : comme faisoit tous les jours *Dumesnil*. Nos Maîtres d'Opera de-

vroient y tenir le main avec plus de soin & de rigueur qu'ils ne font , & il est hors de doute que les Opera d'Italie, où chaque Acteur est toujours attentif, exact : froid ou boufon , selon qu'il le doit être , l'emportent en cela sur nous. Mais vous me direz que nous leur ôterons cet avantage, quand nous voudrons. Oüida , reprit le Chevalier, il n'y a qu'à interdire les jours d'Opera, le vin aux hommes, & les hommes aux femmes : ce sont là les deux grandes sources de toutes les distractions, & de toutes les impertinences de nos Acteurs & de nos Actrices. Ceux qui ont vû *Lulli* disent qu'il étoit excellent pour tenir tout un Opera dans le devoir, comme vous souhaiteriez que les nôtres y fussent encore. Il sçavoit rompre un Instrument sur le dos d'un Violon mal moriginé , prêcher une Chanteuse en termes forts & expressifs , & donner quelques tapes à un Acteur distrait , de l'air du monde le plus noble & le plus exemplaire.

Mr. l'Abbé R. vante la maniere de chanter & la délicatesse des Musiciens Italiens. *Non seulement inconnüe ; mais encore impossible*
P. 25. *aux François.* En verité c'est là nous insulte tout à fait , & nous prendre tous pour de vraies gruës. *Pour la maniere de chanter que nous appellons en France execution*, dit Mr. de S. Evremont , *je croi sans partialité qu'au-*

une Nation ne fçauroit raisonnablement le disputer à la nôtre. Il y a long-tems que nous sommes en possession de cet Art là , & que toute l'Europe a acquiescé à la décision Latine , dont la fin est que le seul François sçait chanter. Sur quoi Mr. de S. Evremont apporte l'autorité de Luigi , plus Italien , & peut-être aussi connoisseur, que Mr. l'Abbé R. Ce fameux Luigi étant venu en France , & ayant oïi chanter nos Musiciens , ne pouvoit plus souffrir ceux d'Italie. Il se les rendit tous ennemis, continuë Mr. de S. Evremont , disant hautement à Rome , comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Musique agréable, il falloit des airs Italiens dans la bouche des François. Luigi préféreroit nos Chanteurs aux Chanteurs de sa nation , même pour les airs Italiens. A-ç'été Luigi qui a été la duppe de la France , ou Mr. l'Abbé R. qui a été la duppe de l'Italie. Comme Mr. Miffon dit dans sa Préface , que la plûpart des jeunes Voyageurs le sont , & s'accoutument insensiblement aux amponles & aux termes hyperboliques des Italiens ? Ah , répartit la Comtesse, avec un petit vermillon, ce seroit faire injure à Mr. l'Abbé, que de croire qu'il s'est ainsi gâté parmi eux.

Luigi pouvoit bien juger des Chanteurs, & il en jugeoit bien , dit le Comte. Il est

* Hispanus flet , dolet Italus , Germanus boat , Flandes ululat , & solus Gallus Cantat.

certain qu'il n'y a point de lieu au monde où l'on chante comme à Paris, & ce seroit perdre en vain votre tems que de vous amuser à le prouver. Si le Livre de Mr. l'Abbé a imposé à quelqu'un sur le reste, vous n'avez point à craindre qu'il séduise personne là-dessus. Nous avons une maniere de chanter aisée & libre, une grace, une propreté, dont les autres Nations, moins galantes & moins polies que la nôtre, n'approchent point. Il me semble même, ajouta la Comtesse, que l'Art de chanter s'est encore perfectionné chez nous, depuis Luigi, & qu'il ne baisse point presentement, comme Mr. le Chevalier pense que font les autres. Nous chantons mieux que ne faisoient *Nyert & la petite Varenne*, & nous chantons encore avec autant d'agrément que du regne de *Lambert & de Bacilly*. Il n'en est pas de même de la danse : on danse moins bien, parce qu'on ne danse plus gueres.

L'avantage que nous avons sur les Italiens pour l'exécution, reprit le Chevalier, est tel, que Mr. l'Abbé nous deshonne, ou plutôt se deshonne lui-même en nous les comparant. Je serois au milieu de tous les stilets de Venise, que j'aurois la hardiesse de leur dire qu'ils ne savent ce que c'est que de chanter. Vous avez lû, Comte, le discours de Mr. de S. Evremont sur les Opera. Remettés-vous en mémoire cet endroit où

il dit d'abord que les Italiens ont l'expression
fausse, ou du moins outrée. Il continuë sur
 le même ton, & il employe une page pres-
 que entière à décrire le ridicule de leurs
 Chanteurs. Quand je scaurois par cœur ce
 passage, il est trop long pour que je voulusse
 vous le rapporter ici : mais je vous prie de
 le relire quelque jour. On ne peut pas
 exprimer leurs défauts d'une manière plus
 juste & plus sensée que les peint-là Mr. de
 S. Evremont, homme qu'on ne scauroit
 trop; ni trop hardiment citer : homme né
 avec beaucoup d'esprit & de goût : vieux
 Courtisan d'un goût & d'un esprit raffinés
 par l'usage le plus exquis. Il n'adoucit le
 portrait dur & fâcheux qu'il a fait de leurs
 Chanteurs qu'en disant : que *peut-être il y a* p.36.
du changement aujourd'hui & qu'ils ont profité
de nôtre commerce. Mais, dans le sentiment qu'ils
 ont d'être les premiers hommes du monde pour la
 Musique, ils n'ont eû garde de s'abaisser à
 venir étudier la vraie délicatesse, & la vraie
 politesse du chant, sous nos maîtres. Ils
 sont demeurés comme ils étoient, & chan-
 tent toujours d'un goût aussi foux & aussi
 outré. Se sont-ils défaits de leurs passages, p. 92.
 de leurs badinages de gosier, de leurs affoiblisse-
 mens de voix; de leurs échos, de leurs coups de
 gorge, semblables à ceux des Rossignols ? &c. p.72.
 C'est de cela que Mr. l'Abbé les louë. S'ils
 avoient profité de nôtre commerce, ils

n'auroient pas conservé leur attachement & leur talent pour ces sortes d'agrémens, & Mr. l'Abbé auroit perdu un si beau sujet d'éloge. Vous ne croyés donc pas, Monsieur, dit la Comtesse, que ces délicatesses de gorge & de gosier, *inconnues & impossibles aux François* soient d'un bon goût ? . . . Nenni, Madame. Ni vous, ni moi ne le croions. Sommes-nous des hommes ou des oiseaux ? Si nous sommes des hommes, il faut chanter en hommes : il faut chanter, & non pas siffler. Laissons à nos Laquais qui sifflent, & à ces honnêtes gens qui élèvent & qui instruisent des Linottes le mérite d'attraper, s'ils peuvent, les merveilleux agrémens de gorge dont Mr. l'Abbé est charmé : & chantons nous autres uniment & naturellement. Tendrement, mais sans gémir, sans sanglotter, légèrement, mais sans gazouiller, comme font les Italiens.

Une petite objection, dit le Comte, quelque hâte que j'aye de finir. Si les Chanteurs Italiens sont si mauvais que vous le soutenez, pourquoi tous les Princes de l'Europe en composent-ils leurs Musiques, comme un homme de qualité me le faisoit remarquer l'autre jour, & non pas de François ? . . . Tous les Princes de l'Europe ! Mr. Quels Princes ? L'Empereur, le Roi d'Espagne. Et Madame la Comtesse d'Au-
moi dans son joli voyage d'Espagne conte
que

que la Musique de Mr. le Cardinal Porro-
carrero, qu'elle entendit à Toledé, étoit
aussi composée de Musiciens d'Italie....
Est-ce tout, répondit le Chevalier ? Si à
Vienne & en Espagne on se sert de Chan-
teurs Italiens, plutôt que de François, la
raison en est naturelle. C'est que la proxi-
mité de Vienne & de Venise, & le commer-
ce qu'ont les Espagnols, à cause de Naples
& de Milan, avec les Italiens, donnent aux
Princes & aux Seigneurs Espagnols & Al-
lemans plus de commodité d'avoir des
Chanteurs d'Italie, tant qu'ils en veulent :
Outre la liaison de ces trois Nations là &
leur aversion pour la nôtre. De même
qu'en Hollande & en Angleterre tout est
plein de Chanteurs François, que le voisi-
nage & la conformité de goût, y font préfe-
rer. Vous ne trouverez pas qu'on songe
aux Musiciens Italiens en Angleterre & en
Hollande, & lorsque feu Mr. le Prince
d'Orange voulut une Marche pour ses
Troupes, il ne s'adressa pas à Rome ou à
Paris pour en faire faire une : Il eut recours
à *Lulli*, parmi les papiers duquel on trou-
va, après sa mort, celle qu'il avoit envoyée
à ce grand Roi. Vous sçavés combien
Hilaire la fille de Lambert eût de vogue &
d'applaudissemens, lors qu'elle alla en An-
gleterre, & l'accueil favorable que Dumes-
nil y reçût, il n'y a encore que 5. ou 6. ans,

toute cassée qu'étoit la voix de cet yvrogne. Avés vous ouï dire que quelque Italien y ait jamais été fêté & admiré de même?

Mr. l'Abbé va jusqu'à prétendre que les Italiens, comme Acteurs, sont au-dessus de nous, pour les Opera. Fort bien, repartit la Comtesse, ils l'emportent pour des Arlequins, des Trivelins, des Scaramouches. On auroit tort de nier qu'en fait de pantonnades & de mommeries, ils ne soient de fort grands personnages. Mais, repiqua le Comte, Mr. l'Abbé R. les loueroit-il p. 16. d'exceller en de mauvaises choses, & desquelles il a lui-même cōdamné l'usage dans les Opera? Mr. l'Abbé veut toujours louer les Italiens, répondit Mr. de... & il nous donne d'un certain Romain, bon Procureur pendant toute l'année, Musicien aux Opera p. 102. du Carnaval, & Acteur *qui valoit pour le moins notre Arlequin & notre Raisin*. Notre Arlequin, reprit la Comtesse! Vraiment Mr. l'Abbé nous enrichit aux dépens de ses amis. Nos Arlequins sont Italiens. Nous n'en avons point de notre Nation, non plus que de Procureurs qui montent sur le Théâtre. Certainement, dit le Chevalier, le zele de l'Abbé pour les Italiens est aveugle; mais il faudroit l'être aussi, pour ne pas voir que les Acteurs des Opera d'Italie sont, p. 17. comme leurs Danseurs, *des hommes tout d'une pièce, sans taille, sans air*: Incapables de

plaire dans les endroits gracieux & doux ,
 & d'entrer , comme il faut , dans la passion
 aux endroits furieux & emportés. Il n'est
 pas possible d'avoir l'indulgence de les trou-
 ver même médiocres dans le sérieux. Au
 contraire on ne peut gueres porter plus loin
 que font les François, l'art & les graces du
 Théâtre. Nos premiers Acteurs ont cette
 assurance noble , ce bon air, cet air galant ,
 que tous les étrangers du monde viennent
 chercher à Paris : hormis les Italiens qui se
 tiennent fidèlement enterrés dans l'obscu-
 rité, dans le particulier de leur Patrie. Com-
 bien avons-nous eû & avons-nous encore
 de Chanteurs & de Chanteuses dignes d'être
 regardés comme d'excellens Comédiens
 en leur genre ! Il est superflu de grossir cet
 article par des exemples. Vous vous imagi-
 nerés seulement , Madame , quel plaisir, ou
 plutôt quelle frayeur ne faisoit pas *Sallé* ,
 lors qu'à l'Opera de Rouen il jouoit
Roland avec cette force d'expression que
 toute la France lui connoît pour la Comé-
 die, & avec cette voix , cet Art de chanter,
 qui font presque regretter qu'il se soit don-
 né à la Comédie. Je voudrois bien qu'il
 plût à Mr. l'Abbé R. de nous nommer quel-
 que *Sallé* Italien , Musicien & Acteur à ce
 degré là.

Pour son Procureur Romain, qu'il nous
 cite comme un exemple éclatant du talent

qu'ont tous les Italiens pour la Musique, je ne puis m'empêcher de lui rendre ici l'histoire de *Mr. des Touches*. Jeune, occupé des exercices, ou si vous voulés, des plaisirs d'un Mousquetaire, sçachant à peine les élemens de la Musique, *Mr. des Touches* est saisi de la fureur de faire des Opera. Il ne fait qu'écouter un génie qui lui parle, & qui l'échauffe en secret, il produit des airs, des symphonies qu'il ne sçauroit même noter. Il les chante comme la nature les lui dicte, il faut qu'un autre les note sous lui, & pendant qu'il apprend en Ecolier les règles de la Composition, il compose, par avance, en Maître: il fait *Iffé*, un des plus aimables Opera qui ait paru depuis *Lulli*. C'est, dit la Comtesse, un homme qui ne sçait ni lire, ni écrire, & qui fait un Livre admirable. Voilà, s'il en fut jamais, une heureuse naissance pour la Musique, & on auroit tort de douter que la vocation de *Mr. des Touches* à composer des Opera soit bonne. Les Heros de Mr. l'Abbé ne peuvent pas y être appelés d'une maniere plus singulière & plus marquée.

Voyons, dit Mr. du B... en prenant le Livre des mains du Chevalier, si tu n'allonges point le *Parallele*, par malice. Eh bien que nous reste-t-il à examiner? Mr. l'Abbé prétend que les Italiens ont encore de l'avantage sur nous par les instrumens:

à cause que les leur sont montés de cordes plus
grosses, & qu'ils en tirent plus de son. Que ré-^{p 103}
pondés-vous . . . Peu de chose , mon cher
Comte , puisque vous êtes pressé. Du con-
sentement de Mr. l'Abbé, *nos violons sont au-* ^{p 107}
dessus de ceux d'Italie pour la finesse & la déli-
catesse du jeu. Les leur sont *tres-durs*, ou
viellent tres-desagréablement. Il en est de mê-
me de leurs basses & des nôtres. Mais ils
ne mettent gueres que vingt Instrumens
dans leurs Orchestres. En France on y en
met 50. ou 60. Je dis que nous regagnons
par le grand nombre , le bruit & l'éclat du
son, & que nous conservons l'avantage de
la délicatesse du jeu. Il est bien difficile de
tirer beaucoup de son d'un violon & d'une
basse de violon , quand on les touche dure-
ment , & qu'on appuye de toute sa force !
L'habileté est de les faire bien parler, en les
touchant cependant avec finesse. Mais
enfin , Monsieur, choisislés de vingt Instru-
mens éclatans & rudes , ou de 60. doux &
délicats. Si le bruit que font les vingt est
égal , tant pis pour les oreilles.

Les plus grands Maîtres ne dédaignent pas de ^{p 110}
joier dans les Orchestres d'Italie, poursuivit le
Comte. Mr. l'Abbé a vû à Rome Corelli,
Pasquini & Gaëtani au même Opera. Il ne
tiendra qu'à lui , répondit le Chevalier , de
voir dans l'Orchestre de Paris, *Rebel*, res-
pectable aux Italiens mêmes par les Sonates,

Theobalde leur compatriote , & qui , avec autant de science qu'eux , a acquis en France un goût qu'ils n'ont point. *La Barre* , si connu par ses Trio , & qui est , ce me semble , Auteur du *Ballet des Arts* : & plusieurs autres qu'il est inutile de citer. Car quand ces *grands Maîtres* n'y seroient point , ce seroit peut être moins d'honneur : mais au fond , peu de desavantage. Un jeune homme d'une main hardie & brillante , de qui l'habileté ne s'étend pas jusqu'à composer ; mais qui en sçait assez pour jouer , avec quelque seureté , sa partie sur son Instrument , les vaut bien dans un Orchestre....

Qu'y a-t-il , Comte , tu ris ? Oüi , dit celui-ci. Selon l'Abbé , *on méprise en France les Musiciens , comme des gens d'une Profession basse*. Cela seroit injuste & vilain. Cependant je ne voi pas que les Musiciens François s'en plaignent , ni les Musiciennes non plus : il me paroît que , sans regarder si leur Profession est basse , ou non , nos plus grands Seigneurs vivent assez familièrement avec eux.

Mais nous en voici aux Machines & aux Décorations des Opera d'Italie , & vous ne tarderés pas , Chevalier , à m'avouer que les Italiens portent en cela la richesse & la magnificence bien plus loin que nous. Oüi , dit le Chevalier , à présent. J'en aurois seulement douté du tems que Mr. le Marquis de Sourdeac étoit l'entrepreneur de nos

Opera. Peut-être que pour le génie & pour la dépense, comme pour la qualité, Mr. le Marquis de Sourdeac alloit bien du pair avec *Mr. le Chevalier Acciaïoli*. Mais ^{P. 122} enfin, repliqua le Comte, il est sur qu'aujourd'hui les Décorations & les Machines sont superbes & surprenantes en Italie, au lieu qu'en France elles sont tres-médiocres, & c'est un grand point.... Tout doucement, Mr. le Comte. Leurs décorations, leurs changemens de Théâtre sont superbes, & en un Opera on en voit jusqu'à 15. ou 16. Mais tout cela est mal éclairé. *Nulle illumination*, dit Mr. de Misson. *Quelques chandelles par ci par là*. Une salle mal éclairée rabat bien du prix des plus belles décorations.

A l'égard des machines. Vous avés quelque déférence pour Mr. de S. Evremont. Voici comment il en parle. *Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématique. Mais elles ne plairont gueres au Théâtre à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent; plus elles divertissent l'esprit, &c.* Comme tous les spectateurs ne sont pas Mathematiciens, le Merveilleux des Machines d'Italie ne seroit pas si estimable, ni tant à compter, si Mr. de S. Evremont en étoit crû: mais j'amène à votre secours un autre grand homme, qui est d'une opinion bien différente. Monsieur

de la Bruyere juge que *la Machine augmente & embellit la fiction, soutient dans les Spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du Théâtre, &c.* Et il dit plus haut que l'Opera n'est pas un spectacle, depuis que les Machines en ont disparu. Mr. de la Bruyere a raison, reprit le Comte. Un Opera sans machines ! Parbleu, c'est une femme sans fontanges. Soit, repartit le Chevalier. Dans l'opposition des sentimens de ces deux excellens hommes, je conviens, puisque vous le voulés, que les Machines relevent, embellissent un Opera : quoi qu'elles n'y soient pas essentielles. Mais convenés à votre tour que les machines de Paris ne sont pas si pauvres. Elles sont médiocres, & il y en a assés pour *augmenter la fiction, pour soutenir, de tems en tems, la douce illusion du Spectateur.* Et en verité n'y a-t-il pas plus de bon sens & plus de bon goût à avoir, comme nous, des machines & des décorations d'une médiocre beauté, 4. ou 5. machines, 6. ou 7. changemens de Théâtre en un Opera, avec des habits raisonnablement riches, tout cela bien éclairé, bien entendu, galant : Que d'avoir, comme les Italiens, des machines, des décorations fréquentes & d'une magnificence extraordinaire, avec des habits de la dernière gueuserie ? Si leurs habits n'étoient ni beaux ni laids, & tels à proportion que sont nos

changemens de Théâtre , & nos machines :
 passe. On leur pardonneroit le nombre ex-
 cessif de ces changemens de Théâtre , & la
 bizarrerie de leurs machines , en faveur de
 la dépense qu'ils y font. Mais on peut dire
 que leurs habits sont aussi vilains que leurs
 décorations sont belles. On voit ici de la
 profusion, pendant qu'on voit là de la mes-
 quinerie , de la lésine. Opposition des-
 agréable & choquante. Quand César, Pom-
 pée, ou quelque'autre Heros ou Roi d'Ope-
 ra entre sur la Scene , il a après lui 30. ou
 40. suivans. Ils ne viennent pas pour for-
 mer des chœurs ou pour danser ensuite ,
 comme ils devroient faire vrai-semblable-
 ment , & comme font les nôtres. Ce sont
 des Crocheteurs loüés au Marché : des
 malheureux , muets & immobiles : & sous
 un habit de friperie tres mesquin , & qui
 leur va fort mal , vous leur appercevés leurs
 bas & leurs souliers encore sales & crottés.
 Figurés-vous , Madame , la jolie chose , &
 s'il n'est pas bien glorieux & bien noble à
 tel Empereur du monde d'avoir un cortege
 de gens faits & entretenus de cet air. Mais
 le génie des Italiens se découvre , & est ou-
 tré en cela , comme en tout le reste.

Dans la juste nature on ne les voit jamais.

La raison a pour eux des bornes trop petites ,

En chaque caractère ils passent ses limites.

Tar-
 tulle
 Act. 1.

Caractere que le zele inconsidéré de Mr.

l'Abbé R. qui n'a pensé qu'à marquer sa reconnoissance aux Conservateurs de Rome , qui l'ont fait Citoyen Romain, ne leur a point ôté dans le *Parallele* : & qui ruïnera par lui-même, chez un Lecteur raisonnable, toutes les loüanges que l'Abbé se travaille à leur donner. Est-il possible que les Italiens d'aujourd'hui vivent sous le même Ciel & respirent le même air que les Italiens du siècle d'Auguste, si amoureux de la médiocrité, de la simplicité : justes, réglés, sages, dans les choses les plus élevées & les plus heroïques, comme dans les plus communes!

Mr. l'Abbé finit son *Parallele* par un argument merveilleux. *Je n'ajouterai plus*, dit-il, *qu'une chose en faveur des Opera d'Italie qui confirme tout ce que j'ai dit à leur avantage : c'est que, quoi qu'il n'y ait ni divertissemens ni chœurs, & qu'ils durent des cinq & six heures, on ne s'y ennuye cependant jamais.* Tout le contraire aux nôtres. Oüi ; mais, dit la Comtesse , quelle caution Monsieur l'Abbé donne-t-il de cela ? Sa parole, Madame. N'en faut-il pas croire un honnête homme sur sa parole ? Je confesse que cela seroit bien fort, si cela étoit bien constant : mais puisque vous doutez de ce fait, j'attendrai qu'il soit verifié pour y répondre. Car à parler de bonne foi, je suis un peu incrédule , aussi-bien que vous, & j'ai vû dix maris aussi respectables que Mr.

l'Abbé, m'assurer que jamais leurs femmes n'avoient écouté personne : que je n'ai pas laissé d'en douter encore. S'il faut dire ce qu'on pense, ajouta le Comte, quand la plupart des Spectateurs d'Italie s'ennuyeroient moins à leurs Opera que nous ne faisons aux nôtres, je ne m'en étonnerois pas. On ne joue là des Opera qu'au Carnaval, un mois l'année. Les Spectateurs sont gens avides des spectacles, & prévenus sur le mérite des Musiciens de leur Nation : ce sont des femmes charmées d'être alors un peu moins esclaves qu'en un autre tems, & qui n'écoutent rien, dans le transport extraordinaire où elles sont de voir là, & d'y être vûës : des gondoliers qu'on laisse entrer exprès pour frapper des mains & pour applaudir. Seroit-ce une grande merveille que nos Courtisans d'un goût si difficile, nos femmes libres, inquiètes, pressées d'aller à la promenade & au jeu, où elles ont encore à se montrer, s'ennuyassent davantage à nos Opera, après une heure ou deux d'attention ? Vous le prenez bien, Monsieur, dit le Chevalier, les Italiens ont outre leur grand flegme des raisons de ne se point impatienter, que nous n'avons pas. Car pour les étrangers, ils n'ont pas tous le bonheur de ne se jamais ennuyer aux Opera Italiens, comme je veux croire que Monsieur l'Abbé l'a eû. *Je vous dirai encore,* dit

Mr. Miſſon dans ſa Relation , qui eſt la dernière, & au goût de bien des gens une des meilleures que nous ayons d'Italie. Je vous ^{com. 1} ^{p. 238} ſulirai encore que nous attendons toujours la fin de la Pièce avec impatience avant que d'en avoir entendu le quart. Ce Gentilhomme Normand-Anglois , homme d'un eſprit droit, & peu aiſé à ébloüir, ne parle pas avantageuſement des Opera Italiens. Des voix de fillette & des mentons flétris des Caſtrati. De leurs longs fredons, de leur chanterie, de leurs roulemens outrés, &c. Mr. l'Abbé R. doit le trouver bien heretique avant Mr. Miſſon. Mr. de S. Didier n'avoit pas fait façon de dire : * *C'eſt à Veniſe que l'on doit l'invention des Opera ; mais quoi qu'ils y aient été autrefois d'une ſinguliere beauté, on peut dire néanmoins que Paris ſurpasse preſentement tout ce qu'on a ſçu faire à Veniſe.*

Deſorte, dit Madame du B... que, tout bien compté, les Italiens excellens en deux choſes, dans leurs Opera. 1 En machines. 2 En ſymphonies. Leurs habits, leurs danses, leur récitatif, ſont pitoyables. Ils n'ont point de chœurs. Leur Orcheſtre eſt petit, éclatant ; mais rude. Leurs Pièces ſont des farces & des rapsodies. Les François ont des machines & des décorations, des pièces en gros aiſés belles. Des habits riches & ga-

* Hiſtoire de la Ville & République de Veniſe, 3. Partie pag 417.

lans. De bonnes simphonies. Un Orchestre doux & nombreux. Des danses, des chœurs, un récitatif admirables. Avec la permission de Mr. l'Abbé, cela ne me paroît pas égal. Nous n'avons rien de tout à fait méchant : ils ont quatre ou cinq choses tres-mauvaises : nous avons un plus grand nombre de choses excellentes qu'eux. Mais quand tout ne seroit que médiocre chez nous : je croi qu'un spectacle médiocre en tout, ennuyeroit, choqueroit moins encore qu'un autre, excellent en deux points, & ridicule en cinq ou six. Vous ne jugés point des voix, Madame, reprit le Chevalier, êtes vous allés piquée pour vous récuser vous-même sur cet article ? Eh bien donc, continua-t-il, leurs *Castrati* sont admirables pour quelques airs ; mais incapables d'un grand rôle : leurs voix de femmes souvent fort belles : tout cela ne sçait point chanter, & joue mal : ils n'ont point de basses, ni même de tailles. Dans les Opera François il y a de tout : d'ordinaire quelques voix de femmes tres-aimables, & quelquefois des hautes contre qui le sont aussi : beaucoup de tailles : des basses charmantes : tous presque chantant d'une grande propreté & Acteurs merveilleux. Lequel de ces deux partages vaut le mieux ? Et toi, malin dormeur, qui ne veux point parler, di-nous un peu ce que c'est qu'un Opera.

Un Opera, répondit brusquement le Comte ! par ma foi, je n'en sçai rien. Une fadaïse, selon Mr. de S.Evremont. Me prend-tu pour un homme qui sçache faire des définitions en forme ? Cependant je me souviens d'un titre que je remarquai un jour sur un vieux exemplaire d'Atys. *Atys Tragédie en Musique, ornée d'entrées de ballet, de machines, & de changemens de Théâtre.* Il me sembla que cela pourroit servir de définition en un besoin. Que cela nous en serve donc, repartit le Chevalier, peut-être n'est-elle pas des moins justes. Vous voyés par là que la beauté des machines & des décorations, en quoi excellent les Italiens, n'est point essentielle aux Opera, n'étant qu'un ornement. Il suffit que les yeux en soient médiocrement contents. Mais au contraire il est nécessaire que le sujet soit bien & gravement traité. Les Italiens se moquent de l'un & de l'autre. Il est presque nécessaire qu'il y ait des Chœurs à tous les Actes, comme il y en a eu dans toutes les Tragédies de l'antiquité : il est essentiel que les Acteurs soient bons & magnifiquement habillés, puisque ce sont des Héros, & non pas des gueux qui y paroissent ; il est essentiel qu'il y ait de toute sorte de voix, & plus de basses que d'autres, puisque le plus grand nombre des personnages qu'on y introduit est d'hommes : neant pour tous ces

articles chez les Italiens. La symphonie n'est que la partie la moins essentielle de la Musique : puisque la Musique n'est là que pour exprimer les discours & les sentimens de la Tragédie : ce que la symphonie n'exprime point. Vos Italiens n'excellent qu'en symphonies, & ne réussissent pas en toutes. Voyés, Mr. le Comte, si outre que nos avantages sont plus nombreux, ils ne sont pas plus importants, à considerer exactement les Opera : & si le Récitatif incomparable & les airs touchans & expressifs de *Lulli* où il a sçu attraper le juste point de simplicité, ce qui fait, ce me semble, la plus grande gloire, ne doivent pas seuls l'emporter sur tout ce que la science & l'application des Italiens peuvent produire. L'esprit n'a gueres affaire à nos Opera; mais il pâtit cruellement à ceux des Italiens.

Pour les différentes Pièces de Musique, si leurs Trio... Hola, interrompit le Comte, je pense que tu vas faire des récapitulations methodiques.

† *Homme, ou qui que tu sois,*
Diable, conclus : on bien que le Ciel te confonde.

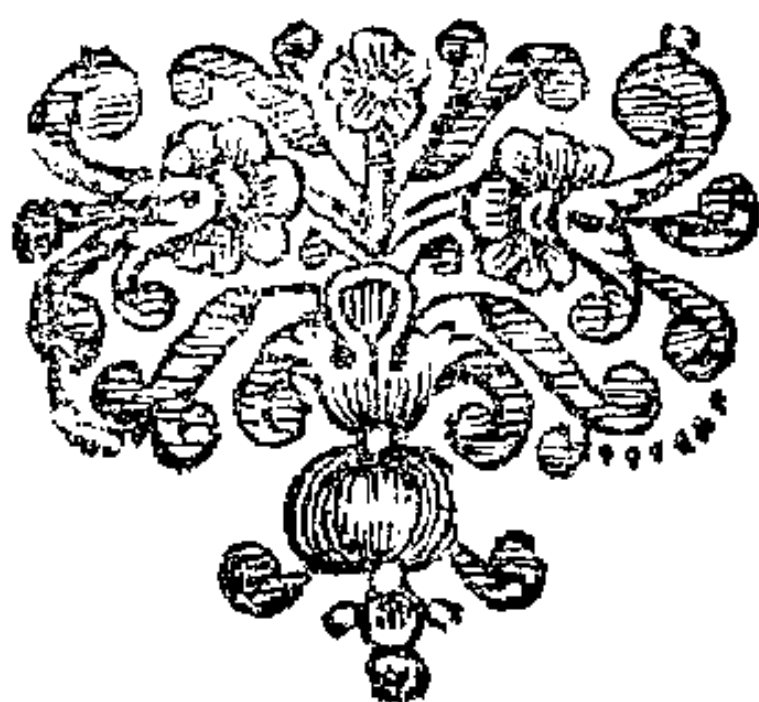
Soit, Monsieur, dit le Chevalier, ne récapitulons point, & ne parlons plus des recherches & de l'affectation des Compositeurs d'Italie : mais encore, par grace, une comparaison pour finir. Représentés-vous une vieille coquette raffinée, chargée de

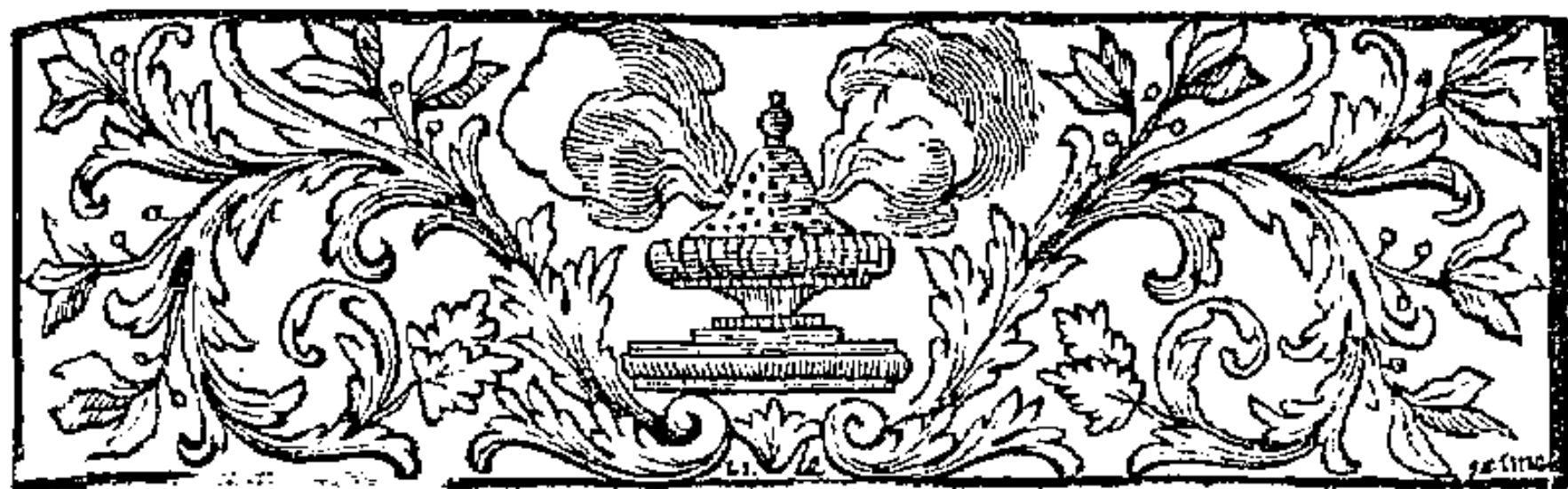
rouge , de blanc & de mouches , tout cela véritablement appliqué avec tout le soin & toute l'adresse possibles : cachant les rides de son visage & les défauts de sa taille par une parure également magnifique & bien entendue : souriant & grimaçant de la manière la plus fine & la plus étudiée ; mais souriant à droit & à gauche , grimaçant sans cesse : toujours du brillant & de la vivacité , ni justesse , ni prudence : des airs engageans , une envie perpétuelle de plaire à tout le monde : ayant au suprême degré l'art de badiner , d'agacer les gens : avec cela sans cœur , sans ame , sans sincérité : inégale , ne demandant qu'à changer à tout moment de lieux , de plaisirs. Voilà la Musique Italienne. Imaginés-vous d'un autre côté une jeune personne d'un port noble ; mais modeste , d'une taille grande & déliée , sans excès : nette , toujours habillée d'une propreté galante ; mais aimant mieux être négligée que trop parée , magnifique certains jours seulement. Vive , fraîche , saine , dans un embonpoint raisonnable : de belles couleurs naturelles , un grand éloignement de tout ce qui est faux & emprunté : une mouche ou deux de tems en tems , ou pour couvrir quelque petite éleveure , quelque rouffeur d'accident : ne négligeant point ses avantages , riante & gracieuse autant qu'il le faut ; mais ni coquette , ni follement

badine : un esprit doux , simple , naturel ; mais capable des choses solides & sérieuses : parlant bien , sans s'en piquer , sans vouloir parler toujours : un bon cœur , sensible autant & selon qu'il le doit être : jamais d'inégalité dans l'humeur , tres-rarement dans la beauté : c'est là une Dame que tu dois bien reconnoître , & c'est la Musique Françoise. Décide entr'elles , choisis. Mr. le Chevalier est plus galant que Mr. l'Abbé R. dit la jeune Comtesse , en souriant : mais , Monsieur , quelque favorable que soit cette peinture à la Musique Françoise & à cette Dame , ne pressés point Monsieur votre cousin de décider. Ecourés, Madame, répondit le Chevalier, je ne vous dis pas qu'il ne fût point assés fou pour prendre la Coquette pour une Maîtresse de quelques jours. Au contraire je vous avertis , & je vous prie d'y prendre garde. Mais pour une vraie Maîtresse , pour une femme , il n'est pas tout à fait de si mauvais goût. En tout cas, Madame, il ne tiendrait qu'à vous que nous ne le punissions bien vite, & il le seroit déjà par son méchant choix : comme le sont ceux qui se laissent prendre à la Musique Italienne , dont la plupart ne font , je croi, qu'une infidélité passagere à la Musique Françoise, à laquelle ils reviendront enfin. Ollida , repartit le Comte ; mais ces infidelles là sont des gens

du grand air, dont l'exemple est puissant & à de promptes & fâcheuses suites. Tant pis pour qui se laissera corrompre par leur exemple, repliqua le Chevalier, il a beau être éclatant, il n'en est pas meilleur, & je suis bien aise que le *Parallele* m'ait par hazard donné lieu de vous le dire. Que les gens du grand monde & à la mode, méprisent tant qu'ils voudront le goût simple & naturel, pour courir après des plaisirs nouveaux & raffinés : pour moi je serai toute ma vie pour l'Amour & pour la Musique à la Française.

A ces mots le Chevalier fit la reverence au Comte & à la Comtesse, & leur donna le bon soir.





COMPARAISON

DE LA

MUSIQUE ITALIENNE

ET DE LA

MUSIQUE FRANÇOISE.

LETTRE A MONSIEUR DE LA***

*Nous nous soutenons tous par des aides secretes ;
La brebis vent de l'herbe , & l'abeille des fleurs.
Il faut aux belles des douceurs ,
Et des loüanges aux Poëtes.*

Celles que vous me donnés , Monsieur, réchaufferoient l'Auteur le plus froid. J'y suis sensible, comme je le doi ; mais il me semble qu'il y aura plus de modestie à les oublier , & à vous laisser oublier vous-même que vous me les avés données , qu'il n'y en auroit à vous en remercier avec art. Je n'aurai point l'humilité ordinaire de

ceux à qui l'on a dit quelque chose d'obligant , & qui s'en défendent bien fort, afin de se le faire dire encore une fois.

Je vais , au lieu de cela , répondre à vos difficultés , & achever de vous persuader de la bonté de nôtre cause. Vous croirés bien que je n'ai pas mis , à beaucoup près , dans les trois Dialogues tout ce que j'aurois pû y mettre. J'étois gêné , & par le stile du Dialogue , & par le caractère de mes personnages , gens du monde à qui il n'est pas permis d'être sçavans , & par la brièveté du tems que je leur pouvois donner à s'entretenir, dans les heures où ils s'entretiennent. C'est ma faute d'avoir pris une scène si contrainte. Mais outre qu'elle me parût assez riante , j'ai presque écrit ce qui arriva effectivement. Il est vrai que nous eûmes l'année passée ces conversations , le soir de la première Representation de *Tancrède* , & quelques jours après, ayant eu envie de répondre *au Parallele* , quand ce n'auroit été qu'afin d'essayer de tirer quelque avantage de tout ce qu'il m'en a coûté d'argent pour aller à l'Opera , je crus pouvoir épargner à mon imagination la peine de chercher un autre dessein. Je fis ces Dialogues , dont je n'embellis que fort peu la scène & les personnages , & j'y fémai seulement quelques petites digressions , que je voudrois bien qui fussent assez agréables pour égayer une

matiere , sérieuse à la longue , & passées
assés légèrement pour n'être gueres remar-
quées.

Lorsqu'on réfute un Auteur, l'ordre est
qu'on commence par le louer, & puis qu'on
le critique ensuite le plus malignement
qu'on peut. Il m'a paru que cet artifice
étoit trop vieux & trop commun. J'ai
mieux aimé dire naturellement ce que je
pensois de l'Ouvrage de Mr. l'Abbé R. du
reste je n'ai point prétendu disconvenir de
l'esprit qu'il y a. Il faut sans doute que Mr.
l'Abbé R. y en ait mis , & beaucoup de tra-
vail aussi , pour avoir amassé toute cette
suite d'expressions violentes. Mais en véri-
té, il nous jette à la tête de longues phra-
ses,

Ampullas, & sesqui pedalia verba.

héra-
de

Il tombe dans des contorsions d'admira-
tion, (si j'ose à mon tour dire de grands
mots,) qui ne conviennent point à une
chose d'une bonté aussi douceuse, que la
Musique Italienne. Il m'a tant impatienté
par l'enthousiasme de ses descriptions, que
je n'ai sçu me refuser le soulagement de
m'en plaindre, & si je n'avois pas ménagé
le terrain, j'en aurois cité plusieurs traits
dans les Dialogues, pour en demander justi-
ce sur le champ. Par exemple qui est-ce
qui pourroit y tenir, quand Mr. l'Abbé
nous dit? *Ce n'est pas assés d'une ame pour*

art.
Poète.

para-
lelle.
p 83.

sentir la beauté de toutes les parties ; il faudroit se multiplier pour suivre & goûter à la fois trois ou quatre choses , qui sont aussi belles l'une que l'autre. On est emporté , enchanté ; on est extasié de plaisir. Il faut se récrier pour se soulager , il n'y a personne qui puisse s'en défendre. On attend avec impatience la fin de chaque air pour respirer , &c. Eh ! mon Dieu , est-ce d'un Ouvrage de l'esprit humain que l'on parle en ces termes ? Homere & Virgile ont parlé d'Apollon lui-même. Mais quoi qu'Apollon soit, ce me semble , le dernier but de toutes les louanges les plus poétiques , Homere & Virgile n'ont point élevé ses Vers & ses Chansons si haut que cela. Je me plains encore que Mr. l'Abbé manque quelquefois d'ordre & de clarté. En relisant son Livre & ma Réponse , que je n'avois point relus depuis un an, je me suis confirmé dans la pensée que j'ai eu raison. Si je me suis trompé , après une attention exacte & réitérée , peut-être est-ce moins ma faute que la sienne , & j'aurois souhaité que l'emportement de ses Eloges ne l'eût pas jetté dans l'obscurité & dans la confusion : car s'il eût été plus net & plus rangé , je l'aurois été aussi.

Sur ce que j'ai reproché à la Poësie Italienne, à propos de ses élisions & de ses renversemens , vous me redites , Monsieur , que dans la nôtre , nous avons considéra-

blement des uns & des autres. Je ne l'ai pas caché, & vous l'avez vû. Mais en un mot, on ne ſçauroit ne point convenir qu'il y a dix fois moins d'éliſions en François qu'en Italien. Quant aux tranſpoſitions, le peu qu'il y en a dans nôtre Poëſie, eſt encore bien moins à compter, eû égard à l'abondance perpetuelle qu'ils en ont dans la leur. C'en eſt affés pour fonder ce que j'ai prétendu, que leurs paroles chantantes ſont beaucoup plus difficiles à entendre que les nôtres. Et liſés, ſ'il vous plaît, vôtre *Veneroni*, & le 1. liv. de l'*Apollon Italien*, vous verrés combien ils ont de mots purement poétiques, & de figures, dont nous n'uſons gueres, & qui rendent encore néceſſairement un diſcours chantant tres-obſcur. Je n'ai pas non plus affés étendu l'avantage que nôtre Langue a ſur toutes les autres, par ſa clarté & par ſa netteté ſingulières. Ce que *Pasquier* dans le 7. liv. de ſes Recherches, le *Laboureur* dans les Avantages de la Langue Françoisé ſur la Latine, & le *Pere Bonhours* dans le ſecond Entretien d'Ariſte & d'Eugene, ont pris à tâche de montrer tout au long. Or cet avantage de nôtre Langue par ſa netteté & par ſa clarté va ſur tout à être d'abord entendue, & cela n'eſt jamais ſi utile, ni ſi ſenſible qu'en chant. Auffi nos faiſeurs de paroles d'Opera ſ'attachent-ils prin-

ciipalement à en faire de claires & d'alfées. J'avouë que dans les autres Vers nous mettons quelquefois de petites transpositions. *Racine* fur tout aime à en mettre dans les fiens , & fçait y en mettre avec grace. *Moliere* en a même hazardé d'affés fortes.

† *Comme avec irrévérence*

Parle des Dieux ce marant !

Mais vous ne trouverez pas que *Quinault*, ni *Mr. l'Abbé de la Motte*, fe foient jamais permis ces renverfemens dans leurs Vers chantans. On n'y regarde pas de fi près en Italie. Leur vraye Poëfie, quoique deftinée à la Muſique, eft auffi ferrée, auffi embarraffée, auffi guindée que celle qui ne fe chante point. Ainſi, Monsieur, mon raifonnement demeurera toujours en fon entier.

Celui de Mr. l'Abbé eft joli , lorsqu'il veut préférer la Muſique Italienne à la nôtre, parce que Lulli étoit né Italien. Si lorsque Madame la Grand' Duchefſe alla à Florence, elle y eût mené un petit Page François, qui dans la fuite devenu Officier, puis General des Troupes du Grand Duc, eût conquis * Luques & Sarzane, & l'eût fait Roi de Tofcane : ou, ſi vous voulés, l'eût

† *Amphitruon. Act. 1. ſcen. 2.*

* *Se laurebbe Luca è Sarzana farebbe rè di Tofcana.*

l'eût rendu Maître de toute l'Italie: Je vous demande au profit & à la gloire de qui ces conquêtes auroient tourné? Il me semble que le Roi de France n'auroit rien eu à prétendre au profit, qui est le principal. Et si ce General oubliant absolument sa Patrie, n'avoit eû que des manières, une conduite, une politique, des Troupes Italiennes: je ne vois pas que nôtre Nation eût non plus beaucoup de part à la gloire. Voilà nôtre cas.

Je vous dirai naïvement une chose. Si Lulli eût demeuré en Italie, & qu'il n'eût travaillé qu'en Musique Italienne: peut-être ne l'auroit-il pas amenée au point de perfection où il a amené la nôtre, à moins qu'il n'eût été guidé par quelque idée de l'admirable simplicité de la Musique des anciens, (simplicité qu'il a mieux sçû imiter chés nous qu'on n'avoit fait nulle part depuis 1600 ans, ce que je croi la source & le caractère de son mérite.) Mais je ne doute point qu'il n'eût du moins épuré & rectifié infiniment la Musique de son país. C'étoit un homme d'un esprit aussi juste que vif, & d'un goût naturellement exquis, jusques-là qu'il devint un Connoisseur en Vers François redoutable à Quinault & à nos meilleurs Poètes. Je m'imaginer qu'un homme, comme cela, tout accablé qu'il auroit été des mauvais exemples & envi-

donné des mauvais Juges d'Italie, se feroit fait jour au travers des difficultés. Ses Compatriotes ont suivi leur vieille route, ils n'ont pas eu la pensée de tourner la tête d'un autre côté, & ont encheri sur des modèles vicieux, au lieu d'apprendre à s'en éloigner. Mais Lulli, l'esprit de Lulli, se feroit distingué d'une manière plus utile pour la Patrie. Il auroit conçu à la fin que l'affectation, quelque sçavante qu'elle soit, ne peut avoir une vraie bonté, & que dans tous les Arts, la nature est la seule mere des beautés solides. Il se feroit élevé jusqu'à asservir le génie Italien à ce principe, il auroit commencé à régler là-dessus leur Musique, il l'auroit déchargée de ce galimatias de faux agrémens, qui la gâtent, & auroit enseigné un meilleur chemin aux Compositeurs à venir : qui aujourd'hui pourroient fort bien nous surpasser, avec l'application & le talent, que je ne leur conteste pas. Mais la fortune en a autrement disposé. Lulli vint en France, † il admira les airs de Boisset, auxquels il *redonna leur réputation* qui romboit : Son heureux naturel lui fit d'abord goûter nôtre Musique, toute pauvre qu'elle étoit alors. Il sentit que les principes en étoient bons. Il s'y accoutuma, il s'en remplit, & lorsqu'il fut une fois sur les voyes de la douceur &

† S. Evremont. Observ. sur le goût & le discernement.

de la simplicité, il alla bien vite, & fit ces Opera incomparables, qui seront toujours admirés des gens d'un jugement droit, & que les Italiens, tels qu'ils les a laissés, n'auront peut-être jamais le mérite de bien admirer.... Oh! c'est un bonheur pour nous d'avoir gagné Lulli, & un malheur pour eux de l'avoir perdu..... Volontiers. Le sort s'est ainsi joué. Il avoit fait naître Lulli chez eux, il le fit passer enfant chez nous. Mais au fond le lieu de la naissance de Lulli ne change pas le prix de notre Musique, & celui de la Musique Italienne, en l'état qu'elles sont maintenant. L'une est naturelle, l'autre affectée, par conséquent l'une bonne, & l'autre mauvaise. Cela demeure vrai, & c'est là toute la question. Quand ce seroit un Anglois qui feroit la Musique Italienne, on auroit droit de dire que la Musique Italienne ne vaut rien : quand ç'auroit été un Allemand qui auroit fait nos premiers Opera, & qui nous auroit appris à en faire, on pourroit dire que les Opera François sont excellens. Finissons par un exemple. *Terence* étoit Africain : A c'éte Carthage ou Rome, qui a eû l'honneur de ses Comédies? Tous les siècles, tous les Païs ne le mettent-ils pas entre les Auteurs Latins, & songe-t-on qu'il ne naquît pas à Rome; mais à Carthage? Les raisonnemens de Monsieur l'Abbé ne tou-

cheront que ceux que son stile charmera.

Mr. l'Abbé dit que Lulli est *le seul qui ait jamais paru en France avec ce génie supérieur pour la Musique*. Je lui ai répondu dans le troisième Dialogue. Mais me disoit Mr. le Marquis de L.F..un des hommes du Roiaume de qui je respecterois le plus le jugement, il est certain que de Lulli à nos autres Maîtres, il y a une grande distance.... Pour cela oui.... Du reste les Italiens ont douze Compositeurs contre nous deux..... Je ne le puis pas nier.... Le nombre des Compositeurs Italiens ne prouve-t-il rien en leur faveur, & n'est-ce point trop peu qu'un Lulli? ... A cela je répons, premierement, que l'on ne compte que les bons Auteurs. Avec trente Poèmes heroïques imprimés à Paris depuis cinquante ans seulement, nous disons tous les jours que nous n'avons que *le Lurin*. En second lieu il est encore tems, & il est encore possible que quelqu'un de nos Maîtres s'approche un peu plus de Lulli. Mais quand nous *désespererions*, comme le veut Mr. l'Abbé R. *que tous les siècles ensemble puissent jamais produire un homme* qui en approchât : combien y a-t-il loin d'*Homere*, à *Hésiode*, & de *Virgile*, à *Ovide*, à *Lucain*, à *Silius*, à *Stace*? Homere & Virgile sont aussi uniques chacun en leur Nation. Cependant nous ne faisons pas difficulté d'attribuer à la Grèce & à Rome la gloire

du Poëme Epique. Demandons-nous aux Grecs & aux Romains plus d'un Homere & plus d'un Virgile, & les croyons-nous pauvres, parce qu'ils n'en ont qu'un ? Il suffit de même de Lulli, pour assurer à la France le prix de la Musique moderne : comme il suffit du *Don Quixote de Michel de Cervantes*, pour assurer à l'Espagne le prix des Romans satiriques : quoique nous ayons *Rabelais*, le *Baron de Fœnesté*, *Polyandre*, *Francion*, le *Berger extravagant*, &c.

Mr. l'Abbé admire la fécondité du génie de Lulli, & préfère son Récitatif à celui des Italiens. Il lui rend là une justice que tout le monde ne lui a pas renduë. Un homme illustre par une négociation éclatante, & qu'on auroit cru d'un goût excellent, s'il n'avoit jamais parlé de Musique a eu le malheur d'écrire que *la plupart de ceux qui suivent Lulli avec tant d'empressement, ne se connoissent pas mieux en Musique que les bêtes.... qu'il n'y a pas moyen de résister à l'ennuy que causent necessairement les fades recitatifs de Lulli, qui se ressemblent presque tous, où les passions ne sont point exprimées, & où il y a si peu d'art, que des Chanteurs médiocres en font sur le champ de ressemblans.... & que les recitatifs d'Italie sont beaucoup plus diversifiez & plus animez par les grands traits de passions que les Musiciens Ita-*

+ Histoire de la guerre poétique entre les anciens & les modernes. Liv. onzième.

liens y savent exprimer plus vivement : j'avois ces passages si fort sur le cœur , que , ne les ayant scû citer dans les dialogues , j'ai voulu les rapporter ici. Ils montrent bien tristement quelles risques on court , avec tout l'esprit du monde , à juger des choses qu'on n'entend point. Cét Auteur ne convient donc pas de la fécondité de Lulli , & dans la critique de Cadmus , qui a couru sous le nom de Mr. de S. Evremont, on prétend aussi que Lulli, dès cette piece, qui est sa seconde ou sa troisième, en plusieurs endroits se soit copié
 p. 1. *lui-même. A tout ce que j'ai déjà dit là-dessus , je vais ajouter encore une réflexion, qui ne regarde pas tellement Lulli tout seul, qu'elle ne puisse aussi être à l'avantage de nos autres Maîtres.*

Il y a dans nôtre Musique plusieurs tons souvent répétés. On s'en prend au Musicien de ce qu'ils reviennent ainsi , & l'on l'accuse de stérilité , ou de paresse. Je ne scâi si la belle remarque du Chevalier de Meré sur les répétitions de mots ne conviendrait point aux répétitions de tons. † Les personnes qui s'expliquent le mieux, dit-il, usent plus souvent de répétitions que les autres. . . . C'est que les gens qui parlent bien vont d'abord aux meilleurs mots , & aux meilleures phrases , pour exprimer leurs pensées. Mais quand il faut retoucher les mêmes choses , comme il arrive souvent , quoi qu'ils sachent bien que la diversité

† Quatrième Conversation, pag 153.

plait, ils ont pourtant de la peine à quitter la meilleure expression, pour en prendre une moins bonne; au lieu que les autres qui n'y sont pas si délicats, se servent de la première qui se présente. Quinault a donné cent fois à Lulli les mêmes sentimens & les mêmes termes à mettre en chant. Il n'est pas possible qu'il y ait cent manières de les y mettre également bonnes, & l'on veut pourtant que Lulli diversifie cent fois sur les mêmes paroles ses airs & son récitatif! Il avoit tâché de prendre la première fois la meilleure expression: s'il ne l'avoit pas attrapée, il la prise une autrefois, & puis il s'est servi ensuite des expressions les plus approchantes de la bonne, retournant & plaçant tout cela, selon les occasions, & avec tout l'art d'un sçavant Musicien & d'un homme d'esprit. Mais lorsqu'il a senti que ses expressions ne pouvoient être nouvelles, sans être impropres, ou forcées: il n'a sçu se résoudre à abandonner le naturel, & la justesse, pour la nouveauté, & il a mieux aimé varier un peu moins ses tons, que d'en employer de méchants. Je ne vous dis pas qu'il n'ait jamais été ni paresseux ni stérile. On a bien repris, & sans injustice quelquefois Homere & Virgile d'être l'un ou l'autre: eux qui n'étoient pas des débauchés comme Lulli. Mais je me persuade que Lulli auroit souvent pû trouver des tons nou-

yeaux, & ne la pas voulu, par attachement à la bonté des premiers, qu'il s'est contenté de déguiser, de changer un peu, par de petites différences d'accords, au lieu de nous en donner de tout neufs. La Critique de Cadmus sert à prouver ma pensée. Dans *Cadmus*, il se copioit lui-même en plusieurs endroits. Ce n'étoit pas qu'il fut épuisé, puisqu'il a fait depuis vingt Opéra. C'étoit qu'il ne jugeoit pas que de nouveaux tons convinssent en ces endroits. Il avoit eu occasion d'employer ailleurs la bonne expression, & il la répétoit, parce qu'il y étoit obligé, pour être juste & naturel. *Quoi qu'il sçait bien que la diversité plaît, il avoit de la peine à quitter le bon, pour prendre le pire, en faveur de la diversité.* Cela s'appellera-t-il défaut, ou perfection? On prétendra que les répétitions venoient de son peu d'application & de travail. Peut-être. Cependant il y a moins d'apparence. Je pense que Cadmus est son premier grand Opéra, il avoit trop d'intérêt à y réussir, pour y épargner ses soins. S'il s'est négligé, ce n'a été que lorsqu'il a vu sa fortune & sa réputation faites. Et pour fortifier ceci de quelque exemple. Les chutes de son Récitatif sont une des choses, où il a été le plus taxé de pauvreté ou de negligence. Il leur ménage toute la variété qu'il peut par des quintes ou des

octaves en haut ou en bas : on le remarque & on en convient assés. Mais d'ailleurs ne sçait-il pas les rendre singulieres , lors que le Poëte lui en donne lieu ? Comme dans cet endroit de la premiere Scene du troisiéme Acte de Phaëton :

Quoi , malgré ma douleur mortelle, &c.

La chute de ces paroles.

*Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahison cruelle ?*

est également nouvelle & touchante. Je vous en citerois vingt autres pareilles. Mais enfin si la Nature ne peut pas fournir aux Poëtes des pensées toujours nouvelles, s'ils se copient les uns les autres , malgré qu'ils en ayent , soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas : par quel secret, par quel effort Lulli , pourroit-il ne copier & ne répéter jamais rien , à moins qu'il ne sortist de la nature , ce qui est un remede pire que le mal , & qu'il laisse aux Italiens ? Vous leur appliquerez , si vous voulés, les dernieres paroles du Chevalier de Meré. Selon l'apparence, ils sont de ceux qui n'étant pas si delicats sur la vraie expression, se servent de la premiere qui se presente , & quand il ne s'en presente point de nouvelle, comme le goût de la Nature & de la Justesse ne les arrête pas , ils en vont chercher si loin qu'il faut bien qu'à la fin ils en trouvent. Outre que leurs Poëtes les mettent moins

à l'étroit que Quinault n'y mettoit Lully. Leurs Pièces sont *sans suite, sans liaison*. Le Rimeur moins gêné qu'il ne le feroit en France, où elles ne sont pas ainsi, à plus beau jeu à diversifier ses paroles, & par là gêne moins le Musicien. Cela se suit. Toutes les extravagances des Italiens vont à favoriser leur fécondité. Elle est assés aidée.

A l'égard de ce que dit Mr. de.... *Qu'il a vu de médiocres Chanteurs faire sur le champ des Récitatifs si semblables à ceux de Lully, qu'on auroit crû facilement qu'il les avoient appris sur sa note*. La belle merveille ! ils ne les apprennent pas sur sa note ; mais ils les tenoient de lui, il les leur avoit appris en gros dix ans auparavant. Qu'il est étonnant que des gens tout pleins des tons de Lully, qui les ont entendus & étudiés mille fois, les imitent & les contrefassent ! Si Lully n'avoit pas produit ces tons-là, s'il n'avoit point trouvé ce Récitatif admirable, ces éclats des hautes-contre, ce jeu des basses : de médiocres Chanteurs, loin d'en faire de semblables sur le champ, n'en feroient pas une mesure en toute leur vie. Lully a eû les premières fois l'honneur de l'invention, qui est tout, & lorsqu'il repete ces excellens tons, il a le mérite de les appliquer juste, ce que n'ont point de médiocres Chanteurs. C'en est assés pour sa gloire & pour celle de nôtre Musique. Voyons-nous que Virgile, l'Au-

leur de tous les siècles de l'expression la plus parfaite, se pique de ne rappeler jamais les phrases & les tours ? Il les rapelle, sans se contraindre, ou du moins ne les change que fort peu, presque toutes les fois qu'il y est invité, *en retouchant les mêmes choses*. Vous le trouverez toujours naturel, juste, simple : d'une élocution toujours variée, non. Et si quelqu'un à qui une lecture assidue l'auroit rendu tres-familier, faisoit sur le champ des *Centons*, ou des applications des expressions du quatrième livre des *Georgiques*, ou du quatrième de l'*Épéide*, s'ensuivroit-il pour cela qu'elles sont fades & sans art ?

** Eh, Messieurs les Sonneurs n'en rougissez-vous point ?*

Pendant que je suis sur les belles expressions, il n'y aura pas de mal que je vous explique de quel prix elles sont en Musique, un peu mieux, & un peu plus au long, que je n'ai fait dans les Dialogues. Cela me conduira à vous montrer qu'en cédant aux Italiens l'avantage pour la science & pour le travail, ce que je leur ai cédé n'est pas d'une si grande importance que vous le craignés.

Qu'est-ce que la raison & les bons Auteurs nous disent que c'est que la beauté de la Peinture, que l'Art d'un Peintre ? De

** Satire contre les Gens d'Eglise.*

représenter parfaitement les choses, telles qu'elles sont. C'est de peindre si bien des raisins, comme Zeuxis, que les oiseaux y viennent béquer : c'est de peindre si bien un rideau, comme Parrasius, que Zeuxis lui-même avance la main pour le lever. Quelle est la beauté de la Poésie ? C'est de faire avec des paroles ce que le Peintre fait avec des couleurs.

† *Ut pictura Poësis erit.*

Et vous sçavés qu'Aristote * dans sa Poétique ne nous parle que *d'imiter*, cela veut dire de peindre. Tous les genres de Poésie ne sont, selon lui, que différentes *imitations*, de différentes peintures. La perfection de la Poésie est de décrire les choses dont elle parle, avec des termes si propres & si justes, que le Lecteur s'imagine qu'il les voit. Ainsi quand Virgile décrit un serpent sur lequel un passant a marché, sans y songer. *Improvissum aspris*, &c. *Æneid. l. 2.* j'ai peur, & je suis prest à m'enfuir, comme le passant. C'est de peindre si vivement les mouvemens du cœur humain, que le Lecteur frappé dans autrui de ce qu'il a senti ou qu'il connoît qu'il peut sentir lui-même, partage toutes les passions que le Poète donne au Heros. Ainsi quand Virgile me représente Didon agitée d'un amour nais-

sant,

† Horat. de art. poet.

* πᾶσαι τεχνάσεις οὐσαὶ μιμήσις τὸ σύνολον. Omnes sunt imitationes in universam. Arist. poet. c. 10.

sânt, qu'elle combat en vain, je me trouble, je crains & j'espere avec elle. Elle devient allarmée, puis furieuse du départ de son Amant, elle se desespere, elle se poignarde : je ne puis pas blâmer Enée, parce qu'il est forcé par les Dieux à la quitter ; mais je le haïs presque en ce moment là, & je m'attendris, je pleure sur le bucher de Didon, comme faisoit S. Augustin, qui aimoit à n'être pas le maître de ses larmes, en lisant une Poésie si pathétique. Maintenant quelle est la beauté de la Musique des Opera ? C'est d'achever de rendre la Poésie de ces Opera, une peinture vraiment parlante. C'est, pour ainsi dire, de la retoucher, de lui donner les dernières couleurs. Or comment la Musique *repeindra-t-elle* la Poésie, comment s'entreserviront-elles : à moins qu'on ne les lie avec une extrême justesse, à moins qu'elles ne se mêlent ensemble par l'accord le plus parfait ? Le seul secret est d'appliquer aux paroles des tons si proportionnés, que la Poésie étant confondue & revivant dans la Musique : celle-ci porte jusqu'au fond du cœur de l'Auditeur le sentiment de tout ce que le Chanteur dit. Voilà ce qui s'appelle exprimer. Exprimer est le but commun de la Peinture, & de la Poésie retouchée par la Musique. Sur ce pié là, que le Musicien applique à un Vers, à une pensée des tons qui ne leur

conviennent point : Il ne m'importe que ces tons soient nouveaux & sçavans, & que la basse continue en sauve les dissonances d'une manière raffinée. La Poësie & la Musique mal liées se séparent l'une de l'autre, mon attention languit en se divisant, & le plaisir que peuvent avoir mes oreilles par les accords est étranger à mon cœur, & dès-là très-froid. Cela ne peint plus, parce que cela peint différemment : Donc cela est mauvais. Que le Musicien joüe & badine sur des paroles indifférentes ou graves, qu'il y mette des passages, des roulemens : mon esprit reconnoît d'abord que le sens ne demandoit point ces gentilleses. Cela ne peint point de concert; donc cela ne vaut rien. Au contraire, si le Musicien proportionne vivement, exactement, les tons aux paroles : la chose n'est doublement représentée par la Poësie & par la Musique. Lorsqu'elle n'est qu'indifférente, mon esprit est toujours content de cette convenance : Cela peint, donc cela est bon. Lorsque ce sont des sentimens, des passions ardentes, & que le Musicien conserve, ou plutôt réchauffe encore leur feu par des tons d'une justesse animée : mon cœur les sent malgré qu'il en ait : cela peint à merveilles, donc cela est excellent. Mais cependant, me direz-vous, il n'y a ici que des accords communs. Soit. Pourvu que ces accords ne

soient point défectueux, & ne défigurent point la beauté de l'expression, l'Auditeur n'en veut pas davantage. Il ne faut pas qu'un accompagnement faux ou trop plat fasse un tort sensible au sujet, comme il n'est pas permis de se servir d'un mot sûrement mauvais, pour faire la pensée la plus heureuse. Mais aussi dès que ma pensée par elle-même plaît, frappe, émeut, je n'ai point besoin d'aller chercher une phrase élégante : il me suffit que les mots rendent bien le sens. Il s'ensuit que l'expression, qui doit être le but du Musicien, est par conséquent le principal en Musique ; car en toutes les choses du monde, celui-là réussit qui atteint son but. Bien exprimer, bien peindre, voilà le chef d'œuvre, voilà le point suprême, le tout. Quoi qu'il en puisse coûter au Musicien pour y arriver, stérilité apparente, science négligée : il y gagnera toujours assés. S'il n'y arrive pas, la science & la fécondité, même les mieux soutenues, ne sauraient lui tenir lieu de ce mérite, dans l'esprit d'un Auditeur raisonnable : s'il s'en éloigne, elles ne sauraient l'excuser. Votre Heros va mourir d'amour & de douleur, il le dit, & ce qu'il chante ne le dit point, n'est point touchant : je ne m'intéresserai point à sa peine, qui est-ce que vous avés à souhaiter..... Mais l'accompagnement feroit fendre les rochers...

Plaisante compensation ! Est-ce l'Orchestre qui est le Heros ? ... Non, c'est le Chanteur... Eh bien donc que le Chanteur me touche lui-même, qu'un chant tendre & expressif me peigne ce qu'il souffre, & qu'il ne remette pas le soin de me toucher pour lui, à l'Orchestre, qui n'est là que par grace & par accident.

** Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.*

Si l'Orchestre s'unit au Chanteur pour m'attendrir & pour m'émouvoir: fort bien, ce sont deux manieres d'exprimer pour une. Mais la premiere & la plus essentielle est celle du Chanteur. La raison & l'expérience nous la font trouver tellement essentielle, qu'encore une fois rien n'entre en comparaison avec elle. La force d'une belle expression se répand sur une scene entiere, & son effet n'est pas moins general que certain. Elle est goûtée de l'ignorant, du connoisseur, de l'homme, de la femme: elle s'imprime dans la tête de toute l'assemblée qui s'en va, en la ruminant. De là vient qu'au sortir de nos Opera, chacun chante quelque chose qu'il a retenu. Certains airs passent de bouche en bouche, ils deviennent familiers aux Gens de la Cour, de la Ville & des Provinces, qui est-ce qui ne les sçait point ? Au lieu qu'on ne retient

** Horat. de art Poët.*

presque jamais rien d'un concert Italien ; l'eût-on dix fois entendu. On ne voit point que nos oreilles qui reçoivent si vite & si aisément les airs de Lulli , reçoivent de même sans étude & sans peine ceux des Maîtres d'Italie. Pourquoi cela ? C'est , répondra-t-on, que nous sommes François, & non pas Italiens.... Eh vous vous vantés que plus de la moitié des Musiciens de France sont devenus Italiens d'inclination , & mille gens sçavent l'Italien. Ainsi la Patrie ni la Langue n'y font pas grande chose ; mais c'est plutôt que les grandes beautés , les beautés tirées du sein de la nature , les expressions bien vraies se font sentir à tous les hommes , & que les beautés fausses n'ont garde d'avoir ce privilege. Reste à apporter quelques exemples , selon notre coutume. Avés-vous remarqué , Monsieur , dans la premiere scene du premier Acte d'*Armide* , comment Armide commence , après avoir long-tems gardé un silence morne & farouche , tandis que ses deux Confidentes ont tâché de lui faire croire qu'elle doit être contente de son sort ?

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Renard pour qui ma haine, &c.

Quel morceau ! chaque ton est si accommodé à chaque mot , qu'ils font ensemble une impression immuable sur l'ame de

l'Auditeur. Et l'on ne se lasse point d'admirer l'art & le bonheur de Lulli en plusieurs tons particuliers, où il a scû attraper le sens d'une manière achevée. Ecoutez la fin de ce premier recit d'Armide.

La conquête d'un cœur si superbe & si grand.

L'éclat de voix qui est sur ce mot *superbe*, peint ce mot là. Le second recit d'Armide.

Les enfers ont prédit cent fois, &c.

Ramene de pareilles expressions, faites tout exprés pour les mots, & la Musique de chaque Vers,

† *Etincelle par tout de sublimes beautés.*

Armide en vient à un endroit qu'elle veut & qu'elle doit distinguer, parce qu'il est singulier. C'est un songe qui contient une espèce de prédiction de l'amour qu'elle gardera pour Renaud fugitif.

Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle ; &c.

Lulli marque ceci par un accompagnement de violons. Et quel accompagnement ! Peut-être Mr. l'Abbé R. le passeroit-il pour beau. Cependant l'extrême vivacité des expressions du chant emporte presque toute nôtre attention. Il n'est point de stupide qui ne soit sensible aux éclats de voix d'Armide, placés avec une justesse & une force égales, sur ce dernier Vers !

Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

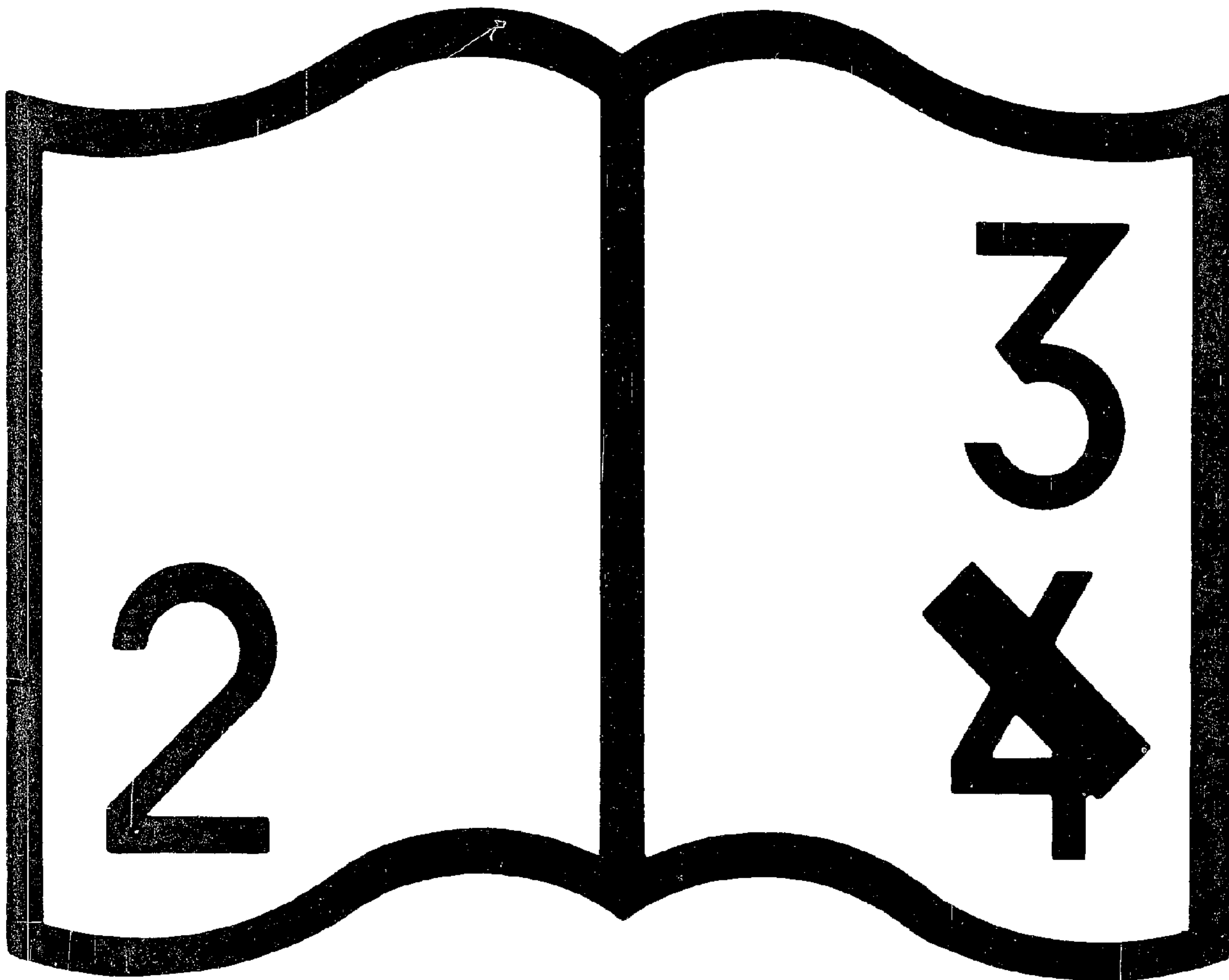
† Despreaux art. Poët.

A ce mot, *perçoit*, je voi, ce me semble ; Renaud qui donne un coup de poignard dans le cœur d'Armide suppliante. Demanderai-je alors si Lulli a mis là beaucoup de science & d'application ? Quand ç'auroit été un petit Maître qui auroit fait cela à la toilette , j'en serois charmé : & je vous avouërai avec une sincérité que j'ai toujours eue dans les Dialogues, & que je ne puis m'empêcher d'avoir ici, quoi qu'elle soit hardie & dangereuse, que je louerois moins plusieurs autres morceaux de Lulli, autant & plus estimés. Ce grand air de *Theone*, dans le second Acte de Phaeton.

Il me fuit l'inconstant, il m'ôte tout espoir, &c.
Ne me touche point, comme fait le Récitatif de la premiere scene d'Armide.

Il me fuit l'inconstant, &c.

Est, ou je suis trompé, un des endroits de Lulli le plus travaillé. Les tons, les accords, les reprises sont pleins de toute la science, que la Musique peut fournir. Cependant toute belle que me paroît cette espèce de chaconne, toute tendre qu'elle est véritablement, elle m'a plus d'une fois semblé longue & trop chargée de repetitions : & ce que je vous ai cité d'Armide m'a toujours semblé trop court. Pour citer quelqu'un de nos nouveaux Opera. Dans *Amadis de Grèce*, à la fin du premier Acte, Melisse chantant plusieurs choses, où vous trouverez



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

d'excellentes expressions.

Ingrat! mets-tu ta gloire à mépriser mes larmes?

Et tout ce recit,

C'en est trop, le dépit succede, &c.

Mais sur tout la fin,

A la mort! quoi ton cœur l'a préfère à Mélisse?

Tu me quittes pour la chercher!

Mon desespoir, mes pleurs, n'ont rien qui t'attendrisse?

Je fais presque autant de cas du ton qui est sur le mot mes pleurs, que de cette invocation du cinquième Acte, qui a tant plu.

Mans de son rival, Prince trop malheureux, &c.

J'ajouterais que le ton du mot, mes pleurs, seroit, à mon goût, encore d'un plus grand prix, s'il y avoit mes cris, au lieu de mes pleurs: parce qu'il me semble que ce ton-là crie plutôt qu'il ne pleure.

A present, Monsieur, ramassés, s'il vous plaît, tout cela. Vous concevrez combien peu de gloire apportent aux Italiens leur profondeur & leur application, qui ne leur suggèrent point ces expressions justes & proportionnées, ces expressions qui savent peindre, & qui seules donnent la grande, la véritable gloire au Musicien. Je n'attache point au mérite de trouver les belles expressions, l'application & la profondeur: non que souvent il n'y ait beaucoup de l'une & de l'autre; mais parce qu'il y a

encore plus de bonheur & de naturel. Car il en est encore en ceci des Musiciens comme des Poètes. Ils n'attrapent gueres ce heureux art d'exprimer en Maîtres, à moins qu'ils ne soient nés Musiciens.

† *Format enim natura prius nos intus.*

Quelquefois les belles expressions se font extrêmement chercher au Compositeur: souvent aussi, quand la nature l'a bien formé, & qu'il écoute bien la nature, elles lui viennent tout d'un coup. Mais si la science & le travail des Italiens ne les amènent point aux Italiens, à quoi se réduisent donc les avantages que leur science & leur travail leur procurent? A ce que je leur ai assés volontiers accordé dans les Dialogues. A raffiner sur le contrepoint: à faire & à sauver des dissonances rares: à imaginer & à soutenir des tenues, des fugues extraordinaires; à prendre soin que la basse continue ait un jeu nouveau & surprenant, qu'elle travaille toujours: à ménager aux parties moyennes un chant suivi & sensible, &c. Les Italiens ne montent point plus haut. Et quelle est la difference de ce mérite là & de celui des belles expressions? La même qui est entre un Architecte, un Peintre: & un Artisan. Entre un General d'Armée qui forme en une heure le dessein de gagner un poste avantageux par une marche habile:

† Horat. de art. Poët.

& un Major General qui veille , qui agit deux ou trois nuits , avec tous ses Aides , pour distribuer les Ordres & pour les faire executer en détail. Entre un Poète du premier rang qui fait heureusement un beau Vers : & un Pedant qui sue huit jours sang & eau pour bâtir une Acrostiche , ou une Anagramme. Je ne prétends pas pourtant que les Ouvrages de science & d'application n'aient aucun prix. J'ai reconnu dans les Dialogues celui qu'ils ont , ils en ont sans doute , lorsqu'ils sont animés de quelque étincelle de feu & de génie , & il est constant que les Maîtres d'Italie ont composé grand nombre de Pièces sçavantes en symphonie , & quelques-unes peut-être en chant , dignes d'être appelées de belles Pièces. Chez nous même certaines basses forcées & singulières s'attirent de la réputation. Nous avons entendu avec plaisir , & nous avons loué la basse du récit de l'Hiver , au quatrième Acte des 4. Saisons.

Je sors de ma Grotte profonde , &c.

Cependant , à consulter un goût délicat & severe , à y regarder de près , tout cela n'a gueres de sel : tout cela approche fort de ces Ouvrages , des Auteurs desquels on dit , que tout leur esprit n'est que dans leurs doigts. Qu'un homme , qui sçait les règles , ait la patience d'être un mois entier cloûé sur un air : quelque soit la médiocrité de son

talent naturel , il viendra seurement à bout de donner aux parties moyennes un chant si brillant que vous voudrés. Et ainsi du reste. Mais outre que ce qui est le fruit de cette application gênante, court toujours grand risque *de sentir un peu la lampe , lucernae elet,* * témoin la contrainte des Pièces Italiennes. Estimerés-vous tant une chose qui ne demande que la connoissance de quelques règles , du tems , & des soins ? Estimons-nous , admirons-nous beaucoup dans le monde un Orloger & un Graveur ? Pour moi , Monsieur , j'ai vû plusieurs fois sur des boëtes de confitures des découpages de papier , qu'on me disoit d'une délicatesse & d'un travail merveilleux : je les jettois sans les regarder , pour chercher ce qui étoit dessous, & je voyois les gens d'un bon esprit n'avoir pas plus d'attention que moi pour ces badineries curieuses. Enfin souvenés-vous du trait d'Alexandre. On lui présenta un soldat qui mettoit de fort loin un poix dans un trou tres étroit. C'étoit le spectacle , l'Opera des Troupes Macedoniennes que de lui voir jeter des poix. Il en jetta devant Alexandre qui ne manquérent point d'entrer dans le petit trou : & lorsqu'on croyoit que celui-ci alloit l'enrichir pour jamais , il commanda qu'on lui donnât un boisseau de poix , & lui tourna le dos.

* τὸν λόχον ὀρεῖν. Erasmi. Adag. pag. 297.

Je doute qu'il en coûte plus aux Compositeurs d'Italie, pour acquérir leur profond sçavoir, qu'il en avoit coûté au soldat pour s'accoutumer à cette adresse. Mais parce qu'elle n'avoit ni utilité, ni goût, que ce n'étoit qu'un talent d'habitude & d'attention, remarqués comment il en fut récompensé par un Prince aussi judicieux que libéral, & imaginés-vous quel cas Alexandre auroit fait de la vaine & laborieuse science des Musiciens Italiens.

Je crains, Monsieur, d'être trop long avec vous; comme je craignois de l'être trop dans le troisième Dialogue. Ce qui m'y a fait passer sous silence quelques petites gaillardises de Mr. l'Abbé R. S'il se contentoit de nous préférer les premiers Maîtres d'Italie, nous nous consolions de notre desavantage, par la gloire de nos Vainqueurs.

† *Hoc tamen infelix miseram solabere mortem:
Æneæ Magni dextrâ cadis.*

Mais il nous met au dessous des Musiciens des Laquais & des Passans de Rome & de Venise. La Comparaison seule est desagréable. * *Les Chanteurs de la Place Navone à Rome, & ceux du Pont de Rialte à Venise, qui sont là ce que sont ici les Chanteurs du Pont-neuf, se mettent trois ou quatre ensemble... On fait des Concerts en France qui ne valent pas*
mieux

† *Æneid. lib.*

* *Parallele p. 113.*

meux que cela. C'est donc à la Place Maubert. Car encore faut-il que Mr. l'Abbé ait la bonté de garder quelque proportion. Les Italiens nous surpasseront ; puisqu'il l'ordonne ; mais degré à degré , & chacun comparé seulement à son semblable. Mr. l'Abbé ne voudroit pas que les Muniers d'Italie eussent le pas sur les Evêques François.

Quant aux Machines, il croit que l'esprit hu- p. 181
main n'en peut porter l'invention plus loin , qu'elle est poussée en Italie. A un Opera de Turin en 1697. il vit... un Singe qui fit cent badineries les plus jolies du monde , montant sur le dos des autres Animaux , leur grattant la tête avec sa main , & faisant toutes les autres singeries propres à cette espece. Le Vicomte de la Comédie de l'Inconnu étoit pour Circé, comme Mr. l'Abbé pour l'Opera de Turin.

Les Singes m'y charmoient , leur scene est admirable.

Du reste est-ce que Mr. l'Abbé n'a jamais vu de Singes sur les Théâtres de France ? L'esprit humain se porte aussi chez nous jusqu'à cette invention là , & les petits garçons qu'on charge d'un si beau rôle , couverts d'une peau de la couleur & de la figure de ces animaux , font aussi cent badineries les plus jolies du monde , & toutes les singeries propres à cette espece , & tâchent de s'en acquiter avec le talent de Ragotin , qui , fit autrefois le Chien

Ro-
man.
com
tome,
H. C. X

de Tobie, & qui le fit si bien que toute l'Assistance en fut ravie. Ce bon homme Ragotin disoit à propos de ces Machines, que toutes les fois qu'il avoit vu jouer Pirame & Thisbé, il n'avoit pas été tant touché de la mort de Pirame, qu'effrayé de la mort du Lion. Il auroit été un troisième admirateur des Singes, dans Circé, & à l'Opera de Turin.

Voilà, Monsieur, ce qui me restoit à vous dire. Un homme qui feroit son capital de la Musique, & qui feroit tout à fait du métier, vous diroit sans doute bien plus de choses, & peut-être de bien meilleures. Et j'en suis persuadé de si bonne foi, que j'ai attendu un an à vous montrer ma Réponse au Parallele : dans l'esperance que quelqu'un songeroit à défendre nos Opera. Mais personne n'a eû pour tous les plaisirs dont nous sommes redevables à Lulli, une reconnoissance pareille à celle de Mr. l'Abbé pour les Patentes des Conservateurs Romains. Montagne qui avoit reçu le même honneur que lui, & qui n'a garde de ne vous point parler de ses Lettres de Citoyen Romain, ne se crût pas pour cela obligé de prendre le goût Italien si vivement.

Je ne m'étonne ni ne m'applaudis point de vous avoir d'abord ramené à notre parti. Vous en étiez dans le fond, & les charmes de la nouveauté & de la mode vous avoient seulement un peu ébranlé. Il n'a fallu que

vous avertir que vos principes vous attachoient à la Musique Françoisé. Tous ceux qui aiment comme vous l'antiquité, & qui ne préfèrent pas

Le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile,
Seront de même obligés de renoncer aux Maîtres Italiens pour Lulli. L'un emporte l'autre, & c'est précisément la querelle des anciens & des modernes, renouvelée sous d'autres noms. D'un côté le naturel & la simplicité : de l'autre l'affectation & le brillant. Là le vrai, embelli avec justesse : ici le faux, masqué par mille raffinemens, & chargé des excès d'une science monstrueuse. Il y a long-tems que j'avois pris garde à cette conformité de Lulli, aux anciens : & des Heros de la Musique Italienne, aux modernes : ce qui n'a pas laissé d'augmenter & de réveiller l'intérêt que je prenois déjà à la gloire de nôtre Musique. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Ce 3. Avril 1704.